

# SABRE

## LES GRANDS MAITRES

### Présentation de la thèse de Miyamoto musashi (1996)

Présentation d'une thèse de Doctorat en langue et civilisation de l'Asie Orientale

« **Miyamoto Musashi, Maître de sabre Japonais du XVIIe siècle, le mythe et la réalité, l'oeuvre et son influence** » par Kenji Tokitsu.

(Thèse soutenue le 17 juin 1993 à l'Université de Paris VII, Directeur de Thèse M. Jean-Noël Robert.)

Miyamoto Musashi, guerrier et maître de sabre légendaire du XVIIe siècle japonais est l'auteur d'un traité de stratégie écrit à propos de l'art du sabre, le *Gorin-no-sho* (Ecrit sur les cinq éléments) qui, malgré les nombreuses difficultés d'interprétation qu'il comporte, est aujourd'hui encore une des références principales de l'étude et de la pratique des arts martiaux au Japon.

Je présente de cet ouvrage et de l'ensemble de l'oeuvre écrite de Musashi et de ses élèves une traduction, largement commentée, afin d'essayer d'en approcher, de la façon la plus fidèle, le contenu. Comme toute traduction, ce travail a soulevé des questions d'ordre philologique mais, en plus, j'ai été confronté à la difficulté de rendre claires des explications techniques destinées aux élèves proches de Musashi et des attitudes corporelles relevant d'une technique étrangère à la plupart des lecteurs. Rendre intelligible la technique était un problème crucial puisque c'est à travers celle-ci que Musashi développe sa conception de la stratégie et plus largement de la vie. Pour éclairer le texte, je me suis appuyé sur une comparaison entre les différentes interprétations de cette oeuvre en japonais moderne et aussi sur ma pratique et mes études du karaté et de l'art du sabre japonais.

J'avais 20 ans lorsque j'ai lu pour la première fois l'oeuvre principale de Musashi, le *Gorin-no-sho*. En lisant Musashi, je cherchais au début principalement des éléments techniques applicables à la pratique du karaté. Au bout de quelques années, j'ai eu l'impression d'avoir épuisé la pensée technique de Musashi car le champ de son application en karaté était limité. Toutefois, j'ouvrais régulièrement le *Gorin-no-sho* et j'ai constaté, plus tard, que l'intérêt de ce texte changeait avec les années. En effet, cet ouvrage est bien plus qu'un manuel pratique de sabre car il traite d'une conception de la vie et de la stratégie élaborées au moyen de la pratique du sabre. Même dans les passages techniques, Musashi ne s'attache pas aux détails mais seulement aux traits essentiels de la technique. Il renvoie souvent à la compréhension pratique et réelle, sabres en mains. C'est pourquoi l'intérêt de cet ouvrage varie selon les degrés de compréhension, changeant avec le niveau des adeptes. Il s'agit d'une écriture qui indique

l'expérience de celui qui est parvenu au sommet de son art. Il peut être compris par ceux qui s'en approchent mais ce n'est pas d'un guide pour ceux qui sont au point de départ.

J'ai d'abord lu Musashi en cherchant une méthode d'arts martiaux qui permette de pratiquer durant toute ma vie, comme l'a fait Musashi. Puisque j'étais guidé par Musashi dans la voie du karaté, je devais aussi être capable d'exprimer mon art au moyen du sabre, de tenir un sabre comme le prolongement de mes mains. J'ai repris le kendo que j'avais pratiqué dans mon enfance. Une des spécificités de l'Ecole de Musashi est le *nito* (usage simultané de deux sabres), je me suis donc intéressé à la pratique du kendo en utilisant les deux sabres. J'ai constaté que si, dans le milieu du kendo, on se réfère souvent au texte de Musashi pour la technique et l'état d'esprit à rechercher en combat, la pratique du *nito* est cependant marginale et considérée parfois comme une pratique déviante. Je vois dans ce décalage entre la pratique et les référents qui existe aussi sur d'autres points un des problèmes majeurs du kendo moderne. Avec la pratique du kendo, j'ai recommencé à lire autrement le *Gorin-no-sho* et aussi d'autres documents concernant Musashi et l'art du sabre en général. J'ai alors entrepris une étude historique et culturelle de l'oeuvre de Musashi en cherchant à y apporter une rigueur scientifique.

L'utilité d'un travail synthétique sur Musashi m'est apparue à la lecture des ouvrages japonais sur le sujet. Il existe plusieurs livres qui présentent le texte original *Gorin-no-sho* avec une transcription en langue japonaise moderne mais il m'est apparu que ce qu'on appelle la transcription en langue japonaise moderne comporte nombreux passages rendus par des périphrases qui correspondent souvent à des interprétations. Ce sont, bien sûr, les passages dont le sens est obscur et sur lesquels je m'interrogeais. En effectuant attentivement les comparaisons et en retournant au texte original, j'ai constaté quelques erreurs de transcription et aussi, dans plusieurs, des périphrases, des déformations du sens.

En outre, les études japonaises sur Musashi se sont avérées très partielles. La plupart se limitent à l'interprétation du *Gorin-no-sho*, quelques-unes traitent des techniques et un grand nombre de petites études approfondissent les discussions sur le lieu de sa naissance et sur sa parenté. Les connaissances sur Musashi et sur sa pensée me semblent y être morcelées. Il m'a donc semblé utile d'effectuer une étude globale sur Musashi en la replaçant dans une vision de l'histoire du sabre japonais et, plus largement, du budo.

J'ai commencé par traduire le *Gorin-no-sho*. Pour les raisons que je viens d'évoquer, il s'agit d'un travail difficile. Il m'est arrivé fréquemment de revenir à ma première traduction après avoir effectué plusieurs essais. Je suis conscient que ma traduction finale est loin d'être parfaite mais, une traduction dite parfaite est-elle possible lorsque les langues sont si différentes ? Si je poussais l'exigence, je n'aurais jamais terminé la traduction car je peux toujours trouver des insuffisances. Je comprends bien maintenant pourquoi les auteurs japonais ont eu recours si fréquemment à des périphrases. Néanmoins, la traduction en langue française m'a permis d'approfondir un certain nombre d'idées qui paraissaient aller de soi dans le texte japonais et dont j'ai découvert, en les traduisant, qu'elles étaient imprécises. J'ai tenté d'être le plus fidèle possible au texte original. Et, afin d'éclairer le double rapport de la pensée de Musashi à l'art du sabre et à la pensée de son époque, j'ai complété la traduction par de nombreux commentaires.

Pour compléter la compréhension de l'oeuvre majeure de Musashi, le *Gorin-no-sho*, je l'ai comparée avec le *Hyoho sanjugo-ka-jo*, traité de sabre qu'il avait écrit deux années auparavant et dont le texte recoupe largement celui du *Gorin-no-sho*. J'en ai traduit les passages où il exprime des idées différentes. J'ai également traduit les textes écrits par ses disciples et par les adeptes qui ont continué son école, ceci afin de mieux cerner les idées de Musashi et l'influence qu'elles ont eu par la suite. J'ai remarqué, en rapprochant ces textes, que celui de Musashi était incomparablement plus clair et plus beau bien qu'il présente des difficultés. J'y vois un témoignage de l'ampleur de la culture de Musashi.

Je donne aussi une traduction des autres écrits de Musashi, quelques textes de jeunesse, et une oeuvre importante, le *Dokkodo* (La voie à suivre seul) écrit quelques jours avant sa mort où, à l'intention de ses disciples, il condense de sa pensée en vingt et un préceptes.

L'étude de la vie de M. Musashi a été menée avec l'objectif de faire apparaître la spécificité de son art de sabre et de tenter d'en préciser les origines. J'y fais le point sur les documents biographiques connus jusqu'ici et les discussions auxquelles ils ont donné lieu, par exemple, sur le lieu et la date de sa naissance, il existe plusieurs documents contradictoires.

Musashi est souvent considéré comme un autodidacte mais cette étude m'a donné la conviction qu'il a reçu une formation traditionnelle sérieuse sur laquelle il a pu bâtir ses idées nouvelles et ses techniques particulières, et j'en ai cherché les sources. L'un d'elle est l'art du *jitte* transmis dans sa famille depuis la génération de son arrière-grand-père et qu'il aurait appris très jeune sous la direction de son père. Le *jitte* se manipule avec une main en tenant un grand sabre de l'autre. Je fais l'hypothèse que cette technique a été, plus tard, un support important pour l'élaboration de sa technique des deux sabres en substituant au *jitte* un sabre court.

La vie de Musashi a donné lieu à des interprétations controversées. Certes, il a réussi à acquérir une réputation de grand adepte du sabre, mais on considère souvent que sa vie de guerrier est une suite d'échecs. Il n'a pas pu obtenir, comme il le souhaitait, la place du maître du Shogun ou d'un des trois plus grands Seigneurs. Or, il semble que Musashi estimait sa valeur suffisante pour refuser de s'attacher au service d'un Seigneur de moindre rang. Il a refusé le compromis et a préféré vivre sans Seigneur. Cette situation lui a permis d'approfondir librement son art du sabre et de la stratégie. Je ne pense donc pas que Musashi ait échoué dans sa vie de guerrier puisqu'il est allé jusqu'au bout de son art. Il a assuré la succession de son nom et la continuité de la famille par l'intermédiaire son fils adoptif Iori qui était un excellent guerrier et administrateur et qui a parfaitement assumé son rôle.

Au-delà des épisodes biographiques, j'ai cherché à situer l'oeuvre de Musashi dans l'histoire de l'art du sabre japonais et à en montrer l'influence et la continuité jusqu'à l'époque moderne dans les techniques et dans une conception de l'art du combat qui gravite autour de la notion de « vaincre sans porter de coup ».

Dans le *Gorin-no-sho*, Musashi définit les grandes phases de son évolution :

*« Je me suis entraîné dans la voie de la stratégie depuis ma jeunesse et, à l'âge de 13 ans, je me suis battu pour la première fois en duel.... A l'âge de 21 ans, je suis monté à Kyoto et me suis battu en duel avec plusieurs adeptes du sabre d'écoles célèbres mais je n'ai jamais perdu.*

*Puis, j'ai voyagé dans plusieurs seigneuries et régions pour rencontrer les adeptes de différentes écoles. J'ai combattu plus d'une soixantaine de fois mais pas une fois je n'ai été vaincu. Tout cela s'est passé entre ma treizième et ma vingt-huitième ou ma vingt-neuvième année.*

*A l'âge de trente ans, j'ai réfléchi et je me suis aperçu que, si j'avais vaincu, je l'avais fait sans être parvenu à l'ultime étape de la stratégie. Peut-être parce que mes dispositions naturelles pour la voie m'avaient empêché de m'écarter des principes universels, peut-être parce que mes adversaires manquaient de capacité en stratégie.*

*J'ai continué à m'entraîner et à chercher du matin au soir à parvenir à une plus profonde raison. Arrivé à cinquante ans, je me suis trouvé naturellement dans la voie de la stratégie.*

*Depuis ce jour, je vis sans avoir besoin de rechercher davantage la voie. Lorsque j'applique la raison de la stratégie à la voie de différents arts et artisanats, je n'ai plus besoin de maître dans aucun domaine. »*

Lire ce résumé de la vie de Musashi implique un risque de méconnaissance de la dimension humaine de la culture japonaise de son époque. Je ressens une sorte de rupture entre le sujet d'étude et l'attitude intellectuelle par laquelle nous approchons aujourd'hui une culture où le poids des mots était important parce qu'on les utilisait peu, avec une présence évidente du corps. L'approche intellectuelle que nous privilégions rend la mort parfaitement abstraite. Etudier la culture des guerriers japonais au travers les filtres de la langue et la culture française fait naître chez moi des interrogations violentes et je me demande parfois si la sensation d'être liés avec le passé par les mots n'est pas fictive. Avec ses singularités, Musashi reflète la sensibilité des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. Sa conception du corps, de la mort et du monde sont différentes de la nôtre. Comment pouvons-nous approcher des sentiments de l'époque sans essayer de saisir cette dimension ?

En lisant les documents modernes sur Musashi, j'ai eu le sentiment que nos contemporains ont tendance à apprécier ses écrits au point de vue de la littérature, de l'esthétique ou de l'éthique, à partir d'une conception strictement moderne, en effectuant un déplacement des idées de la mort et du corps, base fondamentale des travaux de Musashi. J'ai eu la sensation aiguë de lire des explicitations relatives aux conceptions de Musashi sur le corps et sur la mort faites par des auteurs dont l'intérêt se situe ailleurs, cadré par leur expérience d'intellectuels. Je me suis demandé dans quelle mesure, même en restant sur le plan littéraire, il était possible d'apprécier cette oeuvre sans avoir de référence à la pratique qui la fonde.

Pour surmonter ce problème, dans l'interprétation des aspects techniques, j'ai essayé de m'approcher, autant que faire se peut, des sensations physiques évoquées dans le texte de Musashi en me plongeant davantage dans la pratique du karaté et du kendo. Lorsque je parviens à mettre en oeuvre une de ses techniques et j'ai la sensation que ses paroles m'imprègnent, je ressens une communauté de sensations physiques. Cependant, lorsque je me rends compte de la conception de la mort inhérente à ses paroles, je ressens qu'il

existe un abîme infranchissable entre les hommes modernes et les adeptes de sabre du XVIIe siècle. La sensation physique atteste d'une communauté d'expérience et en même temps avive la sensation d'être étranger.

Dans les combats de sa jeunesse, perdre signifie mourir, le sabre y donne la mort. Une seule faute commise et c'est l'irréparable. L'expérience est unique, il est trop tard pour tirer une leçon de sa défaite en vue d'une revanche ultérieure. Musashi a forgé son art dans ces conditions. Il est déplacé de porter sur lui un jugement à partir des critères du combat sportif comme le font plusieurs auteurs japonais. Nous pouvons calculer sommairement qu'il s'est battu avec la fréquence d'un combat tous les deux mois durant une dizaine d'années et l'issue de ces combats était le plus souvent mortelle. Quelle tension cette vie a-t-elle impliquée ! Par la suite, après l'âge de 30 ans, il est entré dans une période d'introspection et je pense que c'est alors qu'il a commencé à se familiariser avec la pratique du zen. A partir de cette époque de maturité, Musashi construit une forme de combat où il domine son adversaire sans lui porter de coup.

Ce qui est remarquable est que Musashi, à cette époque où le duel était souvent mortel, a réalisé vers la fin de sa vie des combats où il a vaincu sans blesser son adversaire et même sans porter de coup. Nous devons y voir une montée extraordinaire du niveau de son art et aussi un changement radical de sa pensée sur le sabre. Au cours d'un duel, il cherche désormais à faire progresser son adversaire. A l'issue du combat, celui-ci sait qu'il serait mort si Musashi avait prolongé son geste et cette expérience le mène à une introspection. Il fait face à son insuffisance technique qui le renvoie à sa façon de vivre le moment du combat, bref à l'insuffisance dans sa manière d'être. Il a été en situation de mourir mais il vit. Il voit sa vie au travers de la phase de la mort et les phénomènes de la vie apparaissent alors dans leur relativité, sur ce fond sombre. Cette expérience concrétise la conception bouddhique selon laquelle la mort apparaît déjà dans la naissance, la séparation dans la rencontre, la lumière dans l'ombre. Lorsque la forme du combat requiert cette attitude, le sabre cesse d'être l'arme qui tue et se transforme en sabre qui fait vivre.

Je vois dans cet exemple une forme originelle de l'idéal du kendo actuel. En effet, en kendo au niveau le plus haut, préalablement à tous les gestes techniques, les adeptes s'affrontent dans l'interférence de leurs énergies vitales qu'on appelle *ki*. Le point remarquable du kendo, qui le distingue des autres disciplines, est d'avoir préservé ce domaine d'affrontement en le situant comme l'objectif le plus haut. C'est par là que le combat du kendo est conçu comme un moyen de formation de l'homme. C'est aussi par là qu'il se distingue des sports de combat et sert de modèle aux autres disciplines des arts martiaux japonais. Je pense que cet acquis est une concrétisation de la culture traditionnelle japonaise. En même temps, il donne son contenu à la formation de l'homme que véhicule la notion contemporaine de budo. Car c'est à partir d'une tension vers la formation de l'homme que le budo se définit. Cette démarche recèle, à mon sens, la possibilité de développer certaines capacités humaines actuellement laissées au second plan. En cultivant cet héritage, nous pouvons trouver à travers le budo contemporain l'enseignement d'une manière de vivre.

L'étude de l'oeuvre de Musashi montre que la forme originelle de l'idée du budo moderne se trouve clairement présente dans sa démarche. J'ai cherché à préciser de quelle

manière son oeuvre a influencé l'art du sabre, comment elle est, encore aujourd'hui, reprise et interprétée par les budokas contemporains. Je me suis attaché à définir la forme de relation entre les adversaires et les différentes notions sous-jacentes à l'expérience physique du combat qui ouvrent sur la possibilité d'une formation à la fois mentale et physique. Musashi est unique mais, dans l'histoire du sabre japonais, il n'est pas le seul à avoir atteint ce niveau de conscience et de technique. L'étude du budo nous renvoie, par l'intermédiaire de la pratique physique, à une interrogation plus large sur la culture japonaise et, en particulier, sur les transformations du rapport à autrui, et je me propose d'en poursuivre l'élaboration pratique et théorique.

Document d'archive écrit en **novembre 1996** par **Kenji Tokitsu** - publié dans *Cipango Cahiers d'Etudes japonaises* n°5. INALCO Centre universitaire Dauphine, Paris

## Actualité de la pensée de Miyamoto Musashi (1994)

### Miyamoto Musashi (1584-1642)

Miyamoto Musashi est probablement le maître de sabre le plus connu en Occident. Il en est de même au Japon à une échelle bien plus importante. Les personnes qui ne s'intéressent pas aux arts martiaux, les enfants, les femmes, les jeunes... tous le connaissent.

Musashi est connu principalement par son ouvrage « Gorin-no-sho » (Ecrits sur les cinq éléments). De plus, depuis le XVIIIe siècle, plusieurs pièces de théâtre populaire se sont inspirées de l'histoire de Musashi et ont été souvent représentées, ce qui l'a rendu populaire mais, en même temps, a accentué les déformations des faits historiques et de sa personnalité. Mais ce qui a fait définitivement de Musashi un maître légendaire au Japon est le roman de Yoshikawa Eiji publié à la veille de Seconde Guerre mondiale. Ce roman intitulé « Miyamoto Musashi » a été traduit en français sous le titre « La pierre et le sabre ». Il faut cependant reconnaître qu'il existe un certain décalage entre la traduction et le livre original de E. Yoshikawa.

Les Japonais ont trouvé dans l'image de Musashi, présentée par la plume de Yoshikawa, une représentation de l'homme idéal : celui qui, avec ses qualités et ses défauts, sait dépasser ses sentiments et persévérer dans l'effort pour s'améliorer, se perfectionner et qui parvient à comprendre le sens profond de la vie grâce à un approfondissement de l'art, l'art du combat... Certains appellent Yoshikawa Musashi le personnage de Musashi décrit par l'écrivain Yoshikawa qui a touché et a fait vibrer des fibres sensibles du cœur des Japonais.

### L'image de Musashi chez les Japonais

De tous les maîtres de sabre japonais, Miyamoto Musashi est probablement le plus connu en Occident. Il en est de même au Japon à une échelle bien plus importante. Les personnes qui ne s'intéressent pas aux arts martiaux, les enfants, les femmes, les jeunes... tous le connaissent. Musashi est connu depuis longtemps au Japon, principalement par son ouvrage « Gorin-no-sho » (Ecrits sur les cinq éléments). De plus, depuis le XVIIe siècle, plusieurs pièces de théâtre populaire se sont inspirées de l'histoire de Musashi et ont été souvent représentées, ce qui l'a rendu populaire mais en même temps a accentué les déformations des faits historiques et de sa personnalité. Mais ce qui a fait définitivement de Musashi un maître légendaire au Japon est le roman de Yoshikawa Eiji publié à la veille de Seconde Guerre mondiale. Ce roman intitulé « Miyamoto Musashi » a été traduit en français sous le titre « La pierre et le sabre ». Il faut cependant reconnaître qu'il existe un certain décalage entre la traduction et le livre original de E. Yoshikawa. Les Japonais ont trouvé dans l'image de Musashi présentée par la plume de Yoshikawa une représentation de l'homme idéal : celui qui, avec ses qualités et ses défauts, sait dépasser ses sentiments et persévérer dans l'effort pour s'améliorer, se perfectionner et qui parvient à comprendre le sens profond de la vie grâce à un approfondissement de l'art, l'art du combat... Certains appellent Yoshikawa Musashi le personnage de Musashi décrit par l'écrivain Yoshikawa qui a touché et a fait vibrer des fibres sensibles du cœur des Japonais. Quelques années avant la Seconde Guerre mondiale, une polémique s'est développée à propos de Musashi parmi les écrivains traitant de sujets historiques. Si certains appréciaient la qualité et la valeur de ses oeuvres, son niveau en sabre et sa personnalité, d'autres les dépréciaient. Yoshikawa fut

impliqué dans cette vague de polémique sur Musashi mais il préféra ne pas formuler son opinion d'une manière claire sur le moment en disant : « j'exprimerai ma pensée plus tard. ». En effet, peu du temps après, il commença à publier une série de feuilletons intitulée « Miyamoto Musashi » dans le quotidien le plus important. La série dura plusieurs années et provoqua la passion du public. La polémique s'éteignit peu à peu emportée par l'image de Musashi dressée par Yoshikawa. Ainsi est née la légende moderne de Musashi. D'après le roman de Yoshikawa, un grand nombre de films sur Musashi a été tourné avec les acteurs les plus célèbres, en particulier le défunt Toshiro Mifuné. Plus d'une vingtaine d'auteurs contemporains ont écrit une vie romancée de Musashi.

### **Best-seller aux USA, puis au Japon.**

Durant les deux dernières décennies, la pensée stratégique de Musashi a connu une nouvelle vogue avec le « Gorin-no-sho », l'oeuvre principale de Musashi. Cette tendance s'est amorcée lorsque les Japonais ont su que le Gorin-no-sho était devenu un best-seller aux Etats-Unis car les hommes d'affaires américains semblent l'avoir beaucoup apprécié, y trouvant des idées stratégiques pour les guerres économiques internationales. Les Américains y auraient-ils trouvé quelques secrets de l'efficacité de l'économie japonaise des années 70-90 ? Lorsque cette nouvelle se répandit au Japon, les Japonais découvrirent l'oeuvre de Musashi. En effet, si tous les Japonais connaissaient le nom de Musashi, bien peu connaissaient son oeuvre. Plus d'une quinzaine de livres traitant du Gorin-no-sho au point de vue économique et politique ont été publiés. Les Japonais apprécient à nouveau Musashi considérant que son livre contient certainement des enseignements importants pour la stratégie économique puisque des hommes d'affaires américains l'ont si hautement apprécié. C'est ainsi qu'au Japon des livres sur Musashi deviennent à nouveau des best-sellers.

### **Stratégie économique**

Quels secrets contient donc ce livre ? J'ai lu plusieurs ouvrages qui présentent la pensée stratégique de Musashi à partir du Gorin-no-sho mais la manière dont les économistes l'interprètent m'a semblé non seulement rudimentaire et banale mais parfois erronée du point de vue littéraire. Par la suite, j'ai rectifié mon jugement en me demandant si ce ne sont pas justement ces principes banaux et rudimentaires qui manqueraient dans les activités économiques d'aujourd'hui. Musashi comprend toujours le phénomène du combat avec deux versants : l'individuel et le collectif. Pour lui, les capacités que l'on développe par l'entraînement individuel au combat doivent être transposables dans les combats collectifs et la stratégie militaire globale, d'où la possibilité de transposition en politique et en économie. Confrontés à la réalité de l'activité économique, nous avons tendance à être pris dans des enchevêtrements de détails d'intérêt immédiat et, de ce fait, à perdre de vue la situation globale. Il arrive que l'on fasse beaucoup d'économies à un échelon, tout en gaspillant à un échelon plus important. L'enseignement de Musashi porte sur la stratégie dans ces deux dimensions et il la décrit à la manière tranchante de la lame du sabre. C'est probablement la cause de la simplicité apparente de son texte. Mais il est vrai que les hommes d'affaires n'attachent pas une grande importance à la rigueur du texte ; il leur suffit d'obtenir un enseignement du fond. En tout cas, je pense que la traduction américaine de ce texte comporte pas mal d'erreurs car, dans la traduction française faite à partir du livre américain, j'ai relevé plus de trois cents erreurs plus ou moins graves portant sur le sens des mots et la construction des phrases, ce qui déforme la signification originelle du texte. Cela n'aura pas tellement d'importance pour ceux qui se contentent d'en connaître les grandes lignes mais ne convient pas pour une

lecture sérieuse. C'est pourquoi j'ai commencé à traduire en français intégralement le texte du Gorin-no-sho d'une manière rigoureuse car j'ai voulu que cette fuvre qui m'est chère soit connue dans son plein sens. Cet élan m'a conduit à la traduction des autres documents concernant l'art et la vie de Musashi et j'ai décidé d'écrire une thèse. J'ai rédigé à partir de cette thèse, soutenue à l'Université de Paris VII en Langue et Civilisation d'Extrême-Orient, un livre qui a été récemment publié (1998). Personnellement, depuis trente ans, je lis régulièrement le Gorin-no-sho en y trouvant des enseignements importants pour mon karaté. Il s'agit pour moi d'un ouvrage essentiel.

### **Les combats de Musashi**

Musashi a livré une soixantaine de duels durant sa jeunesse, avant d'atteindre l'âge de 30 ans. La plupart de ses adversaires sont morts. Si nous calculons approximativement, il a combattu en un duel mortel tous les deux mois durant dix ans. Avec quelle tension a-t-il vécu ! Ce n'est pas qu'il ait arrêté de combattre à 30 ans. Il continue la voie du sabre et il combat un grand nombre de fois en cherchant désormais à répondre aux défis par l'enseignement. La qualité de son combat se transforme après 40 ans. Lorsqu'il combat contre les adeptes d'autres écoles, il ne les tue plus. Il l'emporte sans porter un coup mortel. Il l'emporte tantôt en brisant le bokuto (sabre en bois) de l'adversaire, tantôt en faisant tomber le sabre par un coup de bokuto. Vers la fin de sa vie, il semble avoir acquis la capacité de dominer l'adversaire par l'émanation d'une énergie étrange : le *ki*. Il donne quelques indications sur cet état de combat dans le « Gorin-no-sho » car il l'a écrit à la veille de sa mort, cependant le sens n'apparaît pas sans un examen attentif de son texte.

### **L'enseignement et la transmission**

On dit souvent que Musashi était un autodidacte car c'est ce que Yoshikawa écrit dans son roman. Certains adeptes d'arts martiaux japonais le pensent. Mais la réalité est différente. Il a reçu un enseignement traditionnel de sabre qui était transmis dans sa famille. Son père Miyamoto Munisai était maître de sabre et excellait en plusieurs autres disciplines telles que le jujutsu, la lance... Son grand-père Hirata Shokan avait fondé une école de sabre Tori-ryu. C'est en s'appuyant sur cet apprentissage familial que Musashi a élaboré plus tard des techniques personnelles. La particularité de son sabre est connue sous le nom de *nito* : technique des deux sabres. Mais il n'est pas le premier à avoir utilisé les deux sabres. Sur le champ de bataille, lorsqu'un guerrier était entouré d'ennemis, il utilisait souvent spontanément les deux sabres. Musashi a systématisé cet usage dans son école. Nous avons tendance à penser que, dans l'école des deux sabres, on combat en utilisant les deux sabres, tantôt pour parer, tantôt pour pourfendre. En kendo moderne, le sabre court est utilisé uniquement pour parer ou pour déplacer le sabre de l'adversaire. Lorsque vous donnez à l'adversaire un coup avec le sabre court, l'arbitre ne compte pratiquement jamais de point. C'est curieux, mais c'est comme ça. En tout cas, nous avons tendance à penser qu'on utilise le sabre court comme un sabre long réduit. On ne pense presque jamais à une technique plus spontanée : lancer un sabre. En effet, lorsqu'on utilisait les deux sabres, on devait savoir lancer le sabre court. Musashi excellait au lancement du sabre et du couteau. Selon un document, « Musashi était capable de transpercer une pêche flottant sur un ruisseau en lançant son sabre court. ». Il a aussi élaboré une forme particulière de couteau à lancer. Sa technique du lancer est transmise sous le nom de Musashi-ryu shuriken. Quelques écoles fondées à partir de l'enseignement de Musashi se sont spécialisées dans la technique du lancer de sabre court durant le combat. En ce cas, le droitier porte le sabre court de sa main droite. Mais

la technique du lancer de sabre est surtout efficace lorsque l'adversaire ignore cette possibilité. C'est pourquoi la technique du lancer de sabre n'a pas été transmise d'une manière ouverte. A l'époque des samouraïs, lors d'un duel, si vous teniez le sabre long de la main gauche et le sabre court de la main droite en le brandissant au-dessus de l'épaule droite, votre adversaire averti aurait pu se méfier d'un éventuel lancement du sabre court. Mais si vous les tenez à l'inverse à la façon d'un gaucher, il ne se méfiera pas. Musashi semble avoir été gaucher.

### **L'influence de Musashi en budo**

La technique des deux sabres, nito, a souvent été considérée en kendo moderne comme « perverse » ; de ce fait, peu d'adeptes l'utilisaient. Cependant, cette technique commence à être appréciée à nouveau en kendo moderne. Indépendamment de cette technique, la pensée stratégique et technique de Musashi a été citée maintes fois par des maîtres de kendo depuis le XVIIe siècle. Si sa pensée technique a directement influencé les autres écoles de sabre et aussi le naginata, la lance et le bâton, son état d'esprit stratégique a influencé le jujutsu, le judo et aussi sur le karaté. Par exemple, le défunt Oyama Masutatsu, maître fondateur du karaté Kyokushinkai, prenait Musashi pour modèle. Comme lui, nombre de maîtres de karaté s'inspirent de la vie de Musashi. Mais, dans la plupart des cas, l'image de Musashi correspond plutôt à celle qui est forgée par l'écrivain E. Yoshikawa qu'au personnage historique. En ce sens aussi, Yoshikawa a bien touché l'esprit et la sensibilité des Japonais. L'influence de Musashi s'exerce donc de deux façons : par son oeuvre, le Gorin-no-sho et par le roman.

### **L'Ecole de Musashi d'aujourd'hui**

L'Ecole de Musashi se perpétue aujourd'hui sous le nom de Hyoho Niten Ichi Ryu. Plusieurs maîtres se proclament l'héritier authentique de son enseignement. En 1986, j'ai rendu visite à maître Masayuki Imai, maître principal d'un courant de l'école de Musashi. (Voir photo). Il m'a montré un bokuto qu'a fabriqué Musashi. J'ai été ému en tenant ce bokuto que Musashi portait quotidiennement à la place d'une canne. Il m'a frappé par la noblesse de sa forme et par son parfait équilibre. Sur la lame du bokuto, était gravé un poème : Kanryu Tsuki wo obite Sumerukoto Kagamino gotoshi.

Je traduis ce poème :

*Tel un miroir, le courant d'une rivière hivernale reflète la lune, pourtant il est transparent.*

Plonger la main dans l'eau glacée et rapide évoque un froid coupant comme la lame du sabre. La rapidité, c'est aussi le dynamisme du combat. En même temps la surface de l'eau donne l'image de la pureté et du calme. Si la surface se trouble, la lune sera morcelée. Ce poème, souvent cité pour décrire l'état d'esprit du sabre montre en effet la double composante de la violence et du calme.

[Document d'archive écrit en ?? par Kenji Tokitsu - publié dans ??](#)

## Etude sur les maîtres du sabre japonais – Musashi – 1 (1986)



Portrait présumé de Miyamoto Musashi  
dans son âge mûr

### Etude sur les maîtres du sabre japonais

**Pour Me Kenji Tokitsu, c'est autour de l'art du sabre que s'est constituée la conception classique des arts martiaux japonais. Dans cette série d'articles, il exposera une analyse et une interprétation des ouvrages des maîtres de sabres qui ont marqué l'histoire du sabre japonais.**

Les arts martiaux japonais tels que nous les connaissons aujourd'hui se rattachent à une conception globale qui s'est formée principalement autour de la pratique du sabre. La réflexion sur l'art du sabre que j'entreprends ici n'est donc pas circonscrite à cet art, son propos est le Budo, c'est à dire l'ensemble des arts martiaux japonais.

Précisons tout d'abord que par « sabre japonais », il ne faut pas entendre seulement le kendo. Certes, le kendo moderne ne pourrait pas exister sans la pratique de l'art de sabre des samourais. Mais, si vous êtes rigoureux dans le choix des mots, vous ne pouvez pas parler du « kendo » de l'époque des samourais car ceux-ci n'utilisaient pas le terme kendo et, ce qui est bien plus important, leur pratique du sabre différait sensiblement du kendo moderne. Au cours de cette série d'articles, je pense pouvoir montrer les différences et les similitudes entre l'art du sabre ancien et le kendo.

Je voudrais tout d'abord présenter un schéma simple de l'évolution de l'art du sabre afin de bien situer, les uns par rapport aux autres, les maîtres de sabre que nous allons étudier.

### Les grandes périodes de l'histoire du sabre japonais.

Je distingue quatre grandes périodes dans l'histoire du sabre japonais.

#### 1- La période de formation.

Elle va du milieu de XVe jusqu'au milieu de XVIIe siècle. C'est un moment crucial de la formation et de l'évolution de la voie du sabre. Par la suite, les adeptes de sabre s'y référeront sans cesse. C'est à partir de cette époque que la filiation des principales écoles de sabre traditionnel peut être retracée avec certitude. Et, bien que la plupart d'entre elles se plaisent à rappeler que leurs racines remontent à l'époque Kamakura, ou encore plus loin, la plupart du temps les documents fiables ne vont pas plus loin que le XVe siècle.

Du dernier tiers de XVe jusqu'à la fin de XVIe siècle, le Japon a vécu des guerres continues entre les féodaux. C'est dans l'expérience des champs de bataille que les adeptes de cette époque ont forgé les techniques et attitudes de base du sabre. Les techniques de sabre étaient alors relativement simples mais puissantes. Elles étaient utilisées avec une recherche personnelle des techniques les plus efficaces qui s'appuyait sur l'expérience des champs de bataille et des affrontements entre adeptes. L'histoire de Miyamoto Musashi par laquelle nous allons commencer cette chronique en est un exemple.

## **2- La période « classique ».**

Selon mon analyse, la période de fermentation de l'art de sabre s'étend de la deuxième moitié de XVIe siècle jusqu'au début de XIXe siècle. Cette période est pour nous la matrice du Budo et c'est là que nous devons chercher des indications sur le niveau qu'il est possible d'atteindre.

Les Shoguns de la famille Tokugawa ont établi et stabilisé leur pouvoir sur l'ensemble du Japon entre 1600 et 1640. Ils imposèrent un gouvernement fort et assurèrent une longue période de paix qui se prolongea jusqu'au milieu du XIXe siècle. Les samourais durent donc s'accoutumer progressivement à leur situation de guerriers en temps de paix.

Au temps des guerres féodales, on pouvait résumer le but de sabre par la formule : « Combien de têtes peut-on trancher ? ». Avec la paix, ce pragmatisme simple va se transformer en une recherche de progression dans l'art de sabre. La voie de l'action leur étant fermée, les adeptes de sabre vont intérioriser leur art avec la recherche de la voie, « do ». L'investissement dans cette recherche sera d'autant plus profond que le « do » trouve une partie de son sens dans les rapports entre le seigneur et ses vassaux. L'objectif est maintenant : « Comment peut-on avancer dans la voie de sabre sans tuer réellement son adversaire ? ». L'art du sabre atteint son sommet vers la fin de cette période.



### **3- La floraison de l'art du sabre.**

Je considère que la troisième période de l'histoire de l'art du sabre va du premier tiers de XIXe jusqu'à la fin de XIXe siècle. L'art du sabre s'épanouit en mettant fin à la période féodale japonaise, celle de sa domination, par la propre force de sabre.

En effet, au cours de la seconde moitié du XIXe siècle, le Japon va connaître une période de troubles consécutifs à la menace d'invasion que font peser les puissances occidentales. C'est le moment où les Japonais commencent à prendre conscience de la force des Occidentaux et à chercher les moyens les plus efficaces de s'y opposer. L'attitude et la conscience de la société globale se reflètent dans la manière de pratiquer le sabre. Il va atteindre sa plénitude produisant des étincelles d'acier entre les deux forces des samourais, dont l'une défend le Shogunat, l'autre cherche à évincer ce système. Le règne des Shogun a pris fin en 1867 et le nouveau régime, dans sa volonté d'instaurer une puissance militaire et industrielle moderne, a aboli les privilèges des samourais. Mais, malgré les difficultés, une partie des samourais qui ont survécu aux durs affrontements de la période de transition ont continué la tradition et la pratique du sabre. Ils ont d'abord dû s'habituer à l'interdiction du port de sabre et affronter la tendance alors dominante à la dépréciation de la culture traditionnelle qui supportait leur identité. Le sabre des samourais disparaît à la fin de XIXe siècle avec la mort de ceux qui avaient vécu les derniers combats de sabre.

### **4- Le kendo du début XXe siècle jusqu'à la fin de deuxième guerre mondiale.**

La conception et la pratique du kendo moderne ont été élaborées et déterminées vers la fin de l'ère Meiji (1868-1912). Ce que désigne le terme kendo aujourd'hui n'est donc pas exactement ce qu'avaient pratiqué les adeptes de sabre plus anciens. Le terme kendo date de l'ère Meiji, auparavant, divers termes avaient été utilisés pour désigner l'art de sabre, par exemple, Geki-ken, Ken-jutsu, Gei-jutsu, To-jutsu, Ken-po, etc.

Bien que cette période soit courte, son importance est de servir d'intermédiaire entre le kendo pratiqué dans la continuité de l'attitude des samourais et le kendo moderne.

### **5- De 1945 jusqu'à aujourd'hui.**

En 1945, les destructions étaient très importantes au Japon et dans l'ébranlement de la défaite, c'est toute la société japonaise qui se trouvait remise en cause. Après la guerre, le Japon a été occupé, la pression des « alliés » était très forte et tous les arts martiaux traditionnels ont été interdits. Les adeptes de karaté ont été les premiers à obtenir l'autorisation de pratiquer leur discipline car ils l'ont alors présentée comme une forme de boxe, ce qui permettait de l'assimiler à un sport : la boxe anglaise. Il n'en allait pas de même pour le kendo, même pratiqué avec des sabres en bambou, il évoquait l'étrangeté barbare du Japon de la guerre. Lorsque le kendo a pu reprendre officiellement, c'est dans une société qui avait changé, et l'esprit de sa pratique a été modifié par l'intégration de l'idée moderne de sport de combat.

### **Miyamoto Musashi.**

Je vais commencer l'étude de l'art des principaux maîtres de sabre en présentant Miyamoto Musashi car il est sans doute, parmi les grands adeptes de sabre, celui dont le nom est le plus familier aux Européens, grâce aux traductions de son traité de sabre « Gorin no sho » (Ecrits sur les cinq roues) et des romans de Eiji Yoshikawa : « La pierre et le sabre » et « La parfaite lumière ».

Miyamoto Musashi était depuis longtemps renommé au Japon mais le roman dans lequel E. Yoshikawa raconte sa vie l'a rendu encore plus célèbre dans le grand public. L'auteur a accentué le versant introspectif du personnage, c'est pourquoi on dit parfois « Yoshikawa Musashi » pour qualifier l'image que le public japonais se fait aujourd'hui de Miyamoto

Musashi. Le roman a été publié en feuilletons de 1935 à 1939. Il est, d'une certaine façon, la prise de position de Yoshikawa dans le débat sur les qualités réelles de Miyamoto Musashi qui se développa entre les écrivains japonais au début des années trente.

C'est Naoki, célèbre auteur de romans sur les samourais, qui déclencha la polémique en écrivant que Musashi n'atteignit à l'excellence en sabre que quelques années avant sa mort. Il pense que Musashi dans sa jeunesse était seulement expert en auto publicité, et que sa force en sabre n'était pas extraordinaire. Il en prend comme preuve le combat contre Sasaki Kojiro où Musashi a utilisé un sabre de bois afin d'avoir un sabre plus long que celui de Kojiro et a, de plus, retardé volontairement le moment de combat pour énerver son adversaire. Il ajoute que Musashi écrit qu'il a combattu plus de 60 fois dans sa vie mais que la plupart de ses adversaires n'étaient que des samourais peu connus. Ce point de vue n'est pas dénué de véracité.



Hyoho Niten Ichi Ryu une partie du style fameux de Miyamoto Musashi :  
Juji Uke, blocage en croix du sabre adverse.

Un autre écrivain a contre attaqué en défendant les qualités de Musashi. Le débat s'est élargi, entraînant Eiji Yoshikawa dans la controverse. Ce débat a eu un retentissement important dans la société japonaise car celle-ci se préparait alors pour la Deuxième guerre mondiale et affirmait avec force son identité culturelle japonaise.

Il est toujours possible de développer la controverse à propos du sabre de Miyamoto Musashi puisque celui-ci appartient au passé. Par contre, ses calligraphies, ses peintures à l'encre de Chine et ses sculptures sont parvenues jusqu'à nous ; leur qualité artistique est indéniable et elles sont connues dans l'histoire de l'art japonais. Du point de vue littéraire, le style de son fameux « Gorin no sho » est remarquablement clair et simple en regard de celui des écrits des contemporains et, en ce qui concerne le contenu, seul un grand adepte de sabre a pu l'écrire. Comme l'a écrit Musashi : « En appliquant le principe du sabre aux autres arts, je n'ai plus besoin de maître dans les autres domaines. ». Je pense donc que d'après la qualité de l'ensemble de son oeuvre, il ne pouvait qu'exceller dans l'art du sabre.

Le roman de E. Yoshikawa se termine par le combat de Musashi contre Kojiro à Ganryujima, Musashi avait alors 29 ans. C'est le seul moment de la jeunesse de Musashi sur lequel nous possédions des documents précis. Et la popularité, pendant plusieurs générations de l'image de Musashi crée par E. Yoshikawa montre que le romancier a su condenser en lui une image idéale du samourai à laquelle était attachée la population japonaise.

### **Mais qui, en fait, était véritablement Miyamoto Musashi ?**

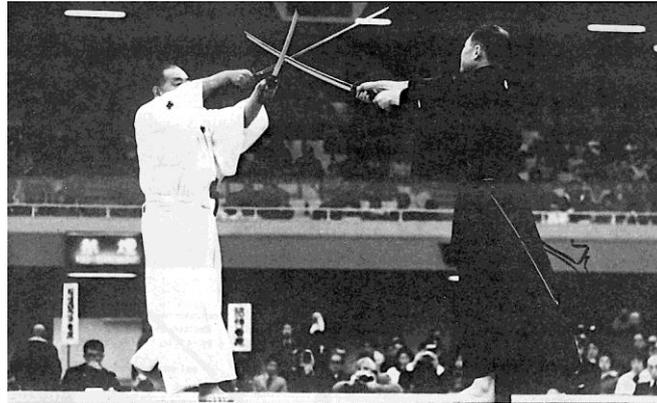
Depuis la parution du livre de E. Yoshikawa, plus d'une vingtaine d'ouvrages sur Musashi ont été publiés au Japon. Ma façon de présenter les maîtres de sabre part d'une recherche historique mais diffère du travail des historiens parce que j'interprète les documents à partir de mon expérience de l'art martial pour redonner vie aux grandes figures de l'histoire de mon art et essayer d'en retirer des enseignements pour notre pratique.

La première difficulté que rencontre l'historien en cherchant à identifier le véritable Miyamoto Musashi est que celui-ci a utilisé plusieurs noms au cours des différentes périodes de sa vie, ce qui était habituel dans le milieu des samouraïs de son époque. Comme nom de famille, il emploie selon des périodes et la situation : Hirata, Takemura, Shinmen, Hirao et Miyamoto. A son prénom Musashi, qui était alors un prénom usuel, il attache un suffixe guerrier : tantôt Masana, tantôt Masanobu.

### **Comment apprécier le sabre de Musashi ?**

Pour apprécier justement son art de sabre, il faut bien comprendre qu'à cette époque les rencontres au sabre entre différentes écoles signifiaient, dans la plupart des cas, la mort. La décision de lancer ou d'accepter un défi demandait une extrême prudence. La simple bravoure ne suffisait pas pour survivre à un duel à mort, il fallait le niveau. Il est indéniable que Musashi ne s'est jamais trompé dans l'estimation juste de la force de son adversaire, ce qui lui a permis d'éviter de combattre contre un adversaire capable de le vaincre. Musashi appelle cette perception « mikiri », terme qui lui est particulier. La traduction littérale est « mi » : regarder ou voir, et « kiri » : coupe. Cela veut dire « voir avec une minutie tranchante » ou « aller jusqu'au bout d'un regard » et signifie « discerner l'état des situations ou des choses avec une rigueur tranchante ». Je pense que ce discernement rigoureux caractérise le sabre de Musashi aussi bien que son expression esthétique. S'il juge son adversaire susceptible de lui être supérieur, il évite de combattre. Un discernement d'une rigueur tranchante doit être pour Musashi à la base de la stratégie, individuelle ou collective. En situation de combat à deux, c'est le « mikiri » de trois centimètres qui détermine une prise de « ma », et décide de l'issue du combat. C'est de la justesse du « mikiri » que dépend pour un général le choix judicieux des personnels selon la situation, en temps de guerre ou paix. Le « mikiri » condense en un mot un des enseignements de Sun-Tseu : « Si tu te connais toi-même, et connais ton adversaire, le combat est sûr. »

Miyamoto Musashi avait en effet une conception large de l'art du sabre qui, pour lui, participait de la stratégie des arts martiaux, discipline qu'il nommait « hyôhō ». Pour Musashi être simplement fort individuellement n'avait pas tellement de valeur car il savait bien que la force d'une seule personne est limitée et est même sans importance au cours d'une grande bataille comme celles auxquelles il a participé à plusieurs reprises au cours de sa vie. Il aurait voulu déployer pleinement son talent à une plus grande échelle car il croyait avoir trouvé un principe applicable à tous les phénomènes de la vie humaine. C'est ainsi qu'après l'âge de 30 ans il continua de passer la plus grande partie de sa vie en voyages afin d'approfondir son art. En même temps, il cherchait un seigneur qui puisse le charger d'élaborer des stratégies à une grande échelle. Toutefois la rigueur de Musashi donne parfois une impression inquiétante comme le tranchant de son sabre, cela est encore perceptible dans ses oeuvres d'art. C'est sans doute une des raisons pour lesquelles il n'a jamais pu obtenir auprès d'un des grands seigneurs féodaux la situation qu'il aurait souhaitée. Personnellement, je suis certain que Musashi était un très grand adepte de sabre. Mais je pense que dans l'histoire de sabre japonais bien d'autres adeptes ont atteint des sommets encore plus hauts.



### **Le niveau et la profondeur.**

Réfléchir à cette question est nécessaire pour un adepte du Budo contemporain car il doit concevoir clairement la grandeur et la hauteur de la montagne qui lui fait face s'il veut véritablement l'escalader. La conscience de la hauteur et de la grandeur de l'objectif est le point de départ obligé de quiconque songe à élaborer une méthode. Comme pour la réflexion linguistique, il est indispensable d'avoir des doubles critères, diachroniques et synchroniques, pour aborder le phénomène du niveau dans les arts martiaux. Ainsi le niveau de Musashi doit être conçu d'abord par rapport à la situation particulière de l'époque où il a vécu. Ses qualités s'affirment en regard de celles de ses contemporains. Il est ensuite nécessaire de situer le niveau atteint par Musashi par rapport aux adeptes qui ont vécu avant et après lui. Pour prendre un exemple, l'art de sabre était bien plus raffiné à la fin de l'époque Edo et certains adeptes voyaient alors l'art de sabre à partir d'un sommet que Musashi ne pouvait pas concevoir. Cela n'a donc pas de sens de se demander : « Qui était le plus fort ? Musashi ou un tel d'une autre époque ? » car l'art de sabre est comme tout autre art, il est susceptible de progresser, d'évoluer et donc aussi de se dégrader selon l'époque et la situation.

Ce qui importe pour nous est, d'une part d'essayer de concevoir la qualité et le niveau d'un adepte dans sa situation historique et, d'autre part de situer ses qualités par rapport à celles qui dominent à d'autres moments historiques, en particulier de les confronter à notre propre situation et à notre pratique. S'il n'y a pas ce double travail, je pense que nous ne pouvons pas réellement tirer bénéfice des éléments historiques pour l'élaboration d'une méthode.

### **Les critères d'appréciation du niveau en sabre.**

La notion de niveau n'est pas simple et les mêmes critères ne peuvent pas être appliqués uniformément à toute l'histoire de sabre. Il me paraît indispensable de tracer quelques lignes de démarcation dans cette histoire, afin de tenir compte des particularités du temps dans lequel a vécu chacun des adeptes. Même si la forme est semblable, le contenu du combat n'est pas toujours le même. Je pense que les critères applicables au niveau varient selon que l'on se situe au moment où la formalisation du sabre émergeait des champs de bataille (Musashi a vécu à la fin de cette période), au moment où l'art du sabre a atteint son point de perfection deux siècles et demi plus tard ou aujourd'hui.

Rappelons le combat contre Sasaki Kojiro : Si nous reprenons le roman de E. Yoshikawa, Musashi arrive sur le lieu de combat avec plusieurs heures de retard, ce qui énerve considérablement son adversaire. Dans le contexte du combat de compétition, Musashi aurait été disqualifié et Kojiro vainqueur. Mais Kojiro, qui n'est pas moins fort que Musashi, s'irrite et se voit infliger une défaite. Dans ce roman et dans les autres documents, il est perceptible que Kojiro aurait pu être supérieur quant aux techniques de combat, c'est une des raisons majeures de la ruse de Musashi. En tout cas, Kojiro a perdu une fois, une seule fois. Par une seule défaite, il est envoyé dans le silence éternel ; le talent de Kojiro ne revient plus. Si cela avait été un combat sportif, il aurait pu être vainqueur lors des prochains combats. Et en tirant une bonne leçon de cette expérience, il aurait pu devenir plus vigilant et devenir un adepte sans faille. Il en aurait été de même si Musashi et Kojiro s'étaient battus au shinaï et en armure de protection, ce qui est devenu d'usage un siècle plus tard. A partir du deuxième affrontement, Kojiro aurait pu avoir une chance de gagner et il aurait pu perfectionner son art et laisser une trace importante dans l'histoire. Or, par une seule faute d'un instant, toutes ces suppositions deviennent vaines. Tel était le contexte du combat au temps de Musashi.

Pour comprendre les ouvrages de Musashi, il faut d'abord comprendre que Musashi a créé et forgé son art dans cette situation. Il a écrit plusieurs ouvrages au cours de sa vie. Très jeune, à l'âge de 22 ans, il écrit « Hyo do kyo » (le miroir de la voie martiale), il y note 28 savoirs essentiels pour l'art de sabre. Plus tard, il écrit « Hyoho sanju-go ka jo » (35 articles sur l'art de sabre), c'est un ouvrage qui prépare le « Gorin no sho » et présente une grande similitude avec celui-ci. Musashi a mis vingt mois à écrire le « Gorin no sho » et il est mort une semaine après l'avoir terminé en 1645. Il avait alors 62 ans.

Les textes de Musashi sont beaucoup plus clairs que ceux de ses contemporains mais la signification de chaque mot a une épaisseur telle que le sens est déformé si nous cherchons à établir une correspondance mot à mot avec une langue autre que le japonais. C'est pourquoi je vais tenter de présenter le « Gorin no sho » en apportant quelques commentaires nécessaires à sa compréhension, cela à partir d'autres documents et de ma réflexion et de ma pratique de Budo.

Nous allons examiner à partir du prochain numéro l'art de Musashi qu'il désigne du terme « Hyôhō » (méthode de stratégie).

[Document d'archive écrit en 1986 par Kenji Tokitsu - publié dans Bushido - arts martiaux d'aujourd'hui](#)

## Etude sur les maîtres du sabre japonais – Musashi – 2 (1986)



MIYAMOTO MUSASHI Le sabre et l'art de vivre à l'époque de la formation de l'art du sabre japonais.

***Je présenterai aujourd'hui à travers l'ouvrage majeur de Miyamoto Musashi : le « Gorin no sho », écrit en 1645, ce qu'était un guerrier japonais à l'époque de la formation de l'art du sabre et comment, pour lui, le sabre et la philosophie de la vie étaient une même réalité.***

***Le « Gorin no sho » est un des grands classiques du sabre japonais. Plusieurs traductions de cet ouvrage ont déjà été publiées mais elles me paraissent insuffisantes Je donne ici des extraits de ma propre traduction établie à partir de la version écrite en japonais ancien. Je précise ce point car le japonais de l'époque de Musashi étant difficile à lire pour les contemporains, il existe plusieurs retranscriptions de l'oeuvre en japonais moderne.***

### **Le « Gorin no sho »**

Le « Gorin no sho » est constitué de cinq rouleaux intitulés : de la terre, de l'eau, du feu, du vent et du ciel (ou vide), ce sont les cinq éléments constituant l'univers selon la pensée bouddhiste. « Gorin » veut dire les cinq roues désignant ainsi l'ensemble de ces cinq éléments.

Voici les premières lignes du « Gorin no sho » :

### **Le rouleau de la terre**

*« Niten Ichi Ryu » (ni: deux, ten: ciel, ichi: un, ryu : école) est le nom que je donne à la voie du hyôho qui est la mienne et je vais mettre par écrit ici pour la première fois ce que j'approfondis depuis de nombreuses années. Au début du mois d'octobre de la vingtième année de l'ère Kanei (1643), je suis venu pour cela sur le mont Iwato de la province Higo (Kumamoto) du Kyushu. (Avant de prendre le pinceau) je salue le ciel, je me prosterne devant la déesse Kwanon et je me tourne vers Bouddha.*

*Je m'appelle Shinmen Musashi-no-kami, Fujiwara-no-Genshin et suis un bushi, né dans la province de Harima (Hyogo-ken). Ma vie compte maintenant soixante années.*

*C'est dans une grotte appelée « Reigando » (Rei : âme ou esprit ; gan : rocher ; do grotte) que Musashi s'installe pour écrire ; il y passera les deux dernières années de sa vie. Cette grotte était un lieu retiré dépendant du temple Iwato-dera, situé dans la profondeur de la montagne, entouré de rochers aux formes impressionnantes entre lesquels l'eau descend en cascades. Près de l'entrée de la grotte se trouvent plusieurs statues de divinités. C'était un endroit peu fréquenté, réservé à la méditation. Musashi*

indique qu'il a commencé à écrire le « Gorin no sho » en ce lieu, à quatre heures du matin, le 10 octobre 1643.

Cette manière d'écrire l'oeuvre de sa vie donne une intuition de ce qu'était le sabre de Musashi. Commencer cet ouvrage, c'est terminer sa vie. Et, de fait, il mourra une semaine après l'avoir achevé. Il a donc ressenti la nécessité de commencer en ce lieu empli de la puissance mystérieuse de la montagne, avant le lever du jour. Il a dû se mettre à écrire dans un calme profond, à la lueur d'une bougie, dans la fraîcheur des ténèbres. Cette situation était indispensable pour que l'acte d'écrire se confonde avec les existences sacrées. En saluant le ciel et en s'inclinant devant Kwanon et Bouddha, son écriture se mêle à eux. Elle devient alors sacrée. Mais, lorsqu'il s'incline devant ces puissances sacrées, ce n'est pas à la manière d'un chrétien qui s'incline devant la statue de Jésus. Dans les croyances japonaises, le sacré est multiforme et accessible aux humains ; en écrivant ainsi, Musashi entre lui-même dans le sacré. Cette conception du sacré qui est restée un trait dominant de la religion au Japon provient des anciennes croyances locales animistes et shamanistes. Lorsque la pensée chinoise est parvenue au Japon au VI<sup>e</sup> siècle, la culture bouddhiste y était en rapport étroit avec la pensée taoïste. Pour éviter des ambiguïtés, je précise que les cinq éléments du Gorin no sho sont ceux du Bouddhisme ; le Taoïsme distingue aussi cinq éléments fondamentaux mais ceux-ci ne sont pas exactement les mêmes, ce sont le bois, le feu, la terre, l'eau et le métal. Depuis que le Bouddhisme est parvenu d'Inde en Chine où le Taoïsme existait déjà depuis longtemps, ces deux modes de pensées se sont influencés réciproquement, en particulier en ce qui concerne le développement théorique des doctrines. Au Japon, le Bouddhisme s'est développé sur la base des anciennes croyances locales qui se sont un peu plus tard, à partir du VIII<sup>e</sup> siècle, fondues dans le Shintoïsme. Le trait le plus important des religions japonaises est le syncrétisme qui s'est ainsi créé et développé pour constituer une base culturelle large. Les apports successifs de la culture chinoise ont été absorbés par cette pensée tolérante. C'est pourquoi la manière de comprendre et de pratiquer le Bouddhisme - en particulier le Bouddhisme zen, le Confucianisme, le Taoïsme qui sont tous venus de Chine - est sensiblement différente au Japon de ce qu'elle est dans ce pays. Ce syncrétisme est visible dans l'ouvrage de Musashi dès le premier paragraphe.



### **Bushi et samourai**

Conformément aux usages du temps, Musashi utilise pour se désigner lui-même le terme « bushi » et non pas « samourai ». Ce terme fait référence à la division de la société japonaise en quatre ordres sociaux hiérarchisés : guerrier, paysan, artisan et commerçant, que le gouvernement des Shoguns Tokugawa avait déjà institutionnalisés

de façon stable à l'époque de Musashi. En utilisant le terme « bushi », les guerriers sous-entendent leur place dans cette hiérarchie.

C'est à partir du Xe siècle que, dans les différentes provinces du Japon, les « bushi » commencent à s'organiser en clans. Plusieurs d'entre eux viennent dans la capitale pour assurer la sécurité des nobles, et c'est eux que le terme « samouraï » désignera tout d'abord. Samouraï provient du verbe « sabouräü » qui signifie « servir » ou « rester à côté de », lorsqu'il s'agit d'une personne importante. Le substantif du verbe « sabouräü » est « sabouräi » qui est devenu « samouraï ». Peu à peu ce terme va être utilisé par les personnes des autres ordres pour désigner les guerriers en général. Cependant qu'au sein de l'ordre des guerriers, il sert à désigner les bushi haut placés dans la hiérarchie. Par exemple, les citoyens pouvaient appeler samouraï tous ceux qui portaient les deux sabres mais, entre « bushi », on n'appelait pas « samouraï » ceux qui occupaient le bas de la hiérarchie.

## **Le hyôhô**

### **1) La démarche de Musashi**

Continuons la lecture d'extraits du premier rouleau :

*Je me suis entraîné dans la voie du hyôhô depuis ma jeunesse et, à l'âge de 13 ans, j'ai affronté pour la première fois un duel au sabre...*

*A l'âge de trente ans, j'ai réfléchi et je me suis aperçu que si j'avais vaincu, je l'avais fait sans être parvenu à l'ultime étape du hyôhô, peut être parce que mes dispositions natives m'avaient empêché de m'écarter des principes universels de la voie, peut-être parce que mes adversaires manquaient de capacité en hyôhô. Je me suis entraîné et ai cherché du matin au soir à parvenir à une plus profonde raison. Arrivé à cinquante ans, je me suis trouvé pleinement dans la voie du hyôhô. Depuis ce jour je vis sans avoir besoin de rechercher la voie. Car, lorsque j'avance dans la voie d'un art en suivant la raison du hyôhô, je n'ai plus besoin de maître dans ce domaine. Ainsi, pour écrire ce livre, je n'emprunte pas aux anciens écrits bouddhistes ou confucianistes, je n'utilise ni les chroniques militaires, ni les exemples habituels de l'art de la stratégie.*

Le terme « hyôhô » signifie méthode de stratégie, et c'est pour Musashi une voie (do ou michi) qui inclut une conception du monde. Tout au long du « Gorin no sho », il va aller en précisant le sens de ce terme, aussi je préfère conserver le terme hyôhô en l'explicitant plutôt que de le traduire par une périphrase.

Musashi écrit que c'est après trente ans qu'il comprit que les victoires obtenues jusqu'alors en combat n'étaient pas dues à ce qu'il avait atteint l'ultime niveau de l'art, qu'elles n'étaient que des victoires relatives où intervenaient des éléments accidentels : la chance, l'insuffisance de ses adversaires, etc. Pendant vingt années encore, il rechercha l'état immuable de l'art et c'est seulement vers la cinquantaine qu'il considéra être parvenu à un état satisfaisant. Ce poème de Musashi me semble exprimer sous une forme condensée l'aboutissement de sa recherche :

*« Pénétrant si profondément dans la forêt pour ma recherche,  
Me voici sorti de cette forêt, si près des hommes »*

Cependant, c'est dès sa jeunesse que Musashi avait commencé de chercher une synthèse de son art, il avait écrit à l'âge de 22 ans « Hyodo kyo » (Miroir de la voie des Arts Martiaux) qui est composé de 28 articles sur la stratégie. Plus tard, il écrivit le « Hyôhô sanju-go ka jo » (35 articles sur hyôhô) dont le contenu se rapproche de celui du « Gorin no sho ».



## 2) La voie des guerriers

*Ce que j'appelle hyôhô est la pratique nécessaire dans les familles de guerriers. Celui qui dirige la guerre doit l'apprendre et les soldats devraient aussi la connaître. Cependant rares sont les « bushi » qui la connaissent bien...*

*En tout cas, la règle pour les bushi (guerriers) est d'avancer en même temps dans la voie des Arts Martiaux et dans celle de la littérature. Même si vous êtes maladroit, vous devez vous entraîner au hyôhô en raison de votre situation.*

*Ce qu'un bushi doit avoir toujours à l'esprit est la voie de la mort (savoir mourir). Mais la voie de la mort n'est pas réservée seulement aux bushi. Un moine, une femme, un paysan, toute personne peut mourir pour raison d'honneur privé ou social en choisissant sa mort. Dans la voie de hyôhô, pour les bushi, le principe doit être de vaincre dans tous les domaines. Il doit méditer comment gagner en combat contre un ou plusieurs, comment illustrer son nom et celui de son seigneur et accomplir son devoir. C'est cela nature du hyôhô. Il y a sans doute des personnes qui pensent que même si elles apprennent le hyôho, celui-ci ne sera pas efficace dans la pratique réelle. Mais, selon moi, suivre la véritable voie du hyôhô, c'est s'entraîner pour que le hyôhô soit utile à tout moment et en toutes choses, et l'enseigner ainsi... Il existe aujourd'hui des personnes qui se répandent partout en se déclarant adeptes de hyôhô mais elles pratiquent seulement le kenjutsu (sabre). Il y a quelque temps, les prêtres shintoïstes du temple de Kantori près de Kashima (1) dans la province de Hitachi-no-kuni, ont fondé une école en disant que l'art leur avait été transmis par les dieux et l'ont diffusé dans toutes les provinces...*

*A partir des seuls principes du kenjutsu, on ne pourra pas bien comprendre le kenjutsu lui-même et on sera loin de concevoir ce qu'est le hyôhô.*

L'attitude de Musashi apparaît clairement dans ce paragraphe. Il recherche, à travers ce qu'il appelle *hyôhô*, un pragmatisme applicable d'une façon générale. Mais son pragmatisme n'est pas une technique au sens occidental du terme. Il n'y a pas de dualité technique-esprit. Pour Musashi la technique n'est pas distincte de l'esprit. L'esprit doit donc être recherché dans la technique et le principe de l'efficacité est toujours inclus dans la logique même de la technique. Il considère son hyôho comme un grand principe applicable à tous les phénomènes. Il est un avec ses techniques : la technique, c'est l'homme. Chacun des arts peut devenir un mode de vie s'il est compris comme une voie (do ou michi).

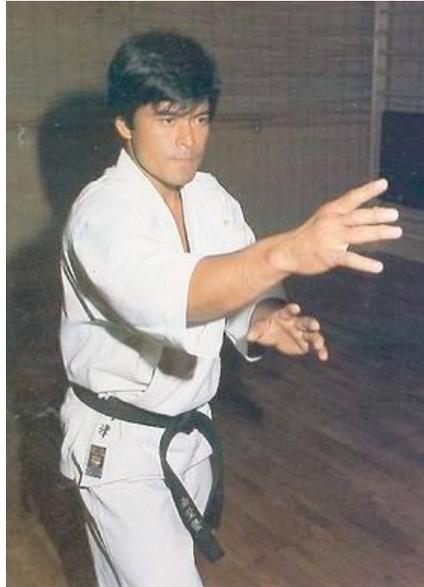
Cette façon de penser va se renforcer et se raffiner durant la période Edo (1603-1867) où la société globale japonaise se coupe presque complètement de l'étranger. Le Japon

va se replier sur lui-même et constituer une société où les modèles culturels s'unifient en allant vers le raffinement et la formalisation. C'est seulement dans les sociétés de ce type qu'il est possible de concevoir un principe valable pour tous les phénomènes, semblable à celui que recherchait Musashi. Pour Musashi, la voie du *hyôho* va bien au-delà du maniement du sabre. Il y fait entrer ce qu'une autre démarche rechercherait dans la religion. Une anecdote, peut-être un peu romancée, rapporte qu'en chemin vers un combat contre des adversaires nombreux, où ses chances étaient très faibles, il passa devant un temple shintoïste. Prenant conscience soudain qu'il commençait à prier en demandant la protection des dieux, il se redressa et se ressaisit, s'accusant de manquer de confiance en son *hyôho* car c'est au *hyôhō*, et à lui seulement, qu'il devait confier son destin. C'est le sens de sa phrase célèbre : « Il faut respecter les dieux et le Bouddha mais ne pas dépendre d'eux ». Il exprime par là, sous une forme tranchée et explicite, une tendance qui reste d'habitude sous-jacente à la philosophie du budo. En effet, les guerriers pouvaient être adeptes de différentes religions mais celles-ci étaient plutôt une coloration de la voie des bushi que l'inverse.

**(A suivre...)**

[Document d'archive écrit en 1986 par Kenji Tokitsu - publié dans Bushido - arts martiaux d'aujourd'hui](#)

## Etude sur les maîtres du sabre japonais – Musashi – 3 (1986)



### La pratique et l'enseignement de l'art martial

Continuons de suivre la démarche de Musashi dans le « Gorin no sho ». Nous avons vu dans le dernier numéro comment celui-ci définit son art le Hyôho. Après avoir défini son orientation, Musashi présente le plan de l'ouvrage. Je vais traduire cette présentation car elle reflète sa conception de l'enseignement de l'art martial.

#### **Pourquoi j'écris mon hyôho en cinq rouleaux.**

« J'écris mon ouvrage en cinq rouleaux : les rouleaux de la terre, de l'eau, du feu, du vent et du ciel, afin de bien indiquer ce qu'est le hyôho en le divisant en cinq voies.

Dans le rouleau de la terre, je donnerai une vision générale de la voie de hyôho et le point de vue de mon école. Il est difficile de comprendre la véritable voie du sabre en s'appuyant uniquement sur l'art du sabre (kenjutsu). Il convient de comprendre les détails à partir d'une vision large et d'atteindre à la profondeur en partant de la surface. Il faut d'abord tracer un chemin droit sur le terrain. C'est pourquoi je commence par le rouleau de la terre.

Le second est le rouleau de l'eau. Il faut apprendre à partir de la nature d'eau et rendre notre esprit comme l'eau. L'eau suivra la forme du récipient carré ou rond. Elle peut être une goutte et aussi un océan. La couleur du gouffre est vert pur et, en m'inspirant de cette pureté, je présente mon école dans le rouleau de l'eau.

Si nous pouvons discerner clairement le principe général de l'art du sabre et gagner ainsi librement contre une personne, nous pouvons vaincre n'importe quel adversaire. Le principe est le même qu'il s'agisse de vaincre une personne, mille ou dix mille ennemis...

Le troisième rouleau, c'est le feu. Dans ce rouleau, j'écrirai sur le combat et sur la guerre car le feu est flamboyant, qu'il soit petit ou grand. Dans la voie de la guerre un contre un

*et dix mille contre dix mille sont similaires. Il faut bien examiner cela en modifiant l'esprit tantôt grand et tantôt petit.*

*Il est facile de percevoir ce qui est grand et difficile de percevoir ce qui est petit, le changement des choses n'est pas immédiat quand on est nombreux, mais pour une seule personne le changement est rapide et suit son état d'esprit. C'est pourquoi il est difficile de prévoir les détails. Il faut bien examiner cela.*

*Ce que j'écris dans le rouleau du feu vaut pour les situations d'urgence. Il faut donc bien s'y habituer afin que les techniques jaillissent spontanément sans que l'esprit rompe avec l'habitude. C'est un point important du hyôho, c'est pourquoi j'écris sur le combat et la guerre dans le rouleau du feu.*

*Le quatrième est le rouleau du vent. Ce que j'écris sur le vent n'est pas le contenu de mon école. J'écrirai sur les autres hyôho, sur leurs différents styles. C'est cela le rouleau du vent.*

*Sans connaître des autres on ne peut pas se connaître vraiment soi-même. Même si on pratique quotidiennement la voie en pensant être dans une bonne direction, il peut arriver que l'on dévie de la véritable voie si l'état d'esprit n'est pas juste. Si on n'avance pas dans une véritable voie, une petite déformation d'esprit peut causer une grande déformation dans la voie. Il faut bien y réfléchir.*

*Il n'est pas étonnant que l'on considère dans les autres écoles que seul l'art du sabre est le hyôho. Mais ce que j'entends par hyôho est bien différent. J'écris le rouleau du vent pour informer des qualités des autres formes de hyôho qu'on pratique dans les différentes écoles.*

*Le cinquième est le rouleau du ciel. Pour ce que j'exprime dans le rouleau du ciel, il ne convient pas de distinguer entre profondeur et surface puisqu'il s'agit du ciel (vide). Après avoir assimilé les raisons profondes, il devient possible de s'en éloigner, et on arrivera naturellement à se libérer de la voie du hyôho et à obtenir la subtilité. On trouvera naturellement le hyoshi (cadence) qui convient à la situation et la frappe apparaîtra tout seule, alors elle touchera naturellement. Tout cela est dans la voie du vide (ciel). Ce qu'on trouve spontanément en suivant la voie véritable, je l'écris dans le rouleau du ciel (vide). ».*

Ce plan peut sembler déroutant pour la logique occidentale car il ne correspond pas à une analyse des techniques. Il reflète, ce qui est beaucoup plus important pour Musashi, l'état d'esprit qui doit dominer chacune des phases de la progression dans la voie. En effet, pour Musashi, ce n'est pas d'abord technique mais, comme nous l'avons vu dans l'article précédent, c'est une démarche de vie. Cependant, au cours de l'ouvrage, les techniques sont exposées avec la plus grande précision. Pour lui, l'homme et la nature sont du même ordre, faisant partie de la même entité cosmique, c'est ce qu'exprime l'orientation du rouleau de l'eau. L'interprétation du sens du rouleau du ciel peut prêter à confusion. Celui-ci représente l'aboutissement de la démarche, c'est à dire le vide, qui, dans la pensée orientale, n'est pas le néant mais l'origine de l'existence.



Ci-dessus: Miyamoto Musashi, le plus connu des samourais de la période Tokugawa.

C'était un superbe bretteur et un maître dans l'art de combattre avec un sabre dans chaque main, comme le montre la gravure de Kuniyoshi

## Une pratique de l'art martial

Nous allons maintenant aborder la pratique de l'art martial telle que la propose Musashi. L'école de Musashi et les armes du bushi.

### Les deux sabres

Ce qui a fait la renommée de l'école de Musashi est l'usage simultané des deux sabres :

#### **Je donne à mon école le nom de « Ni to » (les deux sabres).**

*« Je l'appelle les deux sabres puisque tous les bushi, du général au soldat, portent aux hanches deux sabres. Autrefois, on appelait ces deux sabres « tachi » et « katana », on les nomme aujourd'hui « katana » et « wakizashi ». Tous les bushi portent ainsi deux sabres, cela va de soi. Porter les sabres aux hanches est la voie de bushi, dans notre pays on ne se demande même pas pourquoi. J'appelle l'école les deux sabres pour que l'on y apprenne bien la raison d'être et l'usage de ces deux sabres. La lance et le naginata (arme à long manche avec une lame grande comme un sabre) sont considérés comme des armes complémentaires à utiliser au-dehors. Dans mon école, un débutant doit s'entraîner avec le grand sabre d'une main et le petit de l'autre, c'est cela le principal. Si l'on doit mourir au combat, il est souhaitable d'utiliser toutes les armes qu'on porte. Mourir avec des armes laissées au fourreau sans pouvoir les utiliser est déplorable.*

*Toutefois, il n'est pas facile de manier librement une arme de chaque main. Une des raisons pour lesquelles il convient de se servir des deux sabres est de s'habituer à utiliser le grand sabre d'une seule main. On manie à deux mains une grande arme comme la lance ou le naginata mais le grand et le petit sabre sont tous deux des armes à tenir d'une seule main.»*

Nous remarquons une certaine confusion des termes. Comme Musashi l'explique lui-même dans un paragraphe précédent, les deux expressions « tachi et katana », et « katana et wakizashi » signifient « le grand sabre et petit sabre » mais katana désigne le petit sabre dans la première et le grand dans la deuxième. A l'époque de Musashi l'appellation des sabres n'était pas encore tout à fait stabilisée.

*« Tenir un grand sabre à deux mains est surtout déconseillé quand on se bat à cheval, quand on se bat en courant, quand on se bat en terrain marécageux, dans une rizière profonde, un champ caillouteux, un chemin abrupt, ou quand on se trouve dans une foule. Puisqu'on prend le grand sabre d'une seule main, on peut prendre de la main gauche un arc, une lance ou toute autre arme. Prendre un sabre à deux mains n'est pas l'attitude de la voie. Si on n'arrive pas tuer son ennemi d'une seule main, il suffit*

*d'utiliser les deux mains. Ce n'est pas compliqué. C'est pour apprendre à manier librement le grand sabre d'une seule main qu'on utilise les deux sabres. Tout le monde rencontre au début des difficultés à manier le grand sabre d'une main à cause de son poids mais ces difficultés ne concernent pas seulement le sabre.*

*Pour un débutant, il est dur de bander un arc ou de manier un naginata. Quelle que soit l'arme l'important est de s'y habituer, c'est ainsi, par exemple, que l'on arrivera à bander un arc puissant. Pour le sabre aussi, c'est en s'exerçant chaque jour à la frappe que l'on parviendra à le manier avec facilité en obtenant la force de la voie.»*

Malgré l'affirmation de Musashi, les récits de la période Edo montrent à quel point il est difficile de manier avec aisance un sabre d'une seule main. Lorsque l'entraînement avec le shinaï et les armures de protection est devenu d'usage courant dans la grande majorité des dojos, certains adeptes ont utilisé deux shinaï. Mais, alors même qu'ils étaient capables de bien combattre au dojo, leur capacité fut souvent mise en doute car on se demandait ce qu'il adviendrait « s'ils prenaient des véritables sabres dans une situation réelle ». En effet, lors d'un combat de sabre, il ne suffit pas de manier celui-ci mais de pourfendre l'adversaire en parant ses attaques lancées avec un sabre lourd tenu à deux mains. Il n'est pas possible de mesurer cette difficulté en combattant avec un shinaï. On disait souvent alors : « Il est impossible d'utiliser les deux sabres sans avoir la puissance innée de Niten-sama », c'est-à-dire de « maître Miyamoto Musashi » (Niten est le nom de l'école de Musashi, « sama » est une expression de respect).



Daisho, sabre long et sabre court, Japon, XVIe siècle. Musée Oriental de Venise

### **L'école de Musashi et les armes du Bushi**

*A propos des armes, il est en général préférable qu'elles soient de grande taille, il en va de même des chevaux, il faut les choisir de grand taille et résistants. Il est préférable de choisir une paire de sabres tranchants et de grande taille, une lance et un naginata tranchants, avec des pointes effilées, un arc et un fusil puissant. Il faut bien prendre soin de ses armes. Il ne faut pas avoir une prédilection pour des armes particulières. Trop pour une arme, cela peut vouloir dire pas assez pour les autres. Sans imiter les autres, il*

*faut s'efforcer d'adapter ses armes à ses qualités personnelles. La prédilection est négative aussi bien pour un général que pour un soldat. Il faut bien élaborer ses armes.*

Pour Musashi, le hyôho comprend la pratique de toutes les armes et, au cours des vingt dernières années de sa vie, l'enseignement qu'il se propose de donner ne se limite pas à la pratique du sabre, c'est une formation au combat avec différentes armes et à la stratégie. Mais il n'a pas rencontré de Seigneur qui lui propose des fonctions de cette envergure, les temps n'étaient plus à la guerre.

*La voie du sabre ne se réduit pas à la rapidité de la frappe. J'écrirai de nouveau sur ce sujet dans le deuxième rouleau, celui de l'eau. Il est fondamental dans cette voie de savoir qu'on manie le grand sabre dans un espace dégagé et le petit sabre dans un espace étroit.*

*Dans mon école, on doit gagner aussi bien avec une arme longue qu'avec une courte. C'est pourquoi je ne détermine pas la longueur du sabre. Etre prêt à vaincre avec toutes les armes, c'est cela la voie de mon école. L'avantage de prendre deux sabres au lieu d'un est manifeste lorsqu'on se bat seul contre nombreux adversaires et lorsqu'on est entouré d'ennemis. Il n'est pas nécessaire d'en dire d'avantage. Il faut parvenir à connaître dix mille en connaissant bien un seul. Si vous arrivez à pratiquer la voie de hyôho, rien ne doit vous échapper. Il faut bien y réfléchir.*

Ce dernier paragraphe explicite bien ce qu'est la voie du hyôho pour Musashi. Elle va bien au-delà du maniement du sabre et est une stratégie qui repose sur la connaissance des hommes. Approfondir la voie c'est rechercher en profondeur une pratique fondée sur la perspicacité et l'appréciation à la fois profonde et spontanée d'autrui. Cette attitude deviendra une des dominantes de la recherche de la voie (do) au cours de la période Edo (1603-1867). Dès le début de celle-ci, le Japon se refermera sur lui-même du fait de la politique adoptée par les shoguns. Ceux-ci vont notamment interdire la fabrication et la possession des armes à feu. L'art de cette période se caractérise par un investissement de l'énergie retournée en profondeur dans un mouvement d'introspection. Au contraire, les sociétés occidentales s'orientent à la même époque vers une diversification du savoir qui multiplie les domaines spécifiques et les méthodes de combat y évoluent vers la primauté des armes à feu.

Pour la pratique du sabre, ce qui était important au temps des guerres féodales était le nombre d'adversaires que l'on avait tués. Au cours de la longue paix féodale de l'époque Edo, l'objectif du sabre devient progressivement d'atteindre le niveau le plus élevé, si possible sans tuer personne. Musashi a vécu à la charnière entre ces deux périodes.

Le passage suivant indique bien l'importance de la notion de voie pour Musashi :

*L'arc, le fusil, la lance et le naginata sont tous des armes de bushi, chacune d'elle fait partie de la voie de hyôho. C'est pourtant avec raison que l'on appelle hyôho uniquement le sabre.*

*Le sabre est à l'origine de hyôho, puisque c'est par la voie de sabre qu'on gouverne le pays et la personne. Par le principe du sabre, une personne peut en vaincre dix. Si un peut vaincre dix, cent peuvent vaincre mille et mille vaincre dix mille. C'est pourquoi dans mon école les principes sont les mêmes pour un et dix mille et j'appelle hyôho toutes les pratiques des bushi.*

*On peut parler de la voie pour les confucianistes, pour les bouddhistes, pour les maîtres du thé, pour les maîtres de courtoisie, pour les danseurs mais ces voies sont distinctes de la voie de bushi. Toutefois, celui qui progresse dans une voie rencontrera les autres voies. Il est important que chaque personne persévère dans sa propre voie.*



### Hyôhō, Bushido et Budo.

Nous avons vu que Musashi définit les arts martiaux conçus globalement comme hyôhō et que cette conception de l'art recouvre une manière de vivre. Existe-il une différence entre le hyôhō, le budo et le bushido ? Le titre de cette revue, Bushido, n'est-il pas significatif d'une certaine confusion entre ces termes ? Nous allons y réfléchir à partir de deux anecdotes relatives à la vie de Musashi.

Vers 1635, Musashi fut reçu par le seigneur Hosokawa, dans son château de Kumamoto, à Kyushu, au Sud du Japon. Ce seigneur, adepte de zen, s'entendit très bien avec Musashi qui, en qualité d'invité, resta dans cette seigneurie jusqu'à la fin de sa vie.

La venue de Musashi eut un grand retentissement parmi les vassaux de la seigneurie car Musashi était célèbre. L'un de ces vassaux de rang inférieur, Yoko Tahei, considérait cette agitation d'un oeil froid, disant que c'était trop pour un simple rônin. Après la présentation officielle de Musashi, le seigneur Hosokawa Tadatashi le retint pour converser avec lui. Au cours de la conversation, Tadatashi demanda : « As-tu rencontré un Bushi hautement estimable dans ma seigneurie ? ». Musashi lui répondit : « Je n'en ai vu qu'un seul. ». Tadatashi fit alors venir les meilleurs adeptes d'arts martiaux, Musashi n'en distingua aucun digne de cette appellation mais, ayant aperçu Yoko Tahei, il alla le chercher. Celui-ci ne le connaissait pas car il n'était pas d'assez haut rang pour avoir assisté à la présentation. Musashi dit à Tadatashi : « Seigneur, veuillez lui demander quelle est son attitude d'esprit dans la vie quotidienne. ». Alors Tahei, surpris de l'honneur que lui faisait son seigneur, et encore plus de cette question personnelle qui était un honneur exceptionnel, répondit respectueusement : « Je me suis trouvé couard et, pour vaincre ma nature, j'ai trouvé un état d'esprit que j'appelle l'état d'esprit de « suemono ». (Le « suemono » est un objet utilisé lors des entraînements de sabre. Il sert aux exercices de frappe et est destiné à être pourfendu.). Je pense que je suis un « suemono » qui est susceptible d'être pourfendu n'importe quand, de manière imprévisible. Pour parvenir à cet état d'esprit, j'ai fait des exercices de méditation, la nuit, dans la nature et, au moment où je dors, je suspends mon sabre au plafond, en plaçant la lame au-dessus de ma gorge. Au début la peur m'empêchait de dormir mais maintenant je dors facilement. Chaque jour, en franchissant à cheval la porte de la maison pour venir à mon service, je me dis que je ne reviendrai pas vivant. ». Musashi dit : « Seigneur, vous avez entendu, c'est cela l'esprit du budo. ».

Précisons tout d'abord qu'à l'époque de Musashi, les termes budo et bushido n'étaient pas distincts, c'est seulement à l'époque moderne que va s'établir une distinction entre les deux termes budo et bushido. Le budo désigne précisément la pratique des arts martiaux et le bushido l'ensemble de la manière de vivre des bushis (guerriers) qui, par

définition, inclut la pratique des arts martiaux. Si nous utilisons ces termes au sens qu'ils ont aujourd'hui, c'est donc bushido, et non budo, qu'il conviendrait d'utiliser dans la dernière phrase.

La morale du bushido que j'ai illustrée par cette anecdote s'est formée à partir du XVIIe siècle et Toko Tahei se comporte précisément en adepte de bushido, en conformité avec ce qui sera écrit plus tard dans le « Hagakuré » (XVIIIe siècle) : « Le bushido c'est savoir mourir ». Ce qui veut dire : « Savoir mourir pour son seigneur », ceci était alors tellement évident qu'il n'était pas utile de le préciser.

Notons bien qu'un bushi exemplaire en bushido pouvait avoir un faible niveau en pratique des arts martiaux. Toko Tahei était indéniablement un bushi digne de respect en bushido, ceci, quel qu'ait pu être son niveau dans la pratique du sabre. Ce qui est sûr c'est qu'il était capable de combattre pour son seigneur et de mourir dignement face à n'importe quel adversaire. Il faut comprendre que, même s'ils étaient le plus souvent confondus par les bushis, les deux aspects que recouvrent les notions modernes de bushido et budo étaient distincts. Le budo peut donc être une pratique contemporaine, le bushido ne le peut en aucun cas.

En ce qui concerne Musashi, il n'est jamais devenu vassal d'un seigneur et l'on peut donc considérer, qu'au sens moderne des termes, il a vécu dans le budo plutôt que le bushido. Il appelle hyôho l'art qu'il pratiquait et proposait en modèle aux bushis. Il existe cependant une différence fondamentale entre le budo contemporain et celui que pratiquait Musashi, c'est ce qu'illustre l'anecdote suivante.



Musashi rencontra un jour un adepte d'iaï dont nous ne connaissons pas le nom. Celui-ci cherchait, pour mesurer son niveau d'iaï, un adepte d'un haut niveau. Rencontrant Musashi qui était déjà célèbre, il lui demanda, « maître Miyamoto Musashi, veuillez me donner une leçon. ». Musashi accepta son défi avec légèreté en pensant qu'il s'agissait d'un adepte de deuxième rang.

Musashi dégaina son sabre et son adversaire prit la garde d'iaï, la main sur la poignée de son sabre sans le dégainer. Musashi fut surpris en constatant que son adversaire était un véritable adepte et comprit tout de suite que, dans cette situation, celui-ci était susceptible de le vaincre. Il se dit : « Il aurait fallut commencer en faisant plus d'attention contre l'iaï. ». Il jugea qu'il perdrait dans cette situation ou que, dans le meilleur des cas, ils se pourfendraient mutuellement. Musashi déclara immédiatement, « Vous m'avez vaincu sans dégainer le sabre (saya-uchi no kachi) ! ». L'adepte d'iaï, en entendant la déclaration de défaite de Musashi, se dit : « J'ai vaincu Miyamoto Musashi. ». Il relâcha un instant son esprit et détacha sa main de la poignée de son sabre. C'est à

ce moment précis que le sabre de Musashi l'abattit en le pourfendant. Du point de vue de l'art de combat, cet adepte aurait dû faire un pas en arrière avant de lâcher la poignée de son sabre.

Je ne sais si cette anecdote est authentique mais elle évoque bien l'art de Musashi. Elle montre la différence fondamentale entre le budo de bushi (hyôho pour Musashi) et le budo moderne. Dans la pratique contemporaine du budo, celui qui agirait ainsi, en compétition ou lors de rencontres entre dojos, serait évincé de ce milieu pour le reste de sa vie. En tout cas cette situation est impossible pour le budo moderne car aucun adepte contemporain ne vit avec le sabre à la manière de bushi. Dans le budo des bushi la mort est directe, dans le budo contemporain la mort est souvent abstraite. Un bon exemple de cette différence est le geste de « chiburi » ou « chiburui » (secouer le sabre pour en faire partir le sang) dans la pratique d'iaï. La différence est évidente entre un bushi qui a connu l'expérience de faire ce geste après avoir tué un adversaire et nous qui pratiquons ce geste dans un kata. Une même technique gestuelle prend un sens différent selon l'époque où vit la personne. La pratique du kendo pour les bushi était basée sur l'évidence du port des sabres, ils savaient donc se servir d'un sabre. Et nous pouvons pratiquer le kendo aujourd'hui sans jamais faire l'expérience de prendre en main un sabre. En effet, de nombreux kendoka manipulent aujourd'hui leur shinai sans rapport avec la technique de maniement d'un véritable sabre. Les costumes et les armures ont la même forme traditionnelle mais certains adeptes contemporains font des choses qu'un bushi connaissant la qualité d'un sabre n'aurait jamais faites.

C'est une chose évidente mais qui mérite d'être précisée car une certaine confusion dans l'utilisation des termes budo et bushido existe, même au Japon, et, bien plus, dans les pays occidentaux ; en pratiquant le budo en tenue traditionnelle, on peut avoir tendance à se projeter sur une image du passé. Or le budo n'est pas la voie de Don Quichotte. Nous pouvons, comme Musashi en son temps, étudier une méthode de vie à partir de la pratique du budo en aiguisant la perspicacité du corps et de l'esprit.

**(A suivre...)**

[Document d'archive écrit en 1986 par Kenji Tokitsu - publié dans Bushido - arts martiaux d'aujourd'hui](#)

## Etude sur les maîtres du sabre japonais – Musashi – 4 (1986)



### **La pratique et l'enseignement de l'Art Martial**

***Poursuivant la traduction du « Gorin no sho », nous allons examiner la façon de combattre de Musashi à travers les extraits que je présente dans cet article.***

***La compréhension des passages du « Gorin no sho » qui décrivent les techniques de combat est difficile car ils sont très concentrés et allusifs. Pour les rendre plus vivants, je les ai rapprochés de la pratique actuelle de l'Ecole de sabre de Musashi telle qu'elle s'est transmise au travers des générations***

Lors de mon voyage de recherche au Japon, j'ai eu l'occasion d'assister à une démonstration de l'école de sabre de Musashi par un maître et son dixième successeur. L'école de Musashi s'appelle aujourd'hui l'Ecole « Hyoho Niten Ichi Ryu » et, à chaque génération, une seule personne hérite de l'essentiel du savoir et de la responsabilité de l'école. Cette école refuse depuis l'époque de Musashi la succession héréditaire. La transmission est attestée par la remise d'un rouleau sur lequel est écrite la liste de toutes les techniques à pratiquer par l'école et d'un sabre en bois que Musashi a façonné lui-même et qu'il a porté quotidiennement pendant les dernières années de sa vie. Aujourd'hui le dixième successeur de l'école de Musashi s'appelle Imaï Masa.

### **La conception du cri dans le « Gorin no sho »**

Commençons par la lecture du texte de Musashi :

#### **Les trois types de cris.**

*Les trois cris sont ceux qu'on pousse au début, pendant et après le combat. Il est important de pousser le cri qui convient à la situation. Le cri vient d'un élan. On pousse des cris lors d'un incendie, dans le vent ou dans des vagues. Le cri montre la force. En hyôhô de groupe, il faut pousser les cris le plus fort possible au début de la bataille ; Durant le combat il convient d'attaquer en poussant des cris bas, à partir du fond du ventre et, après avoir gagné, on pousse des cris hauts et forts. Ce sont les trois types de cris.*

*En hyôhô individuel, vous poussez un cri « éï ! » en faisant semblant attaquer pour faire bouger l'adversaire et vous frappez avec le sabre après ce cri. Vous poussez aussi un cri après avoir vaincu pour proclamer votre victoire. Ces deux cris sont appelés « cris d'avant et d'après » (« sen go » et « no koé »). Ne poussez pas un cri fort au moment où vous frappez avec le sabre. Si vous poussez des cris durant le combat, ils doivent être conformes à vos hyoshi et être bas et légers. Il faut bien examiner cela.*

Après la vague du cinéma de karaté et de kung-fu reste l'expression : le « cri qui tue ». Et si vous assistez à une compétition ou à un entraînement de ces disciplines, vous entendrez des cris qui certes loins de tuer, sont plutôt proches des cris des animaux et s'accompagnent de grimaces. Beaucoup de karatékas s'imaginent que le cri est obligatoire et que plus il est fort, meilleur il est. Dans certaines compétitions, les arbitres n'attribuent le point que si la technique est soulignée par un cri et, parfois, même la force du cri compense l'insuffisance technique. En agissant ainsi, je me demande quelle signification ils donnent au cri. Les cris perçants de l'école de sabre « Jigen-ryu » sont bien connus mais on ne les pousse pas comme le font la plupart des karatékas modernes. Je reviendrai sur ce point dans un article traitant de l'école Jigen-ryu. En tout cas, il faut comprendre que le cri et le kiaï sont deux choses différentes mais que les deux peuvent coïncider.

Musashi dit ici clairement : « Ne poussez pas un cri fort au moment où vous frappez avec le sabre » ; les pratiquants des arts martiaux doivent bien réfléchir à ce que signifie cette phrase.

Lorsque j'ai assisté à la démonstration de sabre de Me Imaï, il a réalisé plus de la moitié des techniques presque sans kiaï apparent et j'entendais seulement un kiaï très bas presque imperceptible si on n'écoutait pas attentivement. C'était exactement comme l'a écrit Musashi : «... durant le combat, il convient d'attaquer poussant des cris bas à partir du fond du ventre... Si vous poussez des cris durant le combat, ils doivent être conformes à vos hyoshi et être bas et légers. »

Je pense qu'il nous faut bien réfléchir aussi à ce que signifient ces phrases.



### **Comment doit-on se déplacer ?**

La façon de se déplacer doit être naturelle, comme la marche. Musashi décrit avec précision de quelle manière il convient de bouger les pieds.

#### **La façon de déplacer les pieds.**

*Il faut poser le pied en appuyant d'abord le talon avec force et en gardant les orteils légèrement soulevés. Selon la situation, on déplace les pieds d'un grand ou d'un petit pas, lentement ou rapidement, mais toujours selon la forme de la marche. Il faut éviter trois façons de se déplacer, en sautant (tobi ashi), en glissant avec les pieds légèrement soulevés comme s'ils flottaient (uki ashi) et en piétinant fort (fumisuéru ashi). A propos des déplacements, l'instruction que l'on appelle les pieds de Yin (négatif) et de Yang (positif) est importante. Elle recommande de ne pas déplacer seulement un pied. Lorsqu'on pourfend, lorsqu'on recule et lorsqu'on pare, il faut toujours bouger le pied droit et le gauche alternativement et il ne faut jamais déplacer seulement un pied. Ceci doit être examiné soigneusement.*

La façon de déplacer les pieds ne se limite pas pour Musashi à une technique mais elle est liée à une attitude fondamentale de son hyôho.

Un jour un élève interrogea Musashi sur le principe du hyôho qui permet la progression. Musashi dit en lui indiquant la bordure du tatami qui était large d'environ cinq centimètres : « Marche sur les bordures ».

Ce que fit l'élève. Musashi lui demanda encore : « Si ces bordures se trouvaient à deux mètres de hauteur, serais-tu capable d'en faire autant ? »

- « Cela me semble un peu difficile ».

- « Et si elles avaient soixante centimètres de large ? »

- « Dans ce cas-là, j'en serais capable ».

Musashi demanda alors :

« Si on posait un pont de soixante centimètres de large entre le sommet du château de Himeji et celui du mont de Masui-yama (distant d'une lieue), serais-tu capable de traverser le pont ? »

L'élève répondit : « Je n'en serai certainement pas capable ».

Musashi approuva d'un mouvement de tête et dit : « C'est cela le principe de la pratique du sabre. Tu peux facilement marcher sur les bordures du tatami. S'il s'agit d'une hauteur de deux mètres, ton esprit sera tranquille sur un plancher de soixante centimètres de large. Et si le pont se trouve aussi haut que les sommets du château et du mont Masui, ton esprit ne sera pas tranquille car tu auras peur de te tromper d'un pas. Cette peur provient du manque d'entraînement. Le début est facile, le milieu est dangereux et après le milieu le danger augmente davantage. C'est pourquoi tu dois avoir l'esprit assuré, tu ne courras alors aucun danger. Si tu apprends à marcher sur les bordures du tatami en fortifiant la sensation d'énergie vitale, tu ne feras jamais de faux pas même si le pont large de soixante centimètres se trouve à une très grande hauteur ».

### **L'attitude de Musashi vis-à-vis du combat**

Comme l'a écrit Musashi tout au début du « Gorin no sho », il a livré plus d'une soixantaine de combats avant d'atteindre l'âge de trente ans, plusieurs documents le confirment. Par la suite, il n'a que rarement combattu. Le passage suivant précise sa manière de combattre.

### **Le trajet du sabre.**

Musashi utilise avec diverses significations le terme « michi » dont le sens littéral est voie, chemin, discipline, domaine d'activité, route, trajet, trajectoire, direction. Dans le texte qui va suivre, « michi » signifie le trajet du sabre. Il ne convient pas de le traduire par voie mais il faut savoir que Musashi fait entendre subtilement par « trajet » l'idée de la voie.

*Connaître le trajet (michi) du sabre implique plusieurs choses, les voici. Si vous connaissez bien le trajet du sabre que vous portez tout le temps, vous pouvez le manier librement même avec deux doigts. Si vous vous efforcez de mouvoir le sabre avec rapidité, le trajet du sabre sera troublé et cela vous causera des difficultés. Il est important de mouvoir le sabre calmement, avec naturel. Si vous essayez de mouvoir le sabre comme un éventail ou un couteau, vous ne pouvez pas frapper convenablement car le trajet du sabre sera perturbé. Vous ne pouvez pas pourfendre un homme avec un sabre en l'agitant comme si vous hachiez avec un couteau. Si vous frappez de haut en bas, vous devez remonter le sabre en suivant un trajet qui réponde naturellement à ce geste. De même, si vous frappez horizontalement, vous devez ramener le sabre suivant un trajet convenable à l'horizontale. Dans le trajet (michi) du sabre, il faut mouvoir le sabre en dépliant bien les bras. Si vous maîtrisez les cinq formules techniques de mon école, vous frapperez mieux car le chemin de votre sabre sera stabilisé. Il faut bien s'entraîner.*



Avant l'époque Edo, on posait souvent ainsi le tachi

L'anecdote suivante donne une idée de la frappe de sabre de Musashi et aussi de son attitude à l'égard du combat au cours de la seconde moitié de sa vie.

Un jour Musashi fut accueilli par le seigneur Shimamura à Kokura dans l'île de Kyushu. Au cours de leur conversation, un serviteur vint annoncer à Musashi qu'un samouraï nommé Aoki souhaitait être reçu par lui. Celui-ci fut introduit. Après un échange de politesses, Musashi lui demanda « Quel est ton avancement dans le hyôho ? » Aoki répondit : « Je persévère tout le temps ». La conversation se poursuivit et Musashi lui dit : « Tu peux déjà enseigner dans la plupart des dojo. ». Aoki en fut très heureux. Au moment où il allait se retirer, Musashi s'aperçut qu'il transportait un bokken (sabre en bois) dans un joli sac en tissu auquel était attachée aussi une protection d'avant-bras en cuir rouge (udé-nuki), et demanda : « Quel est cet objet rouge ? » Aoki, un peu gêné, répondit : « C'est ce que j'utilise lorsque je suis forcé de combattre au cours de mes voyages dans différentes seigneuries » et il montra son grand bâton à la poignée duquel était attachée la protection. L'humeur de Musashi changea tout d'un coup et il dit : « Tu es un imbécile. A ton niveau, tu es encore loin de pouvoir songer au combat de hyôho. Je

t'ai complimenté tout à l'heure parce que j'ai pensé que tu pourrais être un bon professeur pour les débutants. Si quelqu'un te demande de combattre, ce que tu as de mieux à faire est de partir immédiatement. Tu es encore loin du combat de hyôho ». Musashi fit alors appeler un enfant qui commençait l'apprentissage du hyôho. Il colla un grain de riz au départ de ses cheveux coiffés en chignon et lui ordonna de se tenir debout, immobile. Musashi se leva alors, prit son sabre et l'abaissant d'un coup, de haut en bas, il fendit avec précision le grain en deux et le fit voir à Aoki. Puis il recommença, trois fois en tout. Tout ceux qui étaient présents en furent impressionnés mais Musashi dit : « Même avec une technique aussi assurée, il est difficile de vaincre un ennemi ; il est hors de question, à ton niveau, de parler de combat ». Vraie ou non, cette anecdote illustre la réputation d'extrême précision qu'avait le sabre de Musashi. L'exemple du grain de riz rend plus concret ce que Musashi indique dans son texte par le trajet ou la voie du sabre ; la trajectoire doit être d'une extrême précision et aller de pair avec un ajustement de la puissance du coup à la nature de l'objet à trancher.

Le second élément à retenir est la prudence de Musashi et la gravité avec laquelle il envisageait le combat.

### **Les cinq formules techniques de Miyamoto Musashi**

Les cinq formules sont aujourd'hui reprises dans un kata de l'école de Musashi qui se pratique à deux. Il s'avère qu'il existe pour chacune des cinq formules des différences entre la description donnée dans la « Gorin no sho » et l'exécution que Me Imaï, dixième successeur de Musashi, en fait aujourd'hui dans le kata.

Je prévois un voyage de recherche au Japon au mois d'avril et pense, au cours de ce voyage, lors d'une rencontre avec Me Imaï, lui demander à quel moment de la transmission ces différences sont apparues.

### **Les cinq formules techniques.**

J'ai retenu le mot français formule pour traduire le terme « omoté » employé par Musashi pour désigner les formes au travers desquelles il communique l'essentiel de sa technique de combat. Le terme « omoté » est souvent utilisé dans les différentes disciplines des arts martiaux japonais. Le sens littéral du mot « omoté » est la surface, l'extérieur, la figure extérieure, d'où ce qu'on voit ou montre à l'extérieur, la façade ; par extension, ce mot a pris le sens de formule.

La façade est quelque chose d'officiel car elle est et doit être présentable vis-à-vis de l'extérieur, du public. Ainsi en budo « omoté » désigne des techniques ou le mode d'action caractéristique d'une école. Si « omoté » est la surface, il y a toujours ce qui est caché derrière cette apparence. Dans la culture japonaise, à tout « omoté » correspond un « ura » : l'arrière ou le caché. Et le secret d'un art n'est pas transmissible par les seules formules visibles, la transmission s'appuie sur ce qui n'est pas visible de l'extérieur « ura ». Lorsque l'apparence risque d'être trop éloquente ou lorsqu'il y a concurrence entre écoles, les adeptes d'un art constituent des codes de transmission et de pratique complexes sur le mode du « omoté » et du « ura », qui est une version japonaise de la conception de yin (négatif) et yang (positif) . Ainsi, ces doubles faces sont en usage dans les écoles d'arts martiaux mais la notion de « ura », partie cachée de l'art y est ou y a été souvent mystifiée pour des raisons diverses. Musashi, avec son esprit pragmatique, indique dans les passages suivants du « Rouleau de l'eau » l'essentiel de son école sans mystifier et dans un langage simple. Toutefois, comme il l'ajoute à la fin de chaque paragraphe, il faut bien examiner et s'entraîner car il est impossible de transmettre complètement la pratique d'un art dans un écrit même simple et sans prétention. Voici les cinq formules techniques essentielles telles que les décrit Musashi.

### **Première formule technique**

*Prenez la garde chudan (moyenne) en pointant votre sabre vers le visage de l'adversaire ; lorsque celui-ci lance une attaque, évitez-la en repoussant son sabre vers la droite et prenez ensuite l'initiative de l'attaque. Si vous n'avez pas réussi votre attaque et qu'il enchaîne par une autre attaque, frappez de haut en bas en retournant immédiatement la pointe de votre sabre à partir de la position précédente. Laissez votre sabre là où il se trouve après ce mouvement vers le bas et frappez le bras de l'adversaire au moment où il attaque de nouveau. Ceci est la première formule.*

*Les cinq formules sont difficiles à comprendre par la seule lecture, il est nécessaire de les comprendre dans la pratique effective. En approfondissant les cinq principales techniques, vous pourrez comprendre votre propre sabre et celui des adversaires. J'insiste sur ce point pour l'Ecole des deux sabres qui est la mienne, il n'a pas d'autre base que ces cinq formules techniques. Il faut s'entraîner.*

Avant de donner la traduction des autres formules techniques, il me paraît intéressant de nous arrêter un moment à la première et de la rapprocher de la façon dont Me Imaï la réalise actuellement dans le kata. Me Imaï prend les deux sabres à l'horizontale, les pointes dirigées vers le visage de son adversaire. C'est la garde chudan (moyenne). La lame de chaque sabre est tournée vers l'extérieur. Il appelle cette garde « enso no kamaé » et explique que c'est une garde qui demande un esprit large et calme, qui contient tout un univers entre les deux sabres.

L'adversaire attaque de haut en bas, Me Imaï abaisse ses deux sabres et laisse le sabre de l'adversaire trancher l'air ; l'adversaire relance une autre attaque, Imaï l'arrête avec son petit sabre tenu de la main gauche et donne un coup tranchant dirigé vers le bras de l'adversaire avec son grand sabre tenu de la main droite. Le coup est dirigé de bas en haut, en partant de la gauche. Cela ne correspond pas exactement à la description faite par Musashi.

### **Deuxième formule technique.**

*Dans la seconde formule, vous prenez le sabre en jodan (haut) et frappez d'un seul coup au moment où l'adversaire amorce son attaque. Si vous n'avez pas réussi à le pourfendre, laissez votre sabre en bas et frappez de bas en haut au moment où l'adversaire relance son attaque. Faites de même si cette situation se répète.*

*Dans cette formule existent plusieurs façons de maîtriser votre esprit et les hyoshi. Donc, si vous approfondissez l'art de mon école à partir des cinq formules de frappe, vous pourrez bien comprendre les cinq voies du sabre et vous gagnerez de toutes les façons car il faut bien s'entraîner.*

Dans la seconde formule du kata, Me Imaï prend son sabre droit en jodan (haut), au-dessus de son épaule droite, et son autre sabre en chudan (moyen), pointé vers le visage de l'adversaire. Il appelle cette garde « garde de feu ». L'adversaire attaque en frappant du haut en bas. Imaï pare avec son sabre droit et continue son mouvement de parade pour conduire le sabre de l'autre vers le bas, en appuyant sur le dos de ce sabre. Ensuite, l'adversaire relance une autre attaque, Imaï la bloque cette fois en croisant ses deux sabres au-dessus de son front. Les lames des trois sabres se croisent un instant en un seul point. Mais cette position ne dure qu'un instant car immédiatement Imaï écarte largement ses deux sabres en formant un quart de cercle pour renvoyer le sabre adverse vers le bas et, sans arrêter un instant le mouvement, il frappe vers la tête de son adversaire avec son grand sabre tenu de la main droite.

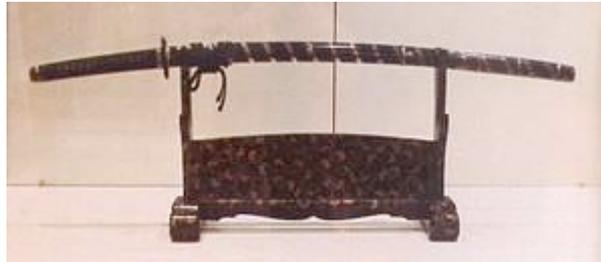
Les principes énoncés dans ces cinq formules sont également applicables aux arts de combat à main nue, tels que le karaté. Elles méritent une lecture attentive qui ne s'arrête pas à la description des gestes, même si celle-ci est très précise. L'important est ce qui

réside au fond de ces gestes, ce dont ils découlent au niveau de l'énergie, de la précision, de la perception de la cadence (hyoshi) et de la distance (ma) et de la prévision de l'adversaire (yomi). Dans le prochain article où nous continuerons d'examiner l'art de Musashi, je présenterai les trois dernières formules.

**(A suivre...)**

[Document d'archive écrit en 1986 par Kenji Tokitsu - publié dans Bushido - arts martiaux d'aujourd'hui](#)

## Etude sur les maîtres du sabre japonais – Musashi – 5 (1987)



***Poursuivant la présentation de l'art de Musashi, je donnerai aujourd'hui la traduction commentée des trois dernières des cinq formules au travers desquelles il communique l'essentiel de sa technique de combat, puis je commenterai quelques extraits du « Rouleau du feu » dans lequel Musashi expose concrètement sa stratégie du combat.***

Voici la **troisième formule technique** telle que Musashi la présente dans le « Rouleau de l'eau » :

*Dans la troisième formule, vous tenez le sabre la pointe vers le bas (gedan) et vous frappez la main de l'adversaire par en bas, à l'instant où il attaque. S'il pare en frappant votre sabre de haut en bas pour le faire tomber, détournez son sabre en utilisant le hyoshi franchissant (kosu hyoshi) et frappez horizontalement pour lui couper le bras. L'essentiel de cette formule est de frapper d'un seul coup à l'instant où l'adversaire démarre l'attaque. Cette garde basse (gedan) est nécessaire aussi bien pour un débutant que pour un adepte avancé dans la voie, il faut s'y exercer sabre en mains.*

Le terme « kosu » hyoshi provient d'un verbe « kosu » qui signifie devancer, traverser, franchir (un col de montagne), dépasser, surpasser. Dans ces cinq formules, Musashi ne précise pas s'il convient d'utiliser les deux sabres et ici ses descriptions correspondent plutôt à l'utilisation d'un seul sabre. Comme pour les formules précédentes, je rapprocherai de cette formule, l'exécution de la partie correspondante du kata des cinq formules de l'école de Musashi faite par Me Imaï, dixième successeur de Musashi. Dans cette formule, Me Imaï prend les deux sabres en baissant les pointes vers le sol. Il qualifie cette position de « ritsu-zen » (zen debout). L'autoportrait de Musashi publié dans le numéro 36 de Bushido le représente dans cette posture.

L'adversaire frappe de haut en bas et Imaï l'arrête avec son sabre gauche. Cette situation est proche de celle de la première formule mais, par comparaison, le corps d'Imaï est un peu plus éloigné de celui de son adversaire, de sorte que son sabre droit n'atteint pas le bras de celui-ci. L'adversaire attaque à nouveau et Imaï pare avec son sabre gauche en l'appuyant sur le dos du sabre adverse qu'il conduit vers le bas. Il dirige son sabre droit vers le bras de l'adversaire pour le trancher en frappant horizontalement de gauche à droite en passant au-dessus des deux sabres gardés en contact.

### **Quatrième formule technique**

*Vous tenez votre sabre du côté gauche et, de cette position, vous frappez vers le haut le bras de l'adversaire au moment où celui-ci vous attaque. S'il frappe votre sabre pour l'abaisser, vous laissez son sabre continuer sa trajectoire et vous coupez en biais de bas*

*en haut jusqu'au-dessus de votre épaule en tranchant son bras. C'est cela le trajet (voie) du sabre. Si l'adversaire relance son attaque à nouveau, vous pouvez le vaincre de la même façon. Il faut bien examiner cela.*

Le sabre gauche d'Imaï pointe vers l'adversaire, en chudan et il amène, en le croisant par-dessous, son sabre droit vers le côté gauche ; la pointe en est alors dirigée vers l'arrière ; son buste est presque de profil par rapport à l'adversaire qu'il voit par-dessus son épaule droite. C'est une position particulière à prendre en raison des caractéristiques du lieu de combat où peuvent se trouver des obstacles qui empêchent de prendre la position habituelle.

L'adversaire attaque du haut en bas à deux reprises et, chaque fois, Imaï pare avec son sabre gauche en même temps qu'il frappe horizontalement de son sabre droit comme s'il retirait celui-ci du fourreau. Du fait de ce mouvement d'attaque, son adversaire recule. Imaï, après son deuxième mouvement d'attaque horizontale de gauche à droite, prolonge le mouvement du sabre jusqu'au-dessus de son épaule droite et, à partir de là, il frappe en biais vers le bas l'épaule gauche de son adversaire.

### **Cinquième formule technique**

*Vous prenez le sabre à droite et, en suivant la réaction de l'adversaire, vous déplacez votre sabre en biais vers le haut puis vous frappez directement de haut en bas. Cette formule aussi est utile pour bien comprendre le trajet (voie) du sabre.*

Imaï prend son sabre gauche en chudan, le sabre droit à côté de sa hanche droite ; les deux sabres sont pointés vers l'adversaire, et le sabre droit est placé en retrait. Comme la précédente, on utilise cette position lorsqu'il y a des obstacles ou lorsqu'on se trouve dans une situation particulière.

L'adversaire attaque de haut en bas, Imaï esquive en faisant un demi-pas en arrière et il appuie avec son sabre gauche vers l'extérieur sur le sabre adverse qui vient de trancher dans le vide jusqu'en bas, il frappe immédiatement avec son sabre droit la tête de l'adversaire en faisant un demi-pas en avant.

*Si vous vous entraînez à manier les sabres en suivant ces formules, vous arriverez à mouvoir aisément un sabre pesant. Il n'est pas nécessaire de donner beaucoup de détails à propos de ces cinq formules.*

*Vous arriverez à apprendre les techniques fondamentales de mon école, les hyoshi de base et à discerner le sabre (attaque) de l'adversaire en approfondissant votre art suivant ces cinq formules. En développant ces techniques, vous arriverez à capter l'intention de l'adversaire et, en conséquence, à employer le hyoshi qui convient. Vous gagnerez alors de différentes façons. Il faut bien y réfléchir.*

Ces passages montrent bien à quel point il est difficile d'explicitier, dans un écrit, des gestes qui sont si brefs et si concrets lorsqu'on les montre directement.



### **Musashi et la stratégie du combat**

Voici quelques passages du « Rouleau du feu » qui semblent caractéristiques de la stratégie de Musashi. Il y expose concrètement comment combattre. Cette stratégie est directement issue de son expérience ; pour le montrer, je rattacherai à ces principes le déroulement de combats qu'il a menés tels que je peux les reconstituer à partir des documents existants.

#### **Les trois façons de prendre l'initiative (sén).**

*Il existe trois façons de prendre l'initiative (sén) en combat. La première consiste à attaquer avant l'adversaire, ce que j'appelle « ken no sén ».*

Le terme « ken » signifie « accrocher », « fixer dans son esprit » ou « commencer ». Musashi emploie ici ce terme dans le sens de « fixer la volonté d'attaque dans son propre esprit » c'est-à-dire « s'apprêter à attaquer ». « Ken no sén » peut donc être traduit par « prise de l'initiative dans une situation où vous lancez le premier une attaque ».

*La seconde correspond à une situation où l'adversaire attaque le premier. J'appelle cette prise d'initiative « tai no sén ».*

Le terme « tai » signifie « attendre ». « Tai no sén » signifie donc « prise de l'initiative en recevant l'attaque de l'adversaire ».

*La troisième correspond à une situation où mon adversaire et moi, nous nous apprêtons tous deux à attaquer. J'appelle ce sén « tai tai no sén ». Tels sont les trois types de sén.*

Il faut noter que Musashi emploie ici le terme « tai tai » dans le sens de « se heurter » ou « contrer ». Tai tai exprime une situation où l'adversaire et moi, nous sommes tous deux prêts à attaquer. Le sens du terme tai n'est pas le même que dans l'exemple précédent.

*Quel que soit le type de combat il n'existe pas d'autre façon de déclencher l'affrontement que ces trois types de sén. La prise du sén est essentielle pour le hyôho car c'est elle qui déterminera une victoire rapide au cours du combat.*

*Il y a des petites précisions à donner à propos du sén mais il est inutile d'entrer dans le détail car il s'agit d'indiquer comment gagner par la sagesse du hyôho que j'enseigne, en discernant l'esprit de l'adversaire et en se laissant guider par la raison de chaque moment.*

### **1 - Ken no sén**

Lorsque je veux attaquer, je reste calme au début puis je prends l'initiative en attaquant tout d'un coup. Il faut prendre l'initiative (sén) avec des mouvements extérieurement rapides et forts, l'esprit demeurant stable dans le fond. Je renforce mon esprit, je bouge mes pieds un peu plus rapidement que d'ordinaire et je prends l'initiative de la situation en frappant d'un seul coup dès que je me suis approché de l'adversaire. Je gagne avec l'esprit profondément fort, ouvert, orienté du début à la fin vers l'acte d'écraser l'adversaire. Toutes ces attaques sont « ken no sén » (prise de l'initiative en attaquant le premier).

### **2 - Tai no sén**

Lorsque l'adversaire vient vers moi, je feins d'être faible et ne fais pas un mouvement. Je m'éloigne tout d'un coup, vigoureusement, au moment où il s'approche tout près de moi ; puis je feins de lancer une attaque, l'adversaire va alors être trompé. Je saisis ce moment où il est vulnérable pour le vaincre en frappant en force. C'est ainsi que je prends le sén. Également, lorsque l'adversaire lance une attaque, je le reçois avec une plus grande vigueur et je le domine en le frappant au moment où son hyoshi (cadence) va se modifier. Tel est le principe de « tai no sén » (prise d'initiative de la situation. du combat en recevant l'attaque de l'adversaire).

**3 - Tai tai no sén** (prise de l'initiative dans la situation où l'adversaire et moi sommes tous deux en état de nous élaner).

Lorsque l'adversaire attaque le premier, je m'approche calmement de lui avec vigueur et je feins d'être résigné à ne pas attaquer en venant tout près de lui. L'adversaire se relâchera un moment en ayant la sensation d'avoir dominé la situation du combat ; je le frappe précisément à ce moment. Également, lorsque l'adversaire m'attaque calmement, je bouge légèrement et assez rapidement et, m'approchant tout près de lui, je frappe son sabre de plusieurs façons, en suivant sa réaction je gagne en frappant puissamment. Ces deux actions sont « tai tai no sén » (prise de l'initiative du combat au moment où les deux adversaires sont prêts à attaquer).

Toutefois il est impossible d'écrire en détail ce qu'est le sén. Il faut le rechercher vous-même en lisant bien ce que j'ai écrit. La réalisation de ces trois types de sén dépend toujours du moment et de la situation et ce n'est pas forcément vous qui pouvez déclencher les gestes mais, si cela est possible, il est préférable que ce soit vous qui les déclenchiez afin de conduire l'adversaire. En tout cas, à propos du sén, il s'agit de gagner sans faute en employant la sagesse du hyôho. Il faut bien s'entraîner.

Voici maintenant comment Musashi prépare le combat en jouant sur l'état psychologique de son adversaire, ce qui lui rend plus aisée la prise d'initiative (sén).



### ***Irriter l'adversaire.***

*On peut irriter son adversaire de différentes manières, en lui donnant par exemple des sensations de danger, d'impossibilité, ou de surprise. Il faut bien examiner ce point. Il est important surtout en hyôhô de groupe. Il faut attaquer violemment à un endroit où l'adversaire ne songeait pas être attaqué, à un moment où son esprit n'est pas encore déterminé. L'important est de gagner ainsi, par des techniques adéquates qui permettent de prendre l'initiative.*

*Pour le hyôhô individuel aussi vous vous montrerez lent au début et attaquerez tout d'un coup avec force ; suivant la hausse ou la baisse de l'esprit de l'adversaire, suivant ses techniques, vous emploierez une technique adéquate sans vous relâcher un instant. Ceci est important, et il faut bien l'examiner.*

### ***Effrayer.***

*Vous pouvez effrayer l'adversaire de différentes façons. On a peur de ce que l'on n'attend pas. Effrayer l'adversaire en hyôhô de groupe ne veut pas dire seulement le faire dans l'affrontement. Vous pouvez l'effrayer tantôt par des bruits, tantôt en agrandissant de petites choses et tantôt en feignant d'attaquer tout d'un coup par côté. Vous dominerez le hyoshi qui apparaît au moment où l'adversaire est effrayé et vous vaincrez. Pour le hyôhô individuel, vous pouvez effrayer par le corps, par le sabre et aussi par la voix. Faites brusquement ce que l'adversaire n'attend pas, trouvez votre avantage au moment où il s'effraie et obtenez directement la victoire. Ceci est important, il faut bien l'examiner.*

Au cours des nombreux combats auxquels il s'était livré durant sa vie, Musashi a utilisé cette technique à maintes reprises. Ses combats contre les frères Yoshioka sont particulièrement célèbres.

A l'âge de 21 ans, Musashi se bat avec Yoshioka Seijuro qu'il vainc. En réponse, le frère cadet, Yoshioka Denshihiro lance un défi à Musashi qui le tue. Alors le clan Yoshioka lance un dernier défi pour rétablir son honneur et Musashi l'accepte. Les deux premiers combats sont des duels, le dernier l'oppose à plusieurs dizaines d'adversaires. Dans ces trois combats, Musashi a utilisé les stratégies du hyôhô décrites ci-dessus. Pour les deux premiers combats, il arrive en retard sur le lieu du combat, appliquant les stratégies qu'il nommera dans le « Gorin no sho » : « irriter », et « effrayer ». Et, pour le troisième

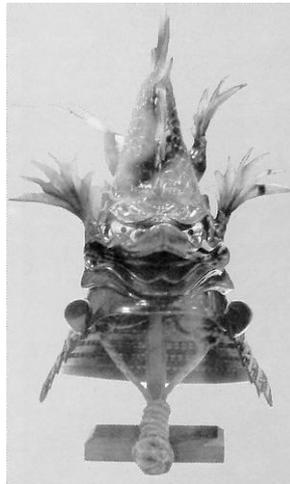
combat, il vient en avance, contrant ainsi la pensée de ses adversaires qui prévoient que Musashi arrivera en retard, comme d'habitude. Cette stratégie est conforme à ce qu'il écrira dans le « Rouleau du feu » à propos de la stratégie du « changement de la montagne en mer » : « vous pouvez faire la même chose deux fois, à la limite, mais pas trois fois ».

Plus tard aussi, lors de son fameux combat contre Sasaki Kojiro, Musashi utilisera la stratégie qui consiste à irriter l'adversaire, en arrivant en retard.

### **La stratégie de Musashi dans son combat contre Yoshioka**

Je vais reconstituer le déroulement du premier combat de Musashi contre Yoshioka en prenant pour point de départ les documents connus et en réfléchissant à la façon dont il a employé la stratégie.

Dans sa jeunesse Musashi est plein d'ambition. Pour se faire connaître, la meilleure façon est de vaincre publiquement des adeptes de haute réputation. Mais leur faire accepter un défi n'est pas une chose facile. En 1604, Musashi, âgé de vingt et un ans, lance un défi contre Yoshioka Seijuro, maître principal du Dojo Yoshioka qui était alors une des écoles les plus importantes de Kyoto. Avant de lancer son défi, Musashi va regarder l'entraînement de l'école Yoshioka. Le dojo est somptueux avec une large porte d'entrée. Musashi, qui n'a pas le droit d'entrer car l'accès du dojo est réservé aux élèves ou aux invités, s'arrête devant les fenêtres qui donnent sur la rue. Le bruit sec des sabres en bois (bokken) s'entend au loin accompagné de cris d'attaque et de riposte. Les écoles de Kyoto préconisaient habituellement les attaques rapides et les mouvements spectaculaires. En regardant par un coin de la fenêtre, Musashi pense que les techniques de cette école visent plutôt le combat en tenue civile que le combat en armure. Trois ans auparavant, Musashi avait combattu sur les champs de bataille et il sait que, quand on porte une armure, les techniques d'attaques légères sont peu efficaces même si elles sont rapides et variées. Cette expérience lui a donné l'occasion de réfléchir sur les différences entre les combats en armure et en vêtements civils. Il se trouve maintenant aux prises avec un adversaire redoutable pour le combat en tenue civile car l'école Yoshioka y excelle.



Le défi de Musashi ayant été accepté, la rencontre est fixée au 8 mars à dix heures du matin dans un champ proche du temple Rendai-ji, situé en dehors de la cité. Pour ce combat Musashi emploie les stratégies suivantes : « irriter l'adversaire », « se mettre à la place de l'adversaire » et « effrayer ».

Yoshioka Seijuro arrivé avant l'heure est prêt à se battre. Il va être dix heures mais Musashi n'arrive pas. Puis, une cloche annonce dix heures, Musashi n'est toujours pas là. Musashi a décidé d'arriver en retard. Il avait appris cette stratégie à ses dépens, l'année précédente, lors d'un combat contre un adepte de l'école Shinkagé-ryu à Kyushu (grande île du sud du Japon). Son adversaire était arrivé avec presque quatre heures de retard. Musashi, vexé et énervé, avait failli perdre et il avait retenu de ce combat une leçon vitale.

En partant de sa propre expérience, Musashi imagine ce qui se passe dans l'esprit de Yoshioka Seijuro. En se mettant à sa place, il voit surgir dans l'esprit de son adversaire, l'angoisse du combat car plus on attend plus les images de la mort vous envahissent ; l'imagination engendre la peur et on commence à sentir son corps s'alourdir. Celui qui attend s'efforce de ne pas tomber dans la stratégie de son adversaire mais plus il s'y efforce, plus les images négatives s'accrochent. Il vivra à plusieurs reprises des moments de frayeur, hors de la présence de l'autre. Demeuré à l'auberge, Musashi feint d'avoir mal au ventre et entend la cloche de dix heures tranquillement couché dans son lit. C'est seulement vers onze heures qu'il se lève et commence à se préparer. Le lieu du duel est à environ une heure de marche, il fait tranquillement ce parcours. Lorsque Musashi arrive, il est déjà midi passé et, effectivement, S. Yoshioka est irrité. Après la présentation mutuelle des deux combattants, S. Yoshioka ne pouvant se retenir dit : « Tu n'es qu'un paysan et en plus inculte ! »

Musashi répond calmement par un sourire, ce qui énerve davantage son adversaire. Yoshioka prend son sabre et le tient verticalement au-dessus de l'épaule droite (hasso). Musashi prend un sabre en bois et le tient en garde moyenne. Ils demeurent un moment presque immobiles. Par des mouvements subtils des pieds, Musashi cherche spontanément un meilleur terrain, c'est une habitude qu'il a prise car il s'entraîne toujours dehors dans la nature. Pour Yoshioka, ce geste n'est pas spontané car, pour lui, la plupart du temps, l'entraînement se fait au dojo, sur un parquet lisse. Tenant son sabre avec légèreté, Yoshioka fait ressentir sa rapidité d'attaque mais sa garde ne présente aucune vulnérabilité. Musashi mettant de la force dans son regard fait ressortir les deux petites rides verticales entre ses sourcils et conserve l'ensemble du corps de Yoshioka dans son champ de vision. Yoshioka faisant ressentir son adresse et sa force prend l'attitude d'attente que Musashi appelle « tai », il réagira en répondant à l'attaque de Musashi. Soudain, Musashi recule de deux pas vers l'arrière en changeant sa garde en une garde de côté. Yoshioka avance calmement, c'est à ce moment que Musashi s'élance avec un cri effrayant changeant la cadence de ses mouvements. Il feint une attaque à l'épaule gauche de Yoshioka qui, au lieu de parer, avance en tournoyant pour le devancer par une attaque à la tête de Musashi. C'est juste à l'instant où Yoshioka croit avoir touché sa cible que son sabre est renvoyé vers le bas comme s'il était pris par un tourbillon. Et, au moment où il tente de le relever, le sabre de Musashi brise son épaule gauche. Un voile rouge passe devant ses yeux et il tombe par terre en perdant connaissance.

[Document d'archive écrit en 1987 par Kenji Tokitsu - publié dans Bushido - arts martiaux d'aujourd'hui](#)

## Etude sur les maîtres du sabre japonais – Bokuden – 1 (1987)



### Les maîtres du sabre japonais. Tsukahara Bokuden (1489-1571).

Remontons l'histoire du sabre japonais, un siècle environ avant l'époque de Musashi. Je vais présenter, durant quelques numéros, un adepte nommé Tsukahara Bokuden. C'est un personnage légendaire et les documents existants sont insuffisants pour permettre d'évoquer son art avec précision. Il arrive souvent que les exploits des adeptes du sabre aillent bien au-delà du possible lorsque des récits légendaires sont repris sous forme de romans par des écrivains contemporains qui n'ont jamais pratiqué le Budo. Dans les légendes sur Bokuden, nous trouvons souvent beaucoup d'exagération. Je vais m'attacher à constituer une image de Bokuden plausible en m'appuyant sur les documents et les légendes et en les examinant à partir ma pratique et de mes connaissances en Budo.

#### L'art des prêtres de Kashima.

Le temple shintoïste de Kashima, Kashima Jingu, est célèbre depuis l'antiquité car il est dédié au Dieu de la guerre des Empereurs Yamato. Depuis l'époque Kamakura (fin du XIIe siècle), ce temple est considéré par les guerriers de l'est du Japon comme le siège de leur Dieu de la guerre. Les prêtres shintoïstes du temple Kashima transmettent, depuis l'antiquité, un art du combat nommé « Kashima no tachi » (le sabre de Kashima). Cet art a été transmis par les écoles « Jôko ryu », « Chuko ryu » et, plus tard, par l'école « Shinto ryu ». Bokuden naquit en 1489, il était le second fils d'un prêtre du temple Kashima, Urabé Kakuken. Le clan Urabé avait eu, dans la société japonaise de l'antiquité, charge de formuler des prédictions ; ensuite, avec l'institution de la religion shintoïste, ce clan y fut rattaché. Le premier nom de Bokuden fut Urabé Tomotaka ; au cours de son adolescence, il fut adopté par un seigneur de la localité, adepte du sabre, Tsukahara Shinzaemon, pour lui succéder à la tête de sa famille ; il reçut alors le nom de Tsukahara Shinemon-Takamoto.

#### Les sept écoles de Kashima et les huit écoles de Kyoto

En 1511, arrive au château de Kashima un envoyé du Shogun Ashikaga Yoshitada venu de Kyoto. Il transmet le message que voici : « Je veux organiser un tournoi entre les adeptes de Kyoto et les adeptes des sept écoles de Kashima. Choisissez un représentant qui sera envoyé à Kyoto pour ce tournoi. ». Le Seigneur Kashima, honoré de ce message, organise aussitôt un tournoi de sélection auquel il convie un représentant de chacune des écoles de Kashima. Notons que les différences entre ces écoles ne tenaient pas à la technique (il s'agissait plutôt de filiations de différents clans) et que les prêtres de Kashima étaient en même temps des guerriers.

### **L'attaque contre Tsunékata.**

Urabé Tsunékata, frère aîné de Tsukahara Takamoto, représente l'école de sa famille. Il a alors 24 ans. La veille du tournoi, à l'aube, Tsunékata se purifie comme d'habitude suivant le rituel et récite une prière devant l'autel du dieu puis lui demande son aide pour le tournoi. Il finit sa prière habituelle et, pendant qu'il met ses vêtements de guerrier pour aller au château de Kashima prendre son service de vassal, il ressent tout d'un coup une douleur fulgurante au départ du bras droit. Il réalise immédiatement la présence d'un ennemi qui lui a porté un coup du sabre dans l'obscurité. Le bras se détache de son épaule et le sang jaillit abondamment. Sans arme, il ramasse son propre bras de la main gauche, prend immédiatement la garde et crie: « Qui est-ce ? ! » puis, « Les gardes ! Les gardes ! ». Tout ceci se passe presque en un instant, l'agresseur masqué, freiné par la puissance de volonté de Tsunékata, retarde sa deuxième attaque et, en entendant les gardes, s'enfuit en courant. Les gardes retiennent Tsunékata baigné du sang qui veut le poursuivre en tenant son bras dans sa main gauche ; en recevant les soins, Tsunékata perd connaissance. Je ne sais pas s'il est possible de tenir son propre bras pour prendre la garde contre un adversaire comme le raconte ce récit. On dit que lorsqu'on a le bras tranché d'un coup du sabre, on ne peut même pas rester debout. Cependant, certains disent, à partir de leur propre expérience pendant la deuxième guerre mondiale, que quand une personne se décide à mourir, elle peut agir avec une violence tenace même si elle a perdu un bras. En tenant compte de ce point de vue, l'attitude de Tsunékata n'est pas inconcevable. En tout cas, la capacité de l'agresseur devait dépasser l'ordinaire car il a pu échapper à la vigilance de Tsunékata qui était un adepte de haut niveau. Le père de Tsunékata, Urabé Kakuken était malade depuis longtemps mais, en apprenant la nouvelle, il se lève et rend visite à son fils. Lorsque celui-ci revient à lui, il lui dit avec dureté : « Tu déshonores la famille Urabé qui est une famille d'arts martiaux. ». Puis il reprend : « Dans cette occasion importante, le Dieu de la guerre de Kashima nous abandonne-t-il ? » A ce moment, le frère cadet Takamoto dit : « Père, permettez-moi de représenter la famille Urabé à la place de mon frère. Bien que je sois entré dans la famille Tsukahara, mon sabre peut représenter l'art des Urabé. ». En effet, la capacité de Takamoto, âgé de 22 ans, était reconnue et égalait celle de son frère aîné.



### **L'attaque nocturne.**

La demande de Takamoto est acceptée et son père fait part de la décision au Seigneur Kashima. En apprenant cette nouvelle, son frère appelle Takamoto et dit : « A partir d'aujourd'hui, c'est toi qui vas prendre la succession de l'art de la famille Urabé. Tu te nommeras Bokuden pour porter la tradition de la famille Urabé. ». L'idéogramme « ura » dans Urabé - se prononce aussi « boku » et « den » - signifie la tradition ou la transmission. Cette façon de composer un nom de personne était habituelle. Cependant,

selon un autre document, c'est Takamoto lui-même qui a adopté le nom de Bokuden lorsqu'il s'est fait raser le crâne à un âge avancé. La première version me semble plus crédible. Dans cet article, je vais désormais employer le nom de Bokuden et non plus celui de Takamoto. Après avoir assisté jusqu'au soir son frère blessé, Bokuden retourne à sa demeure de Tsukahara. Depuis l'attaque contre son frère, il ne cesse de se demander : « Qui a fait ça ? ». Il pense que l'agresseur est un de ses adversaires au tournoi du lendemain. Tsunékata était un adversaire redoutable pour tous, l'attaque avait sans doute pour but de l'empêcher de participer au tournoi. C'est ce que tout le monde pense sans l'exprimer. Tous les adversaires sont pourtant très proches, liés par des relations familiales ou par la pratique de l'art de combat. Mais n'oublions pas qu'à cette époque, il arrivait de temps à autre que le père se batte contre ses fils, que des frères ou des amis s'entretuent. C'était l'époque des guerres féodales au Japon. Lorsque Bokuden va aux toilettes, avant de se coucher, il y va ce soir là avec son petit sabre à la ceinture car depuis le matin il entend son père critiquer sévèrement son frère chaque fois que celui-ci reprend connaissance. Pour le père, si son fils a été amputé par un ennemi c'est parce qu'il a eu un moment de relâchement. Il dissimule sa tristesse de voir son cher fils amputé en le critiquant avec dureté et il sait, en même temps, que c'est un remède efficace pour aider son fils à reprendre la force de son esprit. Au moment où Bokuden veut se laver les mains dans un seau posé sur un socle de pierre placé entre le jardin et le couloir extérieur, il ressent une volonté d'attaque fulgurante et, en même temps, voit un éclair de métal venu par en bas de biais. En renversant le seau vers celui qui émet cette volonté néfaste, il frappe avec son sabre court. La lame de son sabre heurte le bout d'une lance avec un bruit métallique qui résonne dans l'obscurité. Bokuden, en criant « Lâche ! Qui es-tu ! », descend d'un bond dans le jardin en prenant la garde contre son agresseur. Il voit alors, éclairée par la lune, la silhouette de son agresseur s'éloigner une lance à la main. Il lance son sabre court sur cette silhouette et l'atteint au mollet gauche. Mais l'agresseur disparaît à la vitesse d'un animal. En se couchant, Bokuden a la certitude qu'il s'agit du même agresseur et que son ressentiment contre la famille Urabé est lié au tournoi du lendemain. Il pose son sabre à gauche de sa couche et reste assis un moment en contrôlant sa respiration et en centrant son attention sur le tanden pour se mettre dans un état de vide et de détente. Puis il s'endort tranquillement.

### **Le tournoi**

Lorsque le soleil commence à monter au-dessus de l'Océan Pacifique, le premier rayon touche le sommet des feuillages des collines qui entourent le temple de Kashima les colorant d'or. La lumière se rapproche de la grande porte du temple au fur et à mesure que le soleil monte. La fraîcheur et la pureté de cette image ont, depuis l'antiquité, inspiré les Japonais de cette région qui appellent la partie de l'océan qui borde ces côtes Kashima-nada (forte mer de Kashima). Le temple a d'abord été dédié au Dieu protecteur des eaux, dans cette région de bord de mer emplies de rivières et de marécages. Ce matin-là, l'arrivée du soleil au temple marque le début d'une cérémonie de purification célébrée par le Seigneur Kashima qui, en tant que seigneur féodal du lieu, assume le rôle de grand prêtre certains jours sacrés comme ce jour de tournoi. En habit blanc, il descend jusqu'à la plage à cheval et purifie son corps avec de l'eau de mer. Puis, il retourne au temple suivi de ses vassaux et y fait une offrande d'armes. Il galope ensuite de la porte du temple jusqu'au château. Suivent plusieurs autres cérémonies dédiées au Dieu de Kashima parmi lesquelles le tir à l'arc. Et c'est seulement au début de l'après-midi que commence le tournoi. Le grand tambour du temple annonce le début du combat. A la nouvelle de ce tournoi exceptionnel, un grand nombre de spectateurs se sont rassemblés. Il est en effet très rare que les représentants de sept écoles se battent pour déterminer qui est le meilleur.



### **Le combat de Bokuden contre l'agresseur.**

Nous évoquerons seulement les combats de Bokuden. Il est appelé pour le second combat. Son adversaire est Ogano Sadamichi. Lorsque les combattants avancent vers les deux juges, le visage de Bokuden se crispe tout d'un coup en regardant marcher son adversaire. Il continue un petit moment à l'observer. Les spectateurs se disent : « Tiens, il est sans doute trop jeune et doit avoir peur. ». Lorsque les adversaires sont face à face leurs sabres en bois croisés, Bokuden recule soudain et demanda aux juges. « Veuillez nous permettre de combattre avec un sabre véritable. »

Un des juges répond : « Non, le tournoi se fait avec des sabres de bois, c'est la règle. ». Bokuden répond : « Il ne s'agit plus du tournoi, il s'agit du combat de vengeance pour mon frère. »

- « Vengeance ? Es-tu devenu fou ? Que veux-tu dire par là ? ». Bokuden répond : « Mon frère a été attaqué hier à l'aube et est gravement blessé, c'est pourquoi nous avons demandé que je le remplace. Et hier soir, j'ai été attaqué moi aussi. Je suis sûr qu'il s'agit du même agresseur. ». En parlant ainsi, il se retourna vers son adversaire : « Cet agresseur, c'est vous, seigneur Ogano ! »

- « Gamin ! Quelle folie, avec quelle preuve oses-tu affirmer une chose pareille? »

- « J'ai blessé l'agresseur au mollet avec mon wakizashi (sabre court). Laissez-nous examiner votre jambe. »

Sur quoi le visage de Ogano se durcit et, au lieu de se laisser examiner, il dit : « C'est une insulte intolérable, je veux moi aussi me battre avec un sabre véritable afin de pourfendre ce gamin. »

Un juge dit avec l'air embarrassé : « Du sang devant le Dieu... ». Un autre reprend alors : « C'est le Dieu des guerriers. Cela ne l'offensera pas. ».

Sur ce, les deux combattants se placent face à face, ils ont en mains de vrais sabres. Les yeux de Bokuden brillent d'envie de venger son frère et d'indignation. Ogano a été blessé, sa blessure physique n'est pas grave mais cette situation l'a atteint et pour la surmonter la seule chose à faire est de vaincre Bokuden et de l'envoyer dans le silence éternel.

Les sept combattants représentent les sept familles de vassaux du Seigneur Kashima et le comportement d'Ogano s'explique par la rivalité qui opposait sa famille à celle de Bokuden. En effet, Ogano et le père de Bokuden se heurtent souvent à propos de problèmes administratifs et, dans le service de vassal comme dans la pratique du sabre, la famille Urabé est l'adversaire le plus redoutable de celle d'Ogano. Il lui faut à tout prix ne pas perdre devant les Urabé. Les autres ne lui posent pas tellement de problèmes et ne sont pas très difficiles à vaincre, à l'exception de Matsumoto Masanobu. Mais Matsumoto occupe une place à part dans l'administration et son art est exceptionnel,

aussi être vaincu par lui n'est-il pas déshonorant. Ogano prend son sabre en garde de chudan et Bokuden le sien en biais au-dessus de son épaule droite. Ses yeux flamboient de la volonté de pourfendre. Les deux adversaires se déplacent doucement en cherchant l'occasion d'attaquer. Dans ces mouvements subtils, les deux combattants investissent une grande énergie. Du fait de ces déplacements délicats mais puissants, Ogano ressent tout d'un coup une douleur aiguë dans le mollet ; il a l'impression que cette douleur est causée par le regard de Bokuden. A ce moment, Bokuden franchit audacieusement la portée limite d'attaque et Ogano frappe en biais pour lui trancher l'épaule gauche. Bokuden faisant un léger pas à droite, pare violemment l'attaque de Ogano et, en retournant le geste de parade, il frappe horizontalement de gauche à droite pour décapiter son adversaire. En recevant la violente parade de Bokuden Ogano chancelle et la frappe de Bokuden l'atteint au coude gauche et lui tranche le bras. Ogano tombe à terre, le sang gicle de son coude et Bokuden attend qu'il se relève. Le juge déclare alors la victoire de Bokuden. Ogano est transporté à son domicile et soigné mais lorsqu'il se retrouve seul, il se tue en faisant « seppuku ».

### **Le combat de Bokuden contre son maître.**

Bokuden arrive au combat final. Son adversaire est Matsumoto Masanobu c'est un adepte de la plus haute réputation, un véritable bushi dont les exploits sur les champs de batailles furent innombrables. Matsumoto est déprimé par son dernier combat. Il a dû faire face avec un de ses élèves Izasa Morichika. Ce dernier, ayant conscience de sa responsabilité familiale, s'est battu avec un esprit inébranlable face à son ancien maître du sabre et lorsque Matsumoto a lancé une attaque de tsuki à la gorge, ce coup aurait dû s'arrêter à quelques centimètres. Or Izasa, au lieu de percevoir sa défaite, s'est élancé et le sabre en bois de Matsumoto a écrasé la gorge de son ancien élève qui meurt quelque temps après. Notons qu'à cette époque l'entraînement au sabre se faisait principalement avec des sabres en bois, que les accidents survenant pendant l'entraînement étaient souvent graves et qu'il arrivait fréquemment que des combattants trouvent la mort au cours des tournois entre les différentes écoles. Matsumoto doit se battre, le cœur navré de remords, contre Bokuden qui est lui aussi un de ses disciples. Le maître et le disciple s'affrontent, le bruit sec du heurt des sabres en bois et les kiaï d'attaque et de riposte résonnent. Au moment où Bokuden pare une puissante attaque de Matsumoto, son sabre en bois casse en deux. Immédiatement Bokuden crie : « Veuillez venir en Kumiuchi (combat à mains vides). ». Matsumoto jette son sabre à terre et les deux combattants se mettent à lutter. Bokuden est âgé de 22 ans et Matsumoto de 44 ans. Les combattants donnent tous deux le meilleur de leur art. L'art du combat de Kashima ne se limitait pas au sabre. Le combat à main nue était une partie indispensable de l'art des bushi qui s'est constituée en jujutsu et s'est développée dans de nombreuses écoles. Matsumoto se fatigue plus vite et est projeté à terre, Bokuden appuie sa main sur la gorge de Matsumoto, ce qui symbolise le geste de le décapiter avec un couteau. Les juges décident que Matsumoto a vaincu en sabre et Bokuden en kumiuchi. Toutefois, Matsumoto cède la victoire à Bokuden pour qu'il aille à Kyoto représenter les écoles de Kashima. Aux temps anciens, les guerriers accomplissaient avant d'aller se battre un rite de prière adressé au dieu de la guerre de Kashima pour lui demander protection et l'expression antique « Kashima dachi » littéralement « partir du temple Kashima » s'est perpétuée pour désigner le départ au combat. En 1512, Bokuden accomplira le rite de « Kashima dachi » avant de partir défendre puis faire connaître l'école de Kashima dans la capitale du Japon, Kyoto.

### **L'art du sabre de la période des guerres féodales.**

Bokuden vit en plein dans la période des guerres féodales qui dura plus d'un siècle. L'éthique des guerriers, et aussi les techniques du sabre, diffèrent considérablement de celles qui vont s'instituer au cours de l'ère Edo. La pratique du sabre de l'époque des guerres vise une application directe sur le champ de bataille où tous sont revêtus d'armures. Une technique de frappe légère ne suffit pas à blesser un adversaire. Les guerriers utilisent donc des sabres grands et pesants. Ils portent plusieurs sabres. Pour voyager, il est d'usage qu'un bushi porte trois sabres, deux aux hanches et un plus grand sur le dos. Quant à la technique, l'attaque directe à la tête, semblable au « mén » du kendo d'aujourd'hui n'est pas habituelle car les guerriers portent généralement un casque résistant. Si vous avez vu une exposition d'armures japonaises, vous pouvez aisément comprendre pourquoi. Ainsi vêtu, il n'est pas facile de lever le sabre au-dessus de sa tête et encore moins de pourfendre verticalement la tête de l'adversaire, par conséquent les attaques visent principalement, soit à pourfendre à travers l'armure aux endroits les moins résistants, soit à percer les jointures c'est à dire les parties les moins protégées. Les attaques aux jambes sont usuelles. Durant cette période les batailles étaient affaires quotidiennes, c'est pourquoi beaucoup des guerriers pensaient que les techniques de combat devaient s'apprendre directement sur les champs de bataille. Les expériences de bataille étaient pour eux à la fois un objectif et une préparation pour les batailles suivantes. A l'encontre à cette tendance, l'école de Kashima s'attachait à prouver que l'art du sabre est une préparation aux batailles efficace et nécessaire. A l'époque Edo, les bushi vont vivre en habits ordinaires. Contre une attaque d'un sabre qui tranche comme un rasoir, un simple habit ne protège pas le corps. Si on peut sous la protection d'une armure négliger de nombreux coups, sans protection beaucoup d'entre eux peuvent être mortels et le moindre contact avec la lame du sabre devient dangereux. En même temps, le maniement du sabre devient plus facile car on est bien plus léger sans armure et on n'a pas besoin de porter un sabre pesant pour affronter un adversaire qui ne porte pas d'armure. C'est ainsi que les techniques du sabre deviennent plus variées, plus subtiles et plus rapides.

Plus tard encore, lorsque le sabre sera pratiqué principalement dans les dojos sur des parquets lisses, la façon de se déplacer va aussi s'ajuster à ce mode et certaines écoles commenceront à préconiser des déplacements par glissements de pieds. Ceci va à l'inverse des techniques enseignées pour la guerre car les champs de bataille sont généralement caillouteux et boueux et il faut à tout prix se déplacer sans accrocher son pied, d'où l'indication principale de se déplacer en relevant bien les genoux. L'effet de cette différence dans les conditions de combat peut être constaté dans tous les arts de combat. Par exemple, pourquoi déplace-t-on ainsi les pieds dans le kata de karaté Naifanchi ou Tekki ? Exactement pour les raisons que je viens d'indiquer. On pratiquait le karaté dans la nature, d'où la nécessité d'acquérir une attitude vigilante et des techniques de déplacement adéquates. Bien que le karaté d'aujourd'hui pratiqué sur des parquets bien lisses ne nécessite pas cette attitude, il peut être intéressant et utile de découvrir parallèlement à notre pratique contemporaine l'attitude des adeptes d'antan car les gestes des kata sont le lien le plus direct que nous ayons avec les adeptes du passé. Les techniques de projection pratiquées contre un adversaire en armure étaient plus simples que ce que l'on imagine aujourd'hui à partir des techniques du jujutsu et de l'aïkido. Imaginez que vous êtes revêtu d'une armure pesant d'une cinquantaine de kilos. Les prises sont difficiles mais le déséquilibre est sans recours. Il existe une technique nommée « mukuri » qui consiste à faire basculer l'adversaire tête en bas et entraîne, du fait du poids de l'armure, une rupture des vertèbres cervicales. On s'y entraîne encore dans l'école Yagiu Shingan ryu. C'est en ayant présente à l'esprit une vision historique de l'évolution du Budo que nous allons, dans les prochains numéros, retracer l'itinéraire de Tsukahara Bokuden.

Document d'archive écrit en **1987** par **Kenji Tokitsu** - publié dans Bushido - arts martiaux d'aujourd'hui

## Etude sur les maîtres du sabre japonais – Bokuden – 2 (1987)



### **LES MAÎTRES DU SABRE JAPONAIS : TSUKAHARA BOKUDEN (1489-1571)**

***Nous avons vu comment Bokuden a appris son art au temple de Kashima et remporté les combats désignant le champion qui serait envoyé à Kyoto pour représenter Kashima lors du tournoi organisé par le Shogun dans la capitale.***

### **Les écoles de sabre de Kyoto à la fin du XVe siècle.**

Selon la légende, au XIe siècle, un grand moine bouddhiste nommé Kiichi-Hogen a transmis l'école d'art martial qu'il avait fondée à huit moines du mont Kurama. Cette école fut appelée Kyo-ryu à partir du nom de Kyoto. Cependant, au début du XVIe siècle, la trace de la filiation de cette école est perdue et on appelle « école de Kyoto » l'ensemble des écoles qui se trouvent alentour de la ville. Ce sont les écoles Kurama-ryu, Yoshitsuné-ryu, Chujo-ryu, Hojo-ryu, etc. L'appellation : Kyo Hachi ryu, ce qui veut dire les huit écoles de Kyoto, est aussi usitée ; son origine demeure obscure mais on pense qu'elle est liée à la légende de Kiichi-Hogen. Ce moine appartenait à une secte secrète où le bouddhisme fusionnait partiellement avec la pratique du shintoïsme et il connaissait aussi des sortilèges. Au XIe siècle, la puissance des guerriers se renforce progressivement au niveau local mais ceux-ci n'ont pas encore pris le pouvoir. On les nomme « ceux qui prennent l'arc », ce qui signifie que l'arme dominante à cette époque était l'arc et non le sabre. La technique du sabre était sans doute encore rudimentaire. Bien peu de guerriers étaient alors instruits et connaissaient l'écriture, c'est pourquoi, souvent, les moines écrivaient à leur place. Nous pouvons penser que Kiichi Hogen a donné forme à la transmission d'une école en rassemblant des récits de guerriers et en les structurant à partir de ses connaissances et de sa pratique d'une secte secrète du bouddhisme. En tout cas, nous n'en savons pas plus sur l'école de Kyoto. Les relations de filiation entre l'école de Kashima et l'école de Kyoto sont incertaines. Ce qui est certain est que les adeptes du sabre sont nombreux à Kyoto depuis qu'au XIVe siècle le siège du gouvernement du Shogun a été transféré de Kamakura à Kyoto. Malgré l'instabilité du pouvoir du Shogun, Kyoto est redevenu le centre de la politique et des arts. Cependant,

la capitale du Japon subit le contrecoup des guerres entre les seigneurs féodaux qui ont commencé au milieu du XV<sup>e</sup> siècle et vont se prolonger durant plus d'un siècle.

En cette période instable où les habitants de Kyoto vivent sous des menaces quotidiennes, il est naturel qu'ils s'intéressent à la pratique du sabre qui est alors l'arme la plus commode pour se défendre en ville. En effet, l'insécurité est grande, de nuit et même de jour les attaques de bandits ne sont pas rares.

Le gouvernement de Shogun n'a pas de forces suffisantes pour assurer la sécurité de la capitale et les habitants sont forcés de s'armer pour se défendre. L'école de Kyoto s'est donc développée dans ces circonstances : d'abord à partir de l'expérience de la guerre puis sous la nécessité du combat en ville où l'on n'est pas forcément vêtu d'une armure, tandis que l'école de Kashima s'enracine directement dans la pratique et l'expérience de la guerre.

### **Les adeptes de l'école de Kyoto.**

Cinq adeptes ont été choisis : Okamoto Shunko (47 ans), Yoshioka Naomoto (40 ans), Maebara Shigeyasu (39 ans), Ochai Yoshitsugu (31 ans), et Arai Harusada (28 ans) et le meilleur d'entre eux va être sélectionné pour représenter l'école de Kyoto. Le tournoi de sélection est organisé dans le jardin du premier ministre Hosakawa. Le premier combat oppose Maebara à Ochai. Ce dernier ne dissimule pas son agressivité et montre ostensiblement son mécontentement de ce que, en raison du nombre impair des combattants, Okamoto, le plus âgé, ait été dispensé du premier tour. Au moment du combat son attitude va à l'encontre des coutumes de politesse devenues habituelles parmi les adeptes de Kyoto. Les combattants devaient d'abord saluer la personne la plus honorable, ici le seigneur Hosakawa, puis le juge et ensuite les autres combattants. Cependant, avant même que les deux combattants n'aient fini de saluer le premier ministre, Ochai bondit sur son adversaire Matsubara, celui-ci, avec la poignée de son bokken, pare l'attaque de Ochai qui s'abat sur son épaule. Matsubara chancelle en arrière et perd l'équilibre. Ochai profite de cette situation et s'élanche en envoyant un tsuki à la gorge de son adversaire. Matsubara l'évite de justesse mais tombe à terre. Au moment où le sabre de Ochai va s'abattre sur le crâne de Matsubara, le juge, le célèbre adepte de sabre Aïsu Iko, crie : « Arrêt ! ». Il a saisi le moment où Ochai pouvait stopper son élan. Aïsu proclame la victoire de Ochai. En ces temps de guerres féodales, le combat revêtait un aspect cérémonial mais celui-ci pouvait être négligé sans toutefois que l'on apprécie cet acte.



C'était l'époque d'une mise en cause socioculturelle. Le pouvoir du shogunat était faible et instable et la hiérarchie féodale toujours en balance. Il était fréquent qu'un vassal s'empare du fief de son seigneur. A cette époque, aucun seigneur ne se fiait totalement à ses vassaux. Il était usuel qu'au moment de dormir un seigneur change l'emplacement de sa couche qu'un vassal avait dépliée et si on l'appelait de l'extérieur au cours de la nuit, il ouvrait sa porte avec la lame d'un naginata (arme dont la lame épaisse est attachée au bout d'un long manche, alliage du sabre et de la lance). De telles précautions étaient indispensables pour qu'un seigneur puisse se maintenir en place. Cette période était symbolisée par l'expression : « le bas s'empare du haut ». Mais, sous ces apparences de désordre, cette société était traversée par le dynamisme de la recherche d'autres valeurs, formes sociales et activités culturelles. L'art japonais de l'époque Muromachi (1338-1573) peut être caractérisé par son aspect rénovateur et créateur alors que l'époque Edo a été celle du raffinement. De l'époque Muromachi datent, par exemple, le théâtre No, la cérémonie du thé, les arrangements floraux. C'est aussi à partir de cette époque que les Japonais ont commencé à vivre sur des tatamis comme on le voit encore aujourd'hui. La vie des Japonais a subi de grands changements et connu des rénovations importantes durant cette période. L'art du sabre ne fait pas exception.

### **Le choix du représentant de Kyoto**

Le second combat oppose Yoshioka à Arai. Ce Yoshioka est l'arrière-grand-père du fameux Yoshioka contre lequel Miyamoto Musashi s'est battu à Kyoto au début du XVII<sup>e</sup> siècle. Les deux combattants de haut niveau se connaissent bien et s'apprécient. Le combat dure longtemps et, finalement, c'est Arai qui l'emporte. Il tire au sort avec Ochiai pour savoir lequel d'entre eux se battra contre Okamoto. C'est Arai qui est désigné mais il est épuisé par le long combat qu'il vient de mener contre Yoshioka. Malgré sa fatigue, il combat vaillamment Okamoto mais il perd loyalement.

Le dernier combat oppose Ochiai à Okamoto. Ochiai voit que son adversaire est déjà fatigué par le combat qu'il vient de mener ; de plus, il est bien plus âgé que lui. Il adopte donc la tactique de faire durer longtemps le combat en s'éloignant d'Okamoto et en lançant de nombreuses feintes. Mais Okamoto, un adepte d'expérience, ne le laisse pas prendre l'initiative de la situation et garde son sang-froid. Au moment où son adversaire

change la cadence de ses gestes en renonçant à sa tactique initiale, Okamoto frappe le poignet de son adversaire. Mais, presque au même instant, le bokken d'Ochiai le touche au poignet. « Égalité ! » crie Ochiai avant même que le juge ne se prononce. Alors, le juge Aisu Iko lui dit : « Regardez bien votre propre poignet. C'est Okamoto qui est le vainqueur. Si cela était un sabre véritable, vous n'auriez plus de main droite tandis qu'Okamoto aurait seulement une blessure légère. ». En effet, le poignet de Ochiai est déjà enflé et violet et celui de Okamoto ne porte qu'une légère marque rouge. Bien que Ochiai montre son mécontentement, le jugement d' Aisu est incontestable et, surtout, son autorité est inébranlable. C'est donc Okamoto Shunko qui est choisi pour représenter l'école de Kyoto face à l'école de Kashima.

### **Bokuden à Kyoto.**

Sur le chemin qui le mène à Kyoto, Bokuden a dû traverser un grand nombre des péages installés par les seigneurs locaux pour leur propre protection. Chaque péage est sévèrement gardé et les voyageurs sont obligés de payer une somme considérable. En arrivant au centre ville, il est ébloui d'abord par le nombre des personnes habillées de façon variée qui encombrant les rues en marchant en tous sens. La ville de Kyoto porte les traces des batailles dont la plus importante est celle de la guerre de Onin (1467-1477) où ont été détruits plus de deux cent mille bâtiments et où un grand nombre des temples ont été brûlés. Pourtant, sa vitalité éclate malgré les ruines.

Ashikaga Yoshitada avait une fois été évincé de sa place de Shogun mais il vient de la reprendre et n'a pas encore célébré la cérémonie de reprise du titre devant l'Empereur. Cette cérémonie est prévue dans le mois qui suit et le combat de Bokuden s'inscrit dans les festivités qui suivront la cérémonie. En attendant le jour du combat, Bokuden est reçu par un grand seigneur du Sud, Ohuchi Yoshioki, qui a contribué au retour du Shogun et se trouve donc être un des hommes les plus puissants de Kyoto, recevant chaque jour un grand nombre de visiteurs. La demeure d'Ohuchi est composée de plusieurs bâtiments et Bokuden est logé dans un des bâtiments les plus éloignés et tranquilles. Il sort quelquefois pour visiter la capitale mais il emploie le plus clair de son temps à s'entraîner dans le jardin où se trouve un coin dégagé au milieu des feuillages épais donnant l'impression d'une forêt. Dès son arrivée, quelques vassaux d' Ohuchi demandent à Bokuden de les entraîner, ce qu'il accepte volontiers car il a hâte de faire connaissance avec la pratique de l'art de sabre des Bushi de Kyoto.



Il reçoit quatre vassaux le premier jour. Le premier contact revêt toujours un aspect de duel ; le premier vassal prend le bokken sans dissimuler une légère excitation mêlée d'inquiétude. Bokuden le reçoit en le dominant d'une façon incontestable sans porter de coup réel. Avec chacun des quatre, il porta le coup décisif sans frapper réellement, en arrêtant chaque coup juste avant le contact de la peau. Cette précision des coups est nécessaire pour l'entraînement avec le bokken. Quelques centimètres d'erreur de frappe peuvent entraîner un accident grave, voire la mort. L'entraînement au sabre, à cette époque, exigeait, avant tout, la capacité de supporter la douleur car il était quasiment

impossible de ne recevoir aucun coup de bokken au corps au cours d'exercices répétés où l'on travaillait avec puissance. La façon de s'entraîner de Bokuden plaît à ses élèves provisoires et tous, les jours, il reçoit des nouveaux élèves qui, parfois, viennent par pure curiosité.

Durant un mois, en faisant face à de nombreux adeptes, Bokuden saisit les tendances générales de l'école de Kyoto et il constate une chose : les adeptes de l'école de Kyoto font des mouvements que l'on considérerait comme inutiles à l'école de Kashima. Mais cela ne signifie pas l'infériorité de l'école. Au contraire, si un adepte est capable de maîtriser des gestes aussi variés sans perdre la puissance de frappe, il sera redoutable. Le sabre de Kashima est directement enraciné dans le combat de champs de bataille où l'on est vêtu d'armures mais lorsque Bokuden va devoir se battre devant le Shogun, ce sera en habit ordinaire et, de plus, contre un adepte qui est habitué à cette forme de combat. Cette réflexion n'effraie pas Bokuden qui pense être protégé par le Dieu de Kashima, le Dieu des Armes.

### **Le combat devant le Shogun**

Le jour du combat approche. Bokuden s'aperçoit qu'il est en prise à une impression désagréable qu'il ne sait pas définir. Il est étonné le jour où il comprend que c'est la peur qui a dû se glisser dans son esprit, malgré lui, en raison de l'attente. Il ressent le devoir de gagner à tout prix car il représente l'école de Kashima qui recèle les âmes de ses ancêtres.

Il se rappelle à ce moment une phrase familière : « Ne frappe pas en voulant frapper, laisse le sabre jaillir d'une surface d'eau calme, le reflet de la lune ne tremblera même pas... », puis une autre : « L'esprit est en état d'attente, le corps est prêt à s'élancer... ». Ces phrases, il les connaît si bien, car elles se trouvent dans un ensemble de poésies qui condense l'enseignement de l'école et, depuis son enfance, il les a répétées maintes fois pour les apprendre par cœur. Mais c'est à ce moment que, tout d'un coup, elles résonnent d'un ton tout-à-fait nouveau dans son esprit. « C'est cela que veut enseigner la tradition de l'école. ». En récitant de nouveau à haute voix ces phrases, il réussit à chasser toutes les préoccupations, la pensée du devoir, le désir de vaincre, la peur de mourir et pense : « Je suis avec le Dieu de Kashima... ». Bokuden a véritablement l'impression d'avoir entendu à travers cette phrase la voix de l'un de ses aïeux qui avait dans un passé lointain formalisé son expérience dans cette brève poésie en désirant transmettre l'attitude essentielle pour affronter le combat. Cet enseignement résonne dans l'esprit de Bokuden en traversant le temps et les générations, en faisant sauter les écailles de ses yeux. Le jour du combat, il se lève comme d'habitude et s'exerce aux huit kata de base de l'école de Kashima. Il se lave avec l'eau du puits qui se trouve dans le jardin pour purifier son corps et son esprit, faisant ainsi il prie le Dieu de Kashima. Il revêt des vêtements neufs et attend le moment du départ en méditant les yeux fermés. Son esprit était calme.

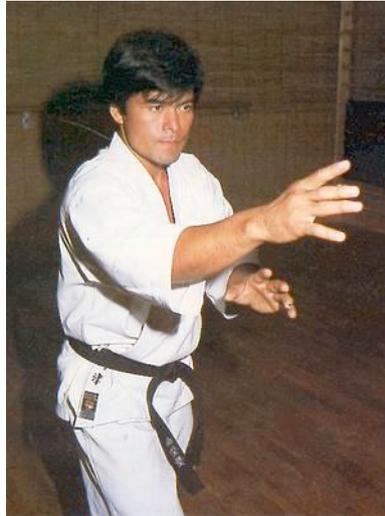
Bientôt arrive un vassal du Shogun avec un palanquin. Bokuden y monte. Dans l'étroit espace du palanquin, il se dit : « Il est probable que, dans quelque temps, je retournerai dans un cercueil encore plus étroit mais qu'est-ce qui va changer en fait ? Dans cet univers, que je meure ou que meure une fourmi, rien ne changera. Notre vie est liée à la mort, que ce soit aujourd'hui ou demain. La mort ne me fait pas peur. » Le palanquin arrive bientôt au temple de Kiyomizu. Le jardin est clôturé de panneaux de toile, délimitant un espace où attendent en grand nombre des notables de la cour de l'Empereur et des vassaux du Shogun. Bokuden apprête sa tenue pour le combat, plaçant un bandeau sur son front et attachant ses manches. Les vassaux de Ohuchi qui ont suivi son enseignement l'assistent dans ces préparatifs. Bokuden prend son bokken qui a été taillé dans le bois dont on fait les biwas. Chacun d'un côté, les deux combattants

pénètrent dans l'enceinte et saluent le Shogun, en mettant un genou à terre, puis le juge en s'inclinant. Puis, Okamoto et Bokuden gagnent les places désignées, éloignées d'environ cinq mètres. Okamoto a environ le même âge que le père de Bokuden. Okamoto prend la garde au milieu. Bokuden prend la garde en haut, à droite. Tous deux se rapprochent progressivement, chacun sondant la respiration de l'autre. Le silence qui les sépare est traversé du « ki » émanant des deux adversaires. Bokuden lance une attaque feinte, en biais vers l'épaule gauche d'Okamoto, celui-ci pare. C'est alors que Bokuden, arrêtant cette attaque feinte, retire son sabre et frappe pour renvoyer le sabre d'Okamoto. Sous l'effet du coup violent de Bokuden, le sabre de son adversaire se brise en deux et, d'un même geste, la pointe du sabre de Bokuden se porte au cou de son adversaire, s'arrêtant au contact de la peau.

La victoire de Bokuden est incontestable.

[Document d'archive écrit en 1987 par Kenji Tokitsu - publié dans Bushido - arts martiaux d'aujourd'hui](#)

## Etude sur les maîtres du sabre japonais – Bokuden – 3 (1987)



### **Tsukahara Bokuden (1449 - 1571)**

**Par sa victoire en combat devant le Shogun, Bokuden a gagné une réputation irréfutable parmi les adeptes de Kyoto. Bien que l'assistance à ce combat ait été strictement réservée à quelques personnes de la cour et vassaux du shogun, la nouvelle de ce combat s'est répandue aussi parmi les habitants de Kyoto. Certains citadins qui s'intéressent au sabre racontent comme s'ils avaient assisté eux-mêmes au combat ; ainsi le nom de Bokuden est porté par la rumeur.**

### **Le bokken à fukuro-shinaï pour l'entraînement.**

Après avoir accompli son devoir de présenter l'école de Kashima à la Capitale avec un succès, Bokuden décide d'y rester encore quelque temps pour étudier la situation actuelle des mouvements des seigneurs féodaux et aussi pour élargir sa connaissance et son expérience des autres écoles de sabre. Il demeure dans la maison d'Ohuchi comme un invité et est sollicité pour enseigner son art à ses vassaux. En-dehors des vassaux d'Ohuchi, il reçoit de temps en temps des adeptes de sabre qui lui rendent visite en raison de sa réputation. A cette époque, l'entraînement du sabre s'effectue généralement avec le bokken, ce qui cause inévitablement quelques accidents si les coups ne sont pas arrêtés au contact de la peau. Ce risque est plus grand dans les rencontres des adeptes de différentes écoles. Bokuden adopte alors un « fukuro shinaï ». C'est un sabre d'exercice fait d'un bambou fendu en plusieurs lanières rassemblées dans un sac en cuir long et étroit. La flexibilité du fukuro-shinaï augmente et le coup de frappe est amorti ; on peut éviter ainsi les accidents. C'est un ancêtre du shinaï auquel les adeptes contemporains de kendo sont habitués. Mais l'armure de protection pour l'entraînement n'était pas encore d'usage et pour un entraînement avec le bokken, on portait parfois quelques fragments d'armure de guerre.

Certains attribuent l'invention du fukuro-shinaï à Kamiizumi Hidetsuna qui est un adepte d'une génération postérieure. Nous allons continuer cet article en adoptant une autre

interprétation qui affirme que Bokuden aussi avait déjà utilisé un fukuro-shinaï. Comme tous les rénovateurs d'un art, il ne se contentait pas de répéter le mode ancien de pratique sans réfléchir. Le fukuro-shinaï est la première rénovation de l'entraînement en art de sabre. Aujourd'hui, comme autrefois, le plus important est : comment s'entraîner sérieusement et efficacement sans avoir d'accidents inutiles. Il est tout à fait concevable que d'autres adeptes de cette époque aient aussi recherché une efficacité dans l'entraînement en évitant les accidents et qu'ils aient utilisé du bambou à la place du bois.

Ainsi Bokuden entraîne les vassaux d'Ohuchi en utilisant le fukuro-shinaï et lorsqu'un adepte d'une autre école sollicite un entraînement avec lui, il propose d'utiliser un fukuro-shinaï. Il fait face avec le bokken seulement si un adepte insiste pour l'utiliser. Aucun des visiteurs ne réussit à vaincre Bokuden.

### **Une attaque par derrière.**

Bokuden devient plus en plus célèbre ; il reçoit souvent l'invitation de quelque seigneur pour partager le repas de soir et le saké. Il évite de sortir de la maison mais lorsque l'invitation passe par le Seigneur Ohuchi, il lui était difficile de la refuser. Un après-midi, il a été invité chez le seigneur Rokkaku, un seigneur d'ancienne famille qui a un grand fief à Ohmi. Recevant un accueil chaleureux, Bokuden boit le saké mais il ne dépasse pas la dose qui lui est agréable. Il y reste de la fin de l'après-midi jusqu'au soir en discutant avec le seigneur Rokkaku et ses vassaux puis, après avoir passé un moment cordial et joyeux, il prend congé de son hôte.



En suivant un vassal qui lui montre le chemin, il suit un long couloir qui longe en bordure de nombreuses pièces grandement ouvertes, donnant face au jardin. Par son éducation, depuis l'enfance, il a acquis le réflexe de contourner largement les coins du couloir pour éviter une éventuelle attaque de celui qui s'y dissimulerait. C'est quand il passe devant un grand paravent qu'il ressent tout d'un coup une volonté d'attaque dans son dos comme une sorte de frisson désagréablement aigu. En même temps, il est déjà dans l'espace et le temps de l'affrontement ; il tient de la main droite son wakizashi (le sabre court) et a aperçu un homme au masque noir mourrant, pourfendu de l'épaule gauche jusqu'au nombril. C'est seulement après avoir réagi ainsi que Bokuden réalise exactement ce qui s'est passé. C'était lorsqu'il a dépassé le paravent, un homme qui s'était caché lui a lancé une attaque du sabre par le côté gauche en arrière. Bokuden avait dégainé son wakizashi et non pas son tachi (grand sabre). Au lieu d'esquiver en

s'éloignant, il a pénétré près de l'agresseur en évitant son attaque de justesse et l'a pourfendu d'un seul coup en biais de haut en bas.

En entendant le bruit, les vassaux arrivent immédiatement. L'un d'eux défait le masque et crie : « Oh ! C'est Ochiaï Yoshitsugu qui avait mené le tournoi si peu cordialement. » Un autre dit : « Il était vassal de notre seigneur mais il a été chassé il y a quelques années. ». C'est à ce moment qu'arrive le seigneur Rokkaku, il dit : « Qu'est-ce qu'est ce vacarme ? ». Et apprenant ce qui s'est passé, il dit : « N'êtes vous point blessé Bokuden ? Je suis profondément désolé de ce qui s'est passé dans ma maison. ». « Ne vous inquiétez pas mon seigneur. Je ne suis aucunement blessé. »

Entendant cette réponse, le seigneur Rokkaku dit : « Vous êtes en effet un véritable adepte. »

Un des vassaux demande à Bokuden : « Pourquoi avez-vous utilisé le sabre court (wakizashi) et non pas le sabre long (tachi) ? »

Bokuden réfléchit un instant car il ne savait pas lui-même pour quelle raison il avait dégainé le wakizashi et pas le tachi, il dit :

« J'ai été attaqué par le côté gauche, je n'ai pas eu le temps de dégainer le tachi que je porte du côté gauche, or le wakizashi étant plus court, il était plus facile à manier dans cet espace étroit du couloir. Bien que le couloir soit ouvert vers le jardin, il est fermé devant ce paravent par des portes coulissantes assemblées. L'agresseur avait dû calculer cela. »

Le vassal dit : « En effet, ce couloir n'a que largeur d'un mètre vingt. Non seulement il est difficile d'y manier le tachi mais, surtout, de le dégainer, tandis que l'espace de l'agresseur est largement dégagé dans la pièce. Il a donc bien prémédité sa tactique. »

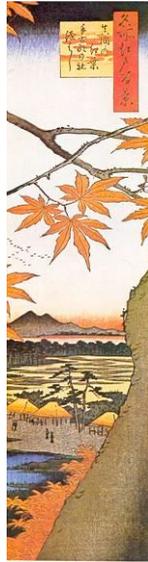
Bokuden rajoute : « Mais ce que je dis est ce que j'analyse maintenant, je n'ai rien pensé sur le moment, j'ai agi instinctivement. »

Les vassaux disent : « C'est d'autant plus la preuve de votre excellence en sabre. ». Le seigneur Rokkaku le confirme en disant : « Vous êtes réellement un grand adepte. »

### **Une leçon tirée de l'expérience.**

Mais Bokuden ne peut pas se contenter des éloges qu'il a reçus dans la maison Rokkaku. Il s'est demandé plusieurs fois en se rappelant les images de la situation : « Est-ce que cela n'était pas un hasard faste ? Est-ce que j'aurais pu m'en sortir s'il y avait une autre attaque semblable ? ». Il ressent des frissons dans son dos en imaginant le résultat inverse car la situation du combat lui semble n'avoir tenu qu'à un fil fin qui pouvait se rompre à tout moment. Après plusieurs jours de réflexion, il en tire une conclusion et se dit : « J'ai pu me tirer de la situation car ma disponibilité de corps et d'esprit était en éveil. S'il y a eu une autre attaque, la situation aurait été semblable. Mais il ne faut pas se fier seulement à ma propre capacité car dans la situation du combat des éléments divers peuvent s'ajouter et elle peut tout moment basculer. Il est donc nécessaire d'avoir une attitude prudente. ». Il compose une phrase à une tonalité poétique pour graver profondément dans son esprit une leçon qu'il a tirée de cette expérience et de ses réflexions.

« S'il y a un autre, un samouraï le verra toujours à sa droite. » Ce qui signifie qu'une attaque subite venant de côté gauche est difficile à parer et, de même, pour porter une attaque inattendue à son adversaire en « uki uchi » il faut la situer du côté droit. Un samouraï doit passer avec une vigilance le lieu où il y a un risque de recevoir une attaque de son côté gauche.



La codification de la vie des samouraïs n'était pas encore rigide comme celle de l'époque Edo. Par exemple, aucun document ne précise si Bokuden portait ses sabres à la ceinture ou s'il portait le tachi de la main gauche ou droite ou bien si c'était un serviteur qui portait pour lui son tachi et qu'il ne portait que son wakizashi. Ce sont des détails mais il est indispensable de les capter précisément si nous voulons reconstituer comment Bokuden a pu réagir au moment de l'attaque. J'ai reconstitué la scène comme ci-dessus en m'appuyant sur les phrases des documents qui sont d'accord sur un point : Bokuden a utilisé son wakizashi au lieu de dégainer son tachi en s'adaptant à l'étroitesse du lieu, un couloir.

Les expériences sont progressivement accumulées et transmises sous forme de savoir et deviennent peu à peu une règle ou un code à respecter dans l'ordre des samouraïs. Par exemple, au Japon, jusqu'à la Deuxième guerre mondiale, il était d'usage de marcher sur le côté gauche de la chaussée ; c'était le prolongement des mœurs de la société des samouraïs qui avaient fixé sous forme de règle le soin d'éviter, lorsqu'ils se croisaient sur la chaussée, que leurs sabres ne se touchent, ce qui était considéré une offense. De plus, en marchant du côté gauche, les samouraïs pouvaient en même temps se conformer à une attitude de vigilance, comme Bokuden l'a par sa propre expérience formalisé pour lui-même. Les samouraïs de l'époque d'Edo ont reçu dans leur éducation, sous forme de règle, une accumulation de savoirs de ce type.

C'est après la Deuxième guerre mondiale que l'on a pris l'habitude de marcher du côté droit de la chaussée au Japon.

### **Codification du savoir-faire dans l'ordre des samouraïs.**

Nous allons lire quelques passages de Kempo-shogaku-ki (écrit sur l'apprentissage initial de l'art du sabre), écrit par un maître du sabre de XIXe siècle, Minamoto Sugané, afin d'entrevoir comment le type d'expérience qu'a fait Bokuden a été inclus dans l'éducation des samouraïs comme une sorte de kata de la vie quotidienne.

Minamoto Sugané traite de nombreux sujets et les questions sont posées de la façon suivante :

Comment faut-il s'habiller pour l'entraînement du sabre ?

Quelle doit être l'attitude en participant à un tournoi ?

Comment tenir le sabre et quelle doit être la forme des mains et des doigts ?

Comment déplacer les pieds ?  
Quelle doit être la distance en combat ?  
Comment frapper ?

Et il traite aussi de l'attitude de samouraï dans la vie de tous les jours, par exemple :  
Comment s'asseoir dans une pièce chez soi et chez les autres ?  
Quel est l'usage du wakizashi ?  
Comment tenir son éventail ?  
Quelle attitude doit-on avoir pour aller à un lieu de bagarre ?  
Quelle attitude doit-on avoir dans une barque ou dans un bateau ?  
Comment doit-on se préparer pour arrêter un criminel ?  
Quelle attitude doit-on avoir dans la salle de bain, ou pour aller à la toilette ?  
Il décrit aussi sur l'attitude qui convient pour approfondir l'art de sabre, par exemple :  
Comment considérer le combat définitif de la vie ?  
Quelle est la mort mutuelle et quelle est la victoire mutuelle ?  
Quelle est la raison en sabre ? Etc.

Prenons quelques exemples plus en détail :

*1- Lorsque vous recevez une visite, il faut toujours avoir à l'esprit l'arrivée de quelques événements. Il ne faut pas manquer de placer des armes à votre portée et il faut recevoir un visiteur en dehors du vestibule.... car vous pouvez mieux percevoir les couleurs de son visage. Fermez la porte sitôt que vous faites entrer le visiteur, pour empêcher que des autres personnes ne pénètrent dans la demeure au cas où il y aurait des incidents....*

*2- En toutes circonstances, il est impératif de localiser tout de suite les places des armes et des portes d'entrée. En cas d'incident, il faut les utiliser efficacement.... Même si vous vous trouvez avec des amis, il est nécessaire d'avoir à côté de vous soit un plateau pour fumer le tabac, soit un oreiller. Vous pouvez les utiliser en cas d'urgence mais il faut le faire discrètement pour que les autres ne s'en doutent pas.... Gardez le katana (sabre long) à votre côté en plaçant toujours le poignet vers la droite..... Lorsqu'il y a plusieurs katana dans un lieu de réunion, laissez le vôtre à une place facile à trouver et, si possible, posez-le verticalement...*

*3- Lorsque vous passez dans la nuit par la porte étroite, faites attention aux deux côtés. Il faut d'abord poser les mains sur le sabre pour être prêt à le dégainer et regarder rapidement du côté gauche puis droite et aussi vers le haut. Essayez d'éviter de passer par une porte étroite qu'il faut franchir en baissant la tête....*

*4- Lorsque vous entrez dans un lieu d'assemblée, avant de franchir la porte, vous ôtez votre sabre de la ceinture, vous le portez en main jusqu'à votre place et le posez de votre côté gauche. Si vous êtes obligé de poser le katana hors de portée de votre main, détachez l'esprit de votre katana et soyez prêt à utiliser uniquement le wakizashi. En cherchant à tout prix le katana en cas d'urgence, vous risquez de perdre une occasion opportune...*

L'ouvrage de Minamoto Sugané contient d'abondantes indications de ce type. Son ouvrage était destiné à l'éducation des jeunes samouraïs. Nous les verrons plus en détail ultérieurement.

**Le séjour de Bokuden à Kyoto et les batailles.**

Le pouvoir des Shogun Ashikaga aux XVe et XVIe siècles était sur une balance fluctuante d'une année à l'autre. Ainsi, peu de temps après la prise du pouvoir du Shogun Ashikaga Yoshitada, son pouvoir est déjà ébranlé par les forces des seigneurs féodaux qui s'efforcent de renverser le pouvoir en remplaçant le Shogun par un autre fils de la même famille. Les frères se battaient entre eux, les fils se battaient contre le père, de telles situations étaient fréquentes pendant la période des guerres féodales.

En août 1512, poussé par la force de précédent shogun, Yoshizumi, le Shogun Yoshitada doit quitter Kyoto avec ses alliés. Et, à la fin août, il prend sa revanche en rassemblant toutes ses forces pour une attaque nocturne vers l'aube et il réussit à porter des coups décisifs à ses ennemis. Tous les seigneurs adverses sont exécutés. Le nombre des morts de l'ennemi dépasse quatre mille. Bokuden a participé à cette bataille parmi les vassaux de seigneur Ohuchi. A cette époque, il était habituel qu'un samouraï participe à la guerre pour un seigneur par qui il était reçu, même momentanément. Bokuden a tué 32 ennemis dans cette bataille. Ce n'était pas la première fois qu'il participait à une bataille. Depuis l'âge de 16 ans il avait déjà eu, à Kashima, plusieurs expériences de batailles. Le champ de bataille était considéré à cette époque comme l'occasion la plus importante d'entraînement pour qu'un guerrier apprenne à se battre. En effet, la guerre était alors une affaire quotidienne pour les samouraïs. Lors de cette bataille, Bokuden a usé trois sabres dont un s'est cassé et les deux autres sont devenus comme des scies. Il avait revêtu une légère armure de protection pour ce combat dans la ville de Kyoto. Pour Bokuden, les samouraïs vêtus d'une armure lourde étaient trop lents en mouvement et les techniques des soldats rudimentaires ; il les pourfendait, c'était cela son entraînement. Le jet du sang de l'ennemi a imbibé jusqu'à son habit de corps et le sang d'autrui retenu entre son corps et l'armure l'a alourdi horriblement. Il a appris à être vigilant pour ne pas recevoir d'attaque venant des côtés, il suffisait de s'assurer de ses arrières de temps en temps. C'est au champ de bataille qu'il a appris le danger de parer trop fort la lame de l'adversaire car il a failli recevoir un petit éclat d'une lame dans l'oeil. Pour le champ de bataille, il ne suffit pas de ne pas recevoir la lame tranchante de l'ennemi, l'éclat dans l'oeil aussi est mortel dans la mesure où il le rend aveugle, même momentanément. Toutes ces expériences individuelles forment l'art du samouraï et c'est l'accumulation globale de leurs expériences qui va créer l'art de sabre qui sera de plus en plus raffiné au cours de leur histoire.

### **Le retour de Bokuden à Kashima.**

Après plus de six mois de séjour à Kyoto, Bokuden se décida à retourner à Kashima. Lorsqu'il prit congé des seigneurs qui lui avaient rendu service, plusieurs d'entre eux tentèrent en vain de retarder son départ. L'un d'eux, Hosakawa Takakuni, le Ministre de Shogun, regretta particulièrement son départ et lui dit : « Je comptais vous recommander au Shogun comme maître principale de sa famille. Promettez-moi de revenir un jour à Kyoto. ». Bokuden le remercia de ses bonnes intentions et lui promit de revenir. Effectivement, il retournera à Kyoto mais ce sera quarante ans plus tard.

Bokuden prit aussi congé d'Aïsu Iko car bien qu'il n'ait pas pu s'entraîner avec lui, qui ne prenait aucun élève depuis plusieurs années, il en avait reçu une leçon profonde qui avait guidé sa recherche en stimulant sa réflexion. Par exemple, après l'événement survenu à la maison de seigneur Rokkaku, tout le monde lui a adressé des paroles élogieuses, excepté Me Aïsu. Celui-ci l'avait d'abord félicité comme tout le monde de son réflexe et de ses capacités qui étaient sans aucun doute ceux d'un grand adepte. « Mais », il avait rajouté : « Veuillez écouter ceci sans vous mettre en colère, je vous demande de m'écouter avec indulgence en vous tenant compte de mon âge car je pourrais être votre grand-père. Vous avez ressenti la volonté d'attaque d'Ochiaï avant son attaque car celui-

ci étant un adepte d'une capacité non ordinaire, il a dû dégager un puissant ki meurtrier autour de lui. Si vous l'aviez capté un peu plus tôt, vous auriez pu agir autrement. Vous voyez à mon âge, on préfère de ne pas tuer. ». Sur le moment, Bokuden ne puit admettre ce que faisait entendre Aïsu mais plus le temps passait, plus les paroles de ce vieux maître ont commencé à prendre consistance.

Aïsu Iko était âgé de 65 ans environ. Personne savait exactement son passé, il préférait demeurer dans l'obscurité pour ne pas parler de son passé mais on disait que, dans sa jeunesse, il dirigeait un des groupes de fameux pirates « wakô » qui a fait des ravages sur les côtes chinoises sous la dynastie de Ming, et qu'il avait voyagé partout. Bokuden ne s'était pas intéressé à ces rumeurs. Mais il avait eu une sorte d'illumination lorsque Aïsu Iko lui avait parlé ainsi : « Dans ma jeunesse, je me suis retiré dans une grotte de Hyuga (une région de Kyushu) et j'y ai médité sur le sabre en m'entraînant seul. Cela m'était indispensable. ». En effet, on rapportait que Aïsu Iko a reçu une illumination d'une incarnation d'un dieu et avait fondé son école « Kagé ryu » (école de l'ombre) qui deviendra une des racines importantes du sabre japonais avec celle de Bokuden.

En prenant congé d'Aïsu, une idée auparavant vague est devenue de plus en plus distincte et, en le quittant, c'était dans l'esprit de Bokuden une décision inébranlable. En rentrant à Kashima, il va se retirer dans le lieu sacré de temple Kashima pour y méditer et s'y entraîner durant mille jours. C'est ce qu'on appelle le « sen nichu gyo ». Celui-ci consiste à ne plus voir personne d'autre qu'un prêtre, à ne manger que des légumes et à faire des jeûnes réguliers, tout en se consacrant à la méditation et l'entraînement au sabre, été comme hiver, durant mille jours. C'est ce qu'avaient fait quelques-uns de ses aïeux pour recevoir une illumination afin de rendre leur art digne de les attacher au Dieu de Kashima.

**Note :**

*Selon un document différent de celui sur lequel je me suis appuyé pour écrire cet article, c'est à l'âge de 17 ans que Bokuden s'est battu à Kyoto.*

*Selon celui-ci : « Bokuden s'est battu avec un sabre véritable au temple de Kiyomizu de la Capitale à l'âge de 17 ans et il a remporté une victoire. Puis il a voyagé alentour de la capitale et il s'est battu au sabre véritable 19 fois. Il participa à la guerre 37 fois. Il ne perdit jamais. Durant sa vie, il n'a reçu de blessure que par flèche à six endroits de son corps et aucune blessure par la lame du sabre. Le nombre d'ennemis qu'il a tué atteint 212... »*

*A Kyoto, il avait entendu parler, par Hosokawa Takakuni, d'un adepte nommé Asayama Tahei qui, selon sa réputation, avait atteint un niveau extraordinaire dans l'art de sabre. Selon Hosokawa, qui lui-même avait organisé un jour un tournoi du sabre, Asayama avait dominé d'une façon incontestable chacun de ses deux adversaires. A chaque combat, ses deux adversaires avaient été tous deux dominés de la même façon ; quand ils attaquaient, leur bokken était tollé à celui de Asayama et, quand ils reculaient, Asayama avançait, quand ils avançaient, l'autre reculait ; ainsi impossible de décoller du bokken d'Asayama. Pour les spectateurs, il semblait que les deux bokken étaient collés avec de la glu. Bien que cette façon de vaincre ait paru étrange, la victoire d'Asayama était évidente aux yeux de tous. Mais, quelque temps après, il s'était retiré de la pratique pour éviter les combats sur le chemin de retour.*

[Document d'archive écrit en septembre 1987 par Kenji Tokitsu - publié dans Bushido - arts martiaux d'aujourd'hui](#)

## Etude sur les maîtres du sabre japonais – Bokuden – 4 (1987)



### **LES MAITRES DU SABRE JAPONAIS : Tsukahara Bokuden (1449-1571)**

**Bokuden a vaincu tous les adversaires qu'il a rencontrés au cours de son séjour à Kyoto, cependant, il ne se sent pas satisfait de son art du sabre. La rencontre avec Aïsu Iko lui donne conscience de son insuffisance, et il se rend compte d'un manque fondamental dans son art. Il en vient à penser que pour atteindre le niveau ultime du sabre il lui sera indispensable de se plonger dans le « sen nichi gyo », le gyo de mille jours.**

#### **Le gyo.**

La notion de « gyo » ne se traduit ni par entraînement, ni par exercice. Elle implique un engagement global d'une personne dans un acte par lequel elle approfondit son état spirituel par des pratiques physiques diverses, allant souvent jusqu'à la limite de la vie, c'est ce qui fait l'ascétisme du gyo. La pratique de gyo est sous-tendue par l'idée que c'est en dépassant certaines limites physiques qu'on peut parvenir à un état d'existence supérieur. On dit souvent que la pensée japonaise n'est pas dualiste et qu'il n'y a pas d'opposition entre le corps et l'esprit. C'est une affirmation un peu simpliste, car cette dualité s'inscrit dans la pensée japonaise, mais ce n'est évidemment pas à la façon cartésienne. La dualité « corps - esprit » se situe dans un dynamisme et dans une fluctuation et dans cette mobilité l'opposition ne prédomine pas. Dans la pratique de gyo, l'exercice consiste à aller du corps à l'esprit et aussitôt bascule de l'esprit au corps. La recherche permanente d'un équilibre des deux donne l'impression qu'ils sont confondus mais, si l'on y regarde de près, la dualité est sous-jacente et elle est à la base de tout le processus de gyo. Dans cette pratique parfois le corps domine mais, à une autre étape, c'est l'esprit qui dominera. Le rapport « corps - esprit » y est fluctuant mais l'objectif est d'atteindre un état où, si on règle le corps, l'esprit est réglé et, si on règle l'esprit, le corps est réglé. La pratique du zen pour un adepte de sabre se situe dans ce rapport de

la technique et de l'esprit. La notion de gyo est présente dans toutes les pratiques religieuses japonaises, mais aussi dans l'art japonais qui implique l'engagement global d'une personne.

Pour que l'art du sabre atteigne à l'état ultime, il est nécessaire que l'adepte passe par une pratique ascétique qui lui permette d'atteindre à une nouvelle dimension du rapport entre corps et esprit, à une dimension différente. Dans la pratique du gyo, la démarche est la suivante : les désirs physiques s'affaiblissent, l'esprit se détache de l'entrave du corps et l'adepte voit le monde où il vit d'un regard radicalement différent. Ensuite ayant franchi les dimensions ordinaires de la perception, l'adepte pourra trouver un développement élargi de ses facultés physiques. C'est à ce moment que la personne obtient une capacité immuable qui peut s'adapter à toutes les situations, même à la mort. Cette idée de gyo est sous-jacente à tous les budo japonais, en particulier à l'art du sabre.

Il faut aussi souligner que l'imprégnation des méthodes du budo par la notion de gyo a amorcé la transformation par laquelle le budo a commencé à cesser d'être une technique pour tuer et est devenu une voie qui mène à l'accomplissement de l'homme. Elle a accentué la dureté du mode d'entraînement et aussi la recherche d'énergie par l'introspection.

On peut dire que le « sen nichu gyo » est une forme de kata dont le cycle est de mille jours et par lequel on vise un dépassement radical pour accéder à une dimension supérieure. C'est à cela que songe Bokuden.

### **Les ki entre les deux sabres.**

Bokuden est le futur responsable de la famille Tsukahara et a des responsabilités envers son Seigneur. Il ne lui est pas possible de pratiquer le gyo de mille jours sans autorisations et sans effectuer quelques formalités. C'est pourquoi, lorsque Bokuden va saluer Matsumoto Nichi qui est l'adepte le plus réputé de Kashima, il a l'intention de lui en parler. Bokuden a reçu son enseignement depuis l'âge de 10 ans et, bien qu'il ait obtenu l'égalité en combat avec lui au tournoi de sélection pour aller à Kyoto, il reconnaît toujours sa supériorité en tant qu'un adepte et en tant qu'un homme.



En recevant Bokuden, Matsumoto lui dit :

« Votre expérience a été riche. Vous dégagez une énergie que vous n'aviez pas auparavant. Voyons avec le sabre »

Heureux de retrouver en progrès son élève le plus brillant, Matsumoto ne dissimule pas son sourire. Ils vont au jardin aménagé en dojo. Prenant le bokken en mains, les deux adeptes se mettent face à face et perçoivent chacun l'énergie dégagée. Leur énergie se propage comme une onde qui s'élargit dans l'eau lorsqu'on y jette une pierre. Les deux ondes interfèrent l'une et l'autre, c'est ainsi que les deux « ki » communiquent et que chacun des deux adeptes peut sonder le niveau de l'autre. Bokuden se rappelle qu'il y a quelques années, il ne pouvait rien faire contre le « ki » dégagé par Matsumoto avant de recevoir réellement son attaque. Et quand il était encore plus jeune, il ne sentait même pas de présence de « ki ».

### **Les deux formes de ki.**

Les adeptes doivent savoir discerner la qualité de « ki » dans la pratique du budo. Dans la situation de combat que je viens de décrire, les deux « ki » interfèrent. Quand Bokuden était plus jeune, son ki était enveloppé et écrasé par celui de son maître. C'est comme une grande onde à la surface de l'eau qui en domine une autre le plus petite en l'enveloppant et en l'absorbant. C'est cela la communication des « ki » lors d'un véritable combat où les deux énergies s'opposent l'une à l'autre. Dans cette situation pour sentir la présence du « ki » de l'autre, il faut que l'adepte ait lui-même suffisamment développé son propre « ki ». C'est pourquoi un débutant ne peut pas le ressentir et donc n'a pas peur avant d'être frappé. Il ne ressent pas le « ki » mais il reçoit les coups.

Or, dans la pratique de budo, existe une autre forme de « ki » : le « ki » synchronisant. C'est à dire que les adeptes pratiquent, chacun anticipant l'énergie de l'autre. Tous deux s'exercent à se placer réciproquement, en quelque sorte, en situation d'émetteur et de récepteur de radio. C'est comme si on jetait deux pierres au même endroit. Les deux ondes seront superposées et amplifiées. Ce type d'exercice est nécessaire pour préparer à l'exercice que font Bokuden et son maître. Car la moindre erreur peut causer une grave accident ou la mort, surtout quand on pratique avec un sabre véritable. La pratique du

jujutsu et de l'aïkido se situe dans cette tradition, elle repose sur la synchronisation des « ki ». Mais cette forme d'entraînement n'est valable que si les adeptes s'entraînent parallèlement dans des situations où ils s'opposent réellement comme les deux pierres jetées à différents endroits. Si aujourd'hui certains adeptes critiquent la qualité de quelques disciplines de budo, c'est précisément parce qu'on y pratique seulement des exercices en synchronisant les « ki » et pas d'exercices où les « ki » s'opposent et interfèrent. Il ne faut pas oublier que la pratique avec synchronisation des « ki » était issue d'une nécessité de l'entraînement. Si ce moyen se substitue à l'objectif, il peut se créer un espace où une chimère d'illusion projette dix personnes à la fois, voire les domine à distance. Et ceux qui sont projetés ainsi ne percevront pas que c'est leur propre énergie qui les fait se projeter, en se synchronisant à celle de l'autre. Cette illusion restera tant qu'ils demeurent dans un espace particulier de synchronisation inconsciente. Or, pour un adepte de budo, la synchronisation du « ki » doit être consciente et il doit être capable de la rompre à tout moment. L'histoire du sabre nous enseigne la nécessité de distinguer les deux car le combat est un tissage avec les deux fils de la concordance et de la discordance. Ces deux fils sont en même temps comme les deux roues d'un véhicule qui peut parcourir le long et dur chemin du budo sans tomber dans l'illusion.

L'entraînement que font Bokuden et Matsumoto se déroule justement entre la synchronisation et l'opposition, tantôt ils contrôlent les coups avec le « ki » synchronisant et ils entrent en rupture de l'harmonie en lançant une attaque en cherchant les failles de chacun. C'est cela l'entraînement au combat, mais ce n'est pas le combat. Car le combat, c'est une situation où les deux « ki » s'opposent l'un contre l'autre.

### **Bokuden obtient les autorisations.**

Au bout d'un moment, ils retirent leur bokken et Matsumoto dit le premier :

« En effet vous avez fait bien de progrès. Je n'ai rien de plus à vous apprendre. ». Sur ce Bokuden dit : « J'ai pu faire à Kyoto des expériences précieuses mais je ressens une sorte de vide inquiétant dans mon esprit. Je ne pouvais pas ressentir de certitude, même lorsque j'ai gagné en combat. Mon niveau n'est nullement satisfaisant. J'ai rencontré à Kyoto Maître Aïsu Iko qui m'a fait confirmer cette sensation. Il m'est alors venu à l'esprit d'entreprendre le « sen nichì gyo ». Je voulais vous demander d'abord ce que vous en pensez. ». « Oh, le sen nichì gyo ! J'y ai déjà pensé car je crois qu'avec vos qualités et capacités vous pourrez l'accomplir et, en l'accomplissant, votre sabre obtiendra l'âme du Dieu de Kashima. Dans ma jeunesse j'y ai songé moi aussi. Mais, à cause des guerres successives et peut-être à cause d'une hésitation au fond de mon esprit, je n'ai pas pu le faire. Mais puisque vous le dites, vous pourrez certainement l'accomplir. De plus, le temps est relativement calme, la guerre ne vous en empêchera pas. Allons annoncer cette décision à vos parents ; je vous accompagne et, pour la permission du Seigneur, je m'en chargerai. ».

Le projet de Bokuden est accepté par les familles Tsukahara et Urabé avec des sentiments complexes car elles attendaient qu'un jour quelqu'un de la famille accomplisse le « sen nichì gyo », ce serait l'honneur de la famille. Le « sen nichì gyo » est un acte réservé à une élite et tous ressentaient que Bokuden le ferait sans doute. Ils sont donc soulagés parce que Bokuden lui-même l'a décidé et, du côté de Seigneur, ils sont sûrs que son projet sera accepté. Mais, sachant la difficulté et la dureté qu'implique ce « sen nichì gyo », chacun est inquiet. Cette entreprise est une affaire du clan et aussi un événement important pour la population du Kashima.

**Le « sen nichì gyo ».**

La demeure de Bokuden est située au plus profond du temple de Kashima. Personne n'est autorisé à y pénétrer sans autorisation. Le grand prêtre vient tous les dix jours avec un domestique qui apporte quelques nourritures et qui est chargé de nettoyer le lieu. Quand le prêtre apparaît Bokuden doit s'enfermer immédiatement dans la cellule de méditation pour ne pas voir personne d'autre que lui et il entre en méditation. Le prêtre vient bientôt examiner son état d'avancement et s'en va souvent sans prononcer aucun mot. La nourriture de Bokuden est seulement composée de légumes et de riz complet. Tous les matins, il doit préparer lui-même son repas du jour. Le reste du temps il n'y a pas de règlement, mais Bokuden le passe en méditation et en entraînement au sabre.

Sans adversaire il s'entraîne seul aux kata. Il prend aussi des bâtons taillés à une longueur d'un mètre trente à quarante et s'entraîne en frappant le tronc d'un arbre dont le diamètre est de vingt centimètres environ. Il a d'abondantes réserves de bois car le temple se prolonge directement par une profonde forêt. Mais, dans cette forêt sacrée, nul n'est autorisé à toucher au bois sans discrimination. La zone d'entraînement où il est autorisé à couper des bois et frapper les troncs est circonscrite. Bokuden place son dojo dans une place dégagée dans cette zone.

Il sait, par son expérience antérieure et par les conseils qu'il a reçus, qu'il est essentiel de s'imposer une règle pour pouvoir passer les mille longs jours. Sans règle la vie serait engloutie dans un élan désordonné et le gyo serait peu fructueux. Une auto discipline est indispensable. Si le gyo est un kata de mille jours, il lui faut un kata quotidien qui lui permette de vivre régulièrement, sans qu'il ait besoin de trouver ce qu'il faut faire chaque jour. C'est un kata de vie dans lequel il suffit de s'investir à fond, sans réfléchir rien d'autre qu'à ce qu'il fait.

Il se lève avant l'aube, fait une prière au Dieu de Kashima, puis médite un petit moment, ensuite il effectue les kata de son école. Il termine cet exercice avec la montée du soleil qui commence à éclairer d'une couleur dorée le haut des feuillages. Il monte alors au sommet de la colline où il admire le soleil rouge qui monte au-dessus de l'Océan Pacifique. Il salue et prie le soleil, Dieu de la vie, qui est la mère de tous les dieux. Il descend au temple pour préparer le repas de la journée. Après le repas il se promène un petit moment dans les collines ouvrant son esprit aux diverses figures de la nature. A son retour, il fait l'exercice de frapper un tronc d'arbre avec un bâton de chêne, trois mille coups le matin et cinq mille dans l'après-midi. Il casse une grande quantité de bâtons et plusieurs arbres meurent à force de recevoir les coups. Après ces exercices violents, il entre en méditation ; il médite tantôt à l'intérieur du temple, tantôt dans la nature suivant les indications que lui laisse le grand prêtre lors de sa visite.

Il ne mange pas à midi, son après-midi commence après la méditation, par l'exercice de frappe dans le vide avec un bâton lourd. Le nombre est fixé à mille. A chaque geste il doit régler sa respiration en mettant la force au tanden. Son kiaï est tantôt perçant et tantôt sourd. Le kiaï jaillit de l'union de sa respiration avec le ki. Cet exercice lui est familier depuis son enfance. Un débutant fait cet exercice avec les bras, un adepte avancé le fera avec la force du tanden et des hanches. Bokuden ressent à chaque geste une puissance étrange qui remonte de la terre et traverse ses pieds jusqu'au tanden, il a l'impression que le bâton fait partie de son tanden. La force lui semble provenir de la profondeur de la terre à laquelle sont enracinés ses pieds. Après cet exercice, il s'arrose de plusieurs seaux d'eau fraîche auprès d'un puit avant d'entrer en méditation. Selon les indications du grand prêtre, il lui arrive de méditer en se plaçant sous la chute d'eau d'une cascade en été comme en hiver.

Il passe les jours ainsi, de l'entraînement à la méditation, de la méditation à l'entraînement.

Le grand prêtre lui rend visite régulièrement tous les dix jours. Lors de sa huitième visite, le grand prêtre annonce que, dans treize jours, Bokuden doit entrer dans le gyo du jeûne de sept jours et qu'il faut commencer à se préparer progressivement dès maintenant. A sa neuvième visite, le prêtre lui dit que dans trois jours il reviendra et qu'il va rester au temple durant le gyo du jeûne, puis qu'il restera encore quelques jours pour surveiller son état.

Ainsi, tous les cent jours, Bokuden passera dans une cellule du temple sept jours de jeûne durant lesquels il devait se consacrer à la méditation. La durée du huitième jeûne, passage du huit centième jour de gyo, est allongée à dix jours.

Chaque expérience du jeûne a redressé l'attitude de Bokuden, qui s'était progressivement imprégné d'une monotonie solitaire ; il ressent que quelque chose a changé à chaque étape de cents jours. Après avoir passé le jeûne du huit centième jour de gyo, lorsqu'il se promène dans la forêt, Bokuden commence à avoir l'impression de comprendre ce que chantent les oiseaux et leurs paroles. Dans sa subjectivité, la différence s'efface entre lui et la nature, entre les animaux, les plantes et lui-même. Il n'est qu'une partie de la nature. Il croit entendre même la respiration des arbres et il va progressivement jusqu'à entendre leur conversation.

Un profond isolement et la vie ascétique semblent conduire un homme à un état d'hallucination quotidienne. Or, l'objectif du gyo n'est pas de le conduire à la folie mais de faire basculer sa perception du monde et de lui-même afin d'obtenir une puissance supérieure en allant jusqu'à une limite du « normal ». La surveillance et le guide du grand prêtre sont indispensables pour que Bokuden ne tombe pas en défaillance à force de s'approcher d'une limite.

La forme du gyo est variée et la qualité de gyo ne dépend pas de sa forme. Le gyo de mille jours est exceptionnel. Certes, une pensée mystique supporte son aspect radical. Mais le gyo n'inclue pas forcément un effort radical. Au sens large du terme, le gyo est un acte d'introspection à partir d'une pratique corporelle en liaison avec la conscience de la vie et la mort et vise à s'interroger sur l'existence de soi. Ce qui me paraît être important pour nous est que la notion de gyo imprègne profondément dans le mode d'entraînement traditionnel du budo, entre autres en sabre. Pour comprendre la notion de « do » il est indispensable de capter ce que veut dire le gyo, car si le « do » signifie la voie, le « gyo » signifie « marcher » dans la voie.

En budo on utilise traditionnellement le terme « shugyo » pour désigner « pratiquer ». « Shu » signifie apprendre ou maîtriser et le sens de « gyo » est ce que nous sommes en train de lire. Les pratiquants du budo doivent s'interroger

***Note : Les documents rapportent que Bokuden a fait le gyo de mille jours mais nous ne connaissons pas comment il s'est déroulé. Par ailleurs, aujourd'hui encore au mont Hiei, près de Kyoto, dans un temple bouddhiste, le gyo de mille jours continue d'être pratiqué. Cette pratique est en cours depuis le huitième siècle. J'ai reconstitué le gyo de Bokuden en m'appuyant sur les documents et sur le contenu de gyo qu'un moine a effectué en 1979. Il était le huitième depuis 1925.***

[Document d'archive écrit en octobre 1987 par Kenji Tokitsu - publié dans Bushido - arts martiaux d'aujourd'hui](#)

## Etude sur les maîtres du sabre japonais – Bokuden – 5 (1987)



### **Les maîtres du sabre japonais : Tsukahara Bokuden (1449-1571) Fin.**

**Au sens large du terme le « gyo » est un acte d'introspection à partir d'une pratique corporelle en liaison avec la conscience de la vie et la mort et vise à s'interroger sur l'existence de soi. Cette notion imprègne profondément le mode d'entraînement traditionnel du budo, entre autres en sabre. Pour comprendre la notion de « do » en budo, il est indispensable de capter ce que veut dire le « gyo » car nous pouvons comprendre que le « gyo » est une actualisation du « do ».**

### **Bokuden s'approche de la fin de sen nichu gyo.**

Le gyo de mille jours a pour but, bien que celui-ci ne soit ressenti qu'inconsciemment, de bouleverser tout le système perceptif d'un homme afin d'en recréer un autre, en frôlant la limite de la force d'existence.

Le neuvième jeûne est de nouveau de sept jours mais la dernier jeûne aura lieu soixante jours après au lieu de cents jours après et, de plus, le dernier sera d'une durée de neuf jours durant lesquels il ne pourra ni manger, ni boire et il ne lui sera pas permis de se coucher.

C'est donc le neuf cent soixante neuvième jour de gyo de Bokuden ; il sort de sa cellule à deux heures du matin en habit blanc, une longue canne à la main. Ce matin là, les prêtres de Kashima sont rassemblés à l'extérieur de la cellule auprès d'un puits, chacun en habit blanc porte une torche du pin. C'est la coutume pour recevoir la personne qui a accompli le dernier jeûne de neuf jours.

Lorsque le grand prêtre ouvre la porte de cellule, Bokuden ne sent ni bruit, ni lumière. Il ne sent même pas son corps. Il ne sait s'il a faim, s'il a soif ou s'il a sommeil. Pendant ces neuf jours, il ne sait s'il a dormi ou non, ce qui est sûr, c'est qu'il ne s'est couché aucun moment. Il était assis tout le temps, il ne sent même pas de douleur. Au moment de faire un effort pour se relever, il se demande un moment: « Où est mon corps, où est mon esprit ? ». Il n'a pas compris tout de suite ce que cela signifie quand le grand prêtre lui a dit : « Suis-moi. » en plaçant à côté de lui une longue canne. Bokuden la saisit au

bout d'un moment, puis tente de se relever, mais impossible. Il met longtemps, très longtemps à bouger. Il saisit la canne, mais la force ne revient pas immédiatement. Très lentement, il tente de se relever par un effort qui n'est pas ressenti comme effort, puisqu'il ne ressent pas ce que signifie un effort. C'est comme planter un clou dans un sabre. Ainsi, au bout de long moment, il réussit à se relever en s'appuyant sur la canne et sort en titubant. Il voit les lumières autour du puits, comme un éclair dilué par un brouillard avec sa perception vague. Il ne se rappelle pas combien de temps il a mis pour l'atteindre. Lorsqu'il arrive au puits, le grand prêtre lui offre de l'eau avec une puisette en bois. Bokuden mouille ses lèvres. Une si petite quantité d'eau descend dans sa gorge, mais au lieu de couler, l'eau s'accroche partout dans la gorge comme un morceau dur et aigu.

Après la cérémonie de la fin de jeûne, Bokuden est conduit de nouveau à sa cellule et, pour la première fois depuis dix jours, il se couche. Son gyo n'est nullement fini mais, durant dix jours, son repas sera préparé selon la recette coutumière par un prêtre. La nourriture et le sommeil sont contrôlés par une sorte de règle du jeûne qui s'avère efficace pour qu'une personne parachève son entreprise. L'ensemble de ces règles constitue aussi un kata.

### **L'accomplissement du « sen nichu gyo ».**

En suivant ces kata de jeûne, Bokuden continue son gyo immédiatement après le jeûne de neuf jours. Il passe son temps en méditation en attendant que son corps retrouve la force physique et il prend son bokken à partir du septième jour. Ce soir là, il croit avoir vu le Dieu de Kashima lorsqu'il a terminé une série de kata. Le Dieu disparaît aussitôt. Bokuden se dit : « Il reviendra. ». Tous les soirs, vers le minuit, il voit cette ombre du Dieu en s'exerçant au kata. Il ressent que le Dieu le regarde, cette sensation d'être vu par une existence surnaturelle ne serait-elle qu'un reflet de l'état de son esprit et de son corps qui sont allés bien au-delà de l'ordinaire, de ce que l'on qualifierait de normal.

C'est la nuit du 998ème jour de son gyo, il voit dans les ténèbres un éclair et celui-ci grandit peu à peu. Bientôt, il forme une boule de lumière dorée et tout d'un coup tout l'espace est rempli par un éclair. A ce moment, il a ressenti que quelque chose pénètre dans son bokken, puis dans son corps, tout en le faisant vibrer jusqu'au fond du ventre avec un bruit sourd. Il ne sait si c'est un bruit ou un silence qui l'atteint jusqu'au tréfonds. Mais il sait que le Dieu de Kashima a pénétré à ce moment dans son sabre.

Combien de temps s'est écoulé ? En revenant à lui-même il pourfend l'air d'un seul coup du sabre et ressent un jaillissement d'énergie au centre de son corps et cette énergie traverse de la terre et au ciel. Il ressent que sa frappe est véritable. Un seul coup du sabre contient toutes les techniques qu'il avait approfondies jusqu'alors. Il se dit: «C'est cela l'essentiel de mon école.»

Durant les deux derniers jours du gyo, il constate que la sensation qu'il a obtenue ne disparaît pas. Dès qu'il saisit le bokken, il éprouve cette sensation d'une étrange complétude. Il achève ainsi le gyo de mille jours.

### **Hitotsu no tachi.**

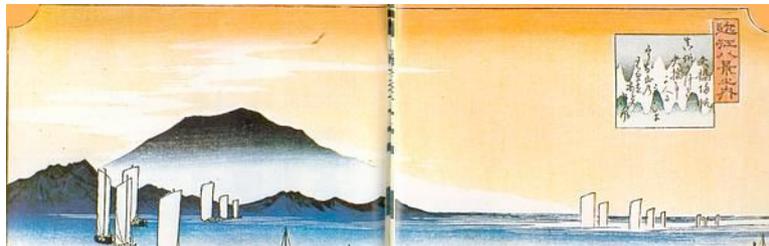
La sensation qu'a eu Bokuden est impossible à définir sous un nom d'une technique car elle est unique et contient en même temps toutes les formes techniques. Il nomme alors cet essentiel « hitotsu no tachi » (sabre unique). Cette technique ultime n'est donc pas une technique car elle est plutôt quelque chose d'essentiel ou un principe qui est applicable à toutes les techniques.

Après avoir terminé toutes les cérémonies pour quitter le lieu du gyo, Bokuden fait examiner son état en sabre par Matsumoto Bizen. Chacun prend le bokken et tous deux se trouvent face à face. Sitôt qu'il se trouve en face de Bokuden, Matsumoto ressent un étrange jaillissement d'énergie à partir du sabre de Bokuden. Lorsqu'ils s'approchent l'un de l'autre, Matsumoto ressent qu'il est repoussé par quelque puissance indescriptible. Il lutte contre cette chose invisible de l'extérieur, puis il abaisse son sabre, et dit : « Vous êtes allé bien au-delà de moi. Vous avez réellement obtenu l'esprit du Dieu de Kashima. Dorénavant, personne ne pourra vous vaincre. C'est une félicité non seulement pour vous, mais pour tous les gens de Kashima. ». Sur ce une acclamation de soulagement monte des prêtres.

J'ai reconstitué brièvement ce passage de « sen nichu gyo » de Bokuden en m'appuyant sur plusieurs documents. Le personnage et l'art de Bokuden, entourés de mystères, suscitent beaucoup d'imagination et de réflexion. Mais nous sommes maintenant contraints de nous presser un peu pour embrasser un panorama des maîtres de sabre japonais dans cette série d'articles. Nous allons donc faire quelques sauts dans le temps pour capter l'essentiel de l'itinéraire de Bokuden.

### **Bokuden remonte à Kyoto.**

En 1552, Bokuden se rend à Kyoto pour représenter le Seigneur de Kashima, il revoit cette capitale après 41 ans. Tant de choses se sont passées durant ces longues années, mais il lui semble aussi que bien peu le sépare de ses souvenirs de Kyoto. Il avait 22 ans, il en a aujourd'hui 63. Il était venu seul la dernière fois pour représenter l'art de son école et cette fois-ci il est accompagné de 80 vassaux car il représente le Seigneur de Kashima pour recevoir en son nom un titre de noblesse de l'Empereur.



En arrivant à Kyoto, Bokuden va d'abord saluer le Shogun Ashikaga Yoshiteru qui est âgé seulement de 17 ans. Le pouvoir du shogun était bien affaibli à cette époque et les modifications de l'équilibre des forces des féodaux avaient souvent la destitution d'un shogun. La place de shogun est instable et faible. Le shogun était en quelque sorte une couronne portée comme un ballon du rugby par les seigneurs féodaux, sans ballon il n'y a pas de rugby, mais on peut remplacer un ballon sans problème. Yoshiteru a passé son enfance dans les situations de persécution et d'exil. C'est seulement depuis quelques années qu'il marche sur un chemin ensoleillé mais les nuages sont déjà visibles de tous côtés. Sa force de caractère morale et physique lui a permis d'assumer la situation de shogun avec une vivacité qui étonne et inquiète en même temps son entourage. Car ce que désire cette société est la façade d'un shogun et non pas ses capacités, à moins que celui-ci ne soit un véritable héros porteur de chances venues du ciel. La conscience de sa propre défense étant naturelle, Yoshiteru a trouvé un support dans la pratique du sabre depuis son enfance et son niveau est déjà exceptionnel pour un shogun. En recevant la visite de Bokuden, le maître le plus célèbre de l'époque, dont les exploits de jeunesse sont toujours connus dans la capitale, les yeux de Yoshiteru brillent.

La chaleureuse réception du jeune shogun frappe le coeur de Bokuden. L'âge de Yoshiteru pourrait être celui de son petit-fils. Il voit en lui un souvenir de sa propre jeunesse où il était passionné en sabre comme l'est Yoshiteru.

Il dit : « Bokuden, entraîne-moi durant ton séjour à Kyoto. Je suis très heureux d'avoir un maître comme toi. J'aimerais que tu restes toujours à Kyoto. »

Bokuden s'étonne de la franchise qu'il montre dès leur première rencontre et il voit en même temps dans cette franchise un besoin d'affection qui le touche. En effet, sitôt qu'il a accompli la mission de son seigneur, il commence à entraîner Yoshiteru en qui il découvre un très grand talent pour l'art du sabre. Il continue avec Yoshiteru durant un an avec assiduité et passion.

Plus il l'entraîne de près, plus Bokuden ressent une affection mêlée d'une sorte de pitié pour ce jeune Shogun. Aux yeux de Bokuden, il est impossible que le pouvoir du shogun se rétablisse comme autrefois. Tant que les forces désordonnées et entremêlées des seigneurs féodaux ne seront intégrées, il n'y aura aucune possibilité de stabilisation de pouvoir shogunal. Il faut certainement beaucoup du sang avant qu'un équilibre durable s'installe. Bokuden dit quelque fois en guise d'une plaisanterie, ce qui n'est pas une plaisanterie au fond : « Mon seigneur, le temps actuel est si sombre et sanglant. Ne désirez-vous pas venir avec moi à Kashima, en laissant la place de shogun à quelqu'un d'autre. La vie de Kashima est bien plus paisible que celle de Kyoto. Ne désirez-vous pas continuer avec moi à approfondir la voie du sabre à Kashima ? ».

Mais Yoshiteru nourrit l'ambition de rétablir le pouvoir du Shogun et, par sa force de caractère et sa passion juvénile, il croit que cela est possible. Or, pour Bokuden, c'est un rêve et il craint qu'en se revenant de ce rêve Yoshiteru ne se trouve dans une réalité cauchemardesque. Il regrette aussi de ne pouvoir faire son successeur d'une personne de si grand talent. Le moment de son départ s'approche, Bokuden dit à Yoshiteru :

« Je souhaite que mon Seigneur n'aie jamais l'occasion de s'en servir de son sabre. »

Bokuden part pour Kashima en s'arrêtant dans plusieurs seigneuries et lorsqu'il pense à Yoshiteru son coeur s'attriste. Son sentiment ressemble à celui d'un grand-père pour son petit-fils chéri dont l'avenir est menacé. Après son retour au Kashima, Bokuden écrit quelques lettres à Yoshiteru, il rajoute toujours une petite phrase qui suggère son invitation à Kashima.

L'inquiétude de Bokuden se réalise treize ans après leur séparation. En 1566, Matsunaga Hisahidé, un des vassaux de Shogun, l'attaque traîtreusement dans la nuit. Cette nuit là, Yoshiteru n'a qu'une quarantaine de vassaux pour garder sa demeure et, lorsqu'il s'aperçoit de l'attaque, sa demeure est déjà entourée d'ennemis dix fois plus nombreux armés de fusils et d'arcs. En voyant la situation, il comprend tout de suite qu'il n'y a aucune issue possible.

Il se dit : « Je mourrai en me battant dignement comme un chef de bushi, le Shogun Ashikaga. » et dit à haute voix à ses gardes : « Venez vous battre, seulement ceux qui veulent mourir avec moi ! Montrons comment de véritables bushi se battent ! ». Sur ce, les gardes sourient bravement et poussent des cris vaillants. L'un d'eux apporte un arc : « Le Seigneur prendra-t-il un arc ? » Yoshiteru répond : « Les flèches sont limitées, vous les tirez. Je me bat en sabre. ». Les vassaux tirent les flèches et Yoshiteru pourfend les ennemis qui franchissent le mur entre les flèches. Mais, bientôt, ses vassaux tombent un à un en recevant des balles ou des flèches. Le kimono de Yoshiteru est imbibé du sang qui jaillit du corps des ennemis qu'il pourfend et il est blessé aussi à l'épaule gauche par une flèche. Il use plusieurs sabres, ceux-ci deviennent tous comme des scies. Et, lorsqu'il juge qu'il n'a plus de possibilité de se battre, il jette dans le jardin

de l'or et des objets précieux. Pendant que les soldats d'ennemis y sont attirés, il met le feu à des portes coulissantes en papiers qui brûlent immédiatement avec de grandes flammes et la maison prend feu rapidement.

Un des documents relate : le Shogun Yoshiteru, entouré de feu, se donna la mort en se décapitant de lui-même avec un sabre court. Aucun Shogun dans l'histoire ne s'est battu et n'est mort en luttant comme Yoshiteru.

Un autre relate : les soldats ennemis entourent le Shogun Yoshiteru en prenant les portes en bois comme bouclier et ils réussissent à l'immobiliser, puis de nombreuses portes s'abattent sur le corps du Shogun. Son corps est transpercé par des lances.

Nous ne savons pas quelle version est la plus fidèle à la réalité mais il est certain qu'un des héritiers de l'art de Bokuden a disparu en se battant jusqu'au dernier moment.

### **L'unique transmission de Hitotsu no tachi.**

En 1553, après avoir quitté Kyoto, Bokuden s'arrête à Isé. Il avait déjà reçu à Kyoto une invitation cordiale de la part d'un seigneur de cette localité, nommé Kitabataké Tomonori. Celui-ci est un grand seigneur féodal, renommé aussi comme adepte de sabre. A cette époque, un seigneur doit savoir se battre et certains d'entre eux atteignent un niveau considérable. Tandis qu'à l'époque Edo, un seigneur qui sait se battre devient plus en plus rare.

Le lendemain de la réception, Kitabataké vient saluer Bokuden et dit:

« Veuillez me faire la faveur de me donner une leçon du sabre ? »

Cette demande est normale de la part d'un adepte renommé comme Kitabataké et Bokuden l'accepte naturellement.

Immédiatement après s'être mis en face de lui avec un bokken, Bokuden trouve que le niveau de Kitabataké est loin d'être ordinaire car il ressent la fraîcheur du « ki » dégagé par sabre (ken ki) de Kitabataké. Il ne s'attendait pas à une aussi grande capacité en sabre de la part d'un seigneur. Kitabataké prend son bokken au-dessus de son épaule droite, Bokuden remue son sabre en l'ajustant au dégagement du « ki » du sabre de son adversaire. Au moment où Kitabataké lance une attaque du haut en bas, un bruit sec résonne et son sabre tombe à terre. Kitabataké ne peut comprendre ce qui s'est passé, il ressent une douleur au poignet. Il sait seulement que Bokuden a frôlé avec une précision inouïe son poignet immédiatement après avoir arraché le bokken de ses mains par un seul coup formidable. Il a compris tout de suite qu'il existe une grande différence de niveau entre lui et Bokuden. Il s'agenouille devant Bokuden et dit en baissant la tête jusqu'à terre : « Je vous remercie de cette leçon. ». Puis, en relevant sa tête, il continue : « Je désire que le maître me fasse la faveur de m'instruire en demeurant un moment dans mon humble domaine. »

Bokuden accepte car il discerne un grand talent et aussi un niveau déjà considérable chez Kitabataké. Celui-ci a déjà plus de 35 ans et Bokuden voit en lui une maturité qui lui permettra de capter son enseignement le plus important. Bokuden, âgé de 64 ans, désire avoir un véritable successeur en « hitotsu no tachi », il croit l'avoir trouvé en personne de Kitabataké. Il demeure chez lui jusqu'au jour où Kitabataké reçoit l'essentiel de « hitotsu no tachi ».

Son fils adoptif, Tsukahara Hikoshiro, succède à Bokuden à la tête de son école mais celui-ci ne lui a pas transmis le « hitotsu no tachi ». C'est Kitabataké Tomonori seul qui en est dépositaire.

Bokuden meurt en 1571, à l'âge de 82 ans, et Hikoshiro perd à jamais l'occasion de recevoir l'enseignement de « hitotsu no tachi ». Il voyage alors jusqu'à Isé et rencontre

Kitabataké. Ce dernier reçoit avec une grande cordialité le successeur officiel de l'école de son maître défunt. Un document relate l'anecdote suivante :

Hikoshiro dit à Kitabataké : « J'ai reçu un enseignement de « hitotsu no tachi » de mon père adoptif Bokuden. Il m'a dit, avant de mourir, qu'il vous l'avait aussi transmis. J'aimerais voir, si possible, votre kata de « hitotsu no tachi » afin de confirmer si nous deux avons reçu la même transmission. »

Kitabataké dit : « Vous avez raison de vous en inquiéter car vous êtes le successeur de l'école de notre maître. ». Hikoshiro apprit ainsi en observant les démonstrations de Kitabataké un secret ultime de l'art de Bokuden.

Hitotsu no tachi a donc été transmis à deux personnes. Voyons alors le destin de cet art.

En 1576, Kitabataké tombe malade et il laisse la direction de sa seigneurie à son fils adoptif Kitabataké Nobukatsu. Ce dernier, malgré le pouvoir qui lui est confié, décide de tuer son père adoptif malade dont la demeure n'est gardée que par une quinzaine de vassaux. La nuit de 25 Novembre, Kitabataké est réveillé par des résonances, des bruits à l'extérieur, avant même qu'un de ses vassaux ne vienne l'informer. Peu de temps après, les soldats ennemis envahissent la maison. Il fait porter plusieurs sabres dans sa chambre, les dégainant l'un après l'autre, il les plante sur les tatamis de sa chambre. Avec le « hitotsu no tachi » qu'il a reçu de Bokuden, il pourfend le corps des ennemis chaque fois que la lame de son sabre tournoie en l'air. Même si la lame n'est pas abîmée, le sabre commence à perdre sa qualité de tranchant après avoir tranché plusieurs personnes à cause de matière grasse qui se dépose sur la lame. Kitabataké prend alors un autre des sabres qui sont plantés sur le tatami. Il pourfend 19 ennemis. Son corps malade s'épuise peu à peu. Jugeant que le moment est venu, il passe sur la véranda où il s'ouvre le ventre et, avant que sa force ne se perde, il se tranche l'artère carotide pour mettre fin à sa vie.

Quant à Tsukahara Hikoshiro, il meurt, avec son fils Gozaemon, sur le champ de bataille en 1591. Hikoshiro avait nommé Shinto Ryu l'école dont il avait hérité de Bokuden, cette école sera continuée par ses élèves mais elle n'aura pas une grande expansion par la suite.

Avec la mort de ses deux dépositaires, le « Hitotsu no tachi » de Bokuden est perdu à jamais, il reste uniquement son nom dans l'histoire de sabre japonais.

Bien que l'Ecole de Bokuden n'aie pas continuée telle quelle, elle a exercé une grande influence sur plusieurs autres écoles qui ont connu continuité et progression. Nous pouvons dire que l'Ecole de Bokuden a injecté son essence dans les veines du sabre japonais qui s'est constitué en un grand arbre du sabre dont les branches atteignent jusqu'à nos jours. En ce sens, nous ne pouvons pas dire que l'art de Bokuden est perdu.

Nous allons voir dans les prochains numéros que Kamiizumi Hidetsuna a créé une école Shinkagé-ryu dont l'influence se fait sentir directement sur le sabre contemporain. Il va sans dire que l'essence de l'école de Bokuden coule dans les veines de l'école de Kamiizumi.

[Document d'archive écrit en octobre 1987 par Kenji Tokitsu - publié dans Bushido - arts martiaux d'aujourd'hui](#)

## Etude sur les maîtres du sabre japonais – Kamiizumi – 1 (1987)



### Un voyage à la recherche de la tradition du sabre japonais.

**Dans cette série d'articles sur les maîtres de sabre japonais, après Tsukahara Bokuden, je vais écrire à propos d'un maître de la génération suivante : Kamiizumi Hidetsuna. Avant de le présenter j'ai, lors de mon dernier voyage de recherche au Japon, cherché à mieux connaître ce qu'était devenue aujourd'hui son école.**

Il existe encore au Japon plus de deux cent écoles de sabre dont la fondation s'échelonne entre le XVI<sup>e</sup> et le XVIII<sup>e</sup> siècles. Parmi les plus célèbres figure l'école Yagyu. Moins connu que le « Gorin no sho », le livre ancien de l'école Yagyu intitulé « Heiho kaden sho », n'est certainement pas moins important pour ceux qui pratiquent le budo. Il s'agit d'un ouvrage de transmission familiale sur l'art du sabre de cette école. Ce livre comprend la description de techniques mentales et physiques susceptibles de fournir un support substantiel à la réflexion des adeptes contemporains sur la pratique du budo. C'est pourquoi je prépare un livre de documentation et d'interprétation sur l'art de l'école Yagyu. Avant de me lancer dans la traduction de ce livre, j'ai cherché à rencontrer maître Yagyu qui dirige aujourd'hui l'école Yagyu. Je prévoyais la difficulté de cette traduction car les ouvrages anciens sur le sabre sont destinés aux pratiquants d'une école et ne peuvent être correctement interprétés que si on connaît les particularités de son art. J'ai donc, préalablement à mon entreprise, dont la difficulté est grande, voulu demander les conseils de ce maître afin d'éviter des détours et d'effectuer mon travail avec efficacité. J'ai pu rencontrer Me Yagyu au mois d'avril dernier, lors de mon voyage annuel de recherche sur le budo. Dans cet article, je présenterai les grandes lignes de mon entretien avec maître Yagyu et quelques photos qu'il m'a permis de prendre.

### Maître Nobuharu Yagyu à Nagoya.

J'ai reçu une réponse très cordiale de maître Yagyu Nobuharu (photos 1 et 2) auquel j'avais fait part de mon projet de traduire « Heiho kaden sho » en français. Nous avons fixé un rendez-vous pendant mon voyage au Japon. C'est ainsi que j'ai rendu visite à maître Yagyu le 17 avril 1987.

J'ai été reçu, non pas chez lui mais, dans le bureau d'un de ses anciens élèves, près de la gare de Nagoya. C'est ainsi que j'ai appris que maître Yagyu, maintenant retraité, avait été professeur de Japonais au lycée. Il m'a dit, en guise d'excuse, qu'il ne pouvait pas me recevoir chez lui car sa maison était trop petite et qu'il n'y a pas de salon. Il m'a parlé de

son propre itinéraire, de la famille Yagyu, de la transmission, de problèmes posés par l'interprétation d'anciens textes de son école, etc.

### **La fondation de l'école Yagyu.**

**N.Y.** - « Vous savez, je ne suis pas riche. Je n'ai même pas de dojo. J'ai des élèves qui ont leur dojo et je les entraîne en allant dans leurs dojos. Le dojo de ma famille a été détruit par les bombardements en 1945. Il faisait partie de propriétés familiales conservées depuis plus de trois siècles. »

Un grand immeuble moderne de neuf étages appartenant à une entreprise japonaise se trouve à l'endroit où la famille Yagyu perpétuait sa tradition depuis le début de l'époque Edo.

**N.Y.-** « Il y avait là un ensemble de bâtiments de ma famille qui dataient de l'époque de Yagyu Hyogonosuké. »

C'est à dire du début du XVIIe siècle. Yagyu Hyogonosuké est le petit-fils de Yagyu Munemori qui a fondé l'école Yagyu, devenue par la suite l'école du Shogun. L'école Yagyu est réputée pour avoir été celle de la famille Tokugawa, la puissante famille shogunale qui a détenu le pouvoir durant toute la période Edo (1603-1887). Le titre de Shogun signifie Grand Général mais le Shogun était beaucoup plus que cela, il commandait les autres seigneurs féodaux et exerçait le pouvoir effectif que l'Empereur détenait nominalement. Sa famille était donc la plus puissante du Japon. La place du maître du sabre du Shogun était donc la plus honorable pour un adepte du sabre de cette époque. Miyamoto Musashi s'est efforcé à un moment donné d'obtenir cette fonction mais en vain. Depuis le début du XVIIe siècle, la famille Yagyu assume héréditairement la charge de maître de sabre du Shogun. Tout au début, pressenti pour ce poste par Tokugawa Ieyasu, le premier Shogun de la famille Tokugawa, Muneyoshi, fondateur de l'école Yagyu, recommande son cinquième fils Munemori car il se considère déjà comme trop âgé.



C'est à partir de Munenori, auteur du « Heiho kaden sho », que l'école Yagyu est devenue célèbre. Grâce au travail de Munemori, la famille Yagyu est la seule famille de maîtres de sabre à avoir été anoblie. Mais, comme beaucoup d'autres choses en se stabilisant dans le système du shogunat, la qualité pratique de l'école Yagyu a stagné.

Ayant donc recommandé Munemori au Shogun, Muneyoshi demeure à Yagyu, près de Nara, et transmet tout son art à son petit-fils Hyogonosuké auquel il porte une affection particulière. Selon toute vraisemblance, Muneyoshi a choisi Munemori pour son talent stratégique et politique, pas seulement pour sa capacité en sabre. En ce qui concerne l'art du sabre, c'est son petit-fils Hyogonosuké que Muneyoshi considérait comme son véritable successeur. Hyogonosuké devient le maître du sabre du seigneur Owari issu de la famille de Shogun mais, dans une famille aussi importante que celle du Shogun, existent des antagonismes à plusieurs niveaux. Avec la conscience de représenter la

succession authentique de l'école Yagyu, l'école Owari Yagyu prend son départ avec Hyogonosuké en s'opposant à l'école Edo Yagyu. C'est une opposition discrète mais profonde. Cette revendication d'authenticité explique la valeur attachée aux actes de transmission.

En effet, la veille de sa mort Muneyoshi a écrit avec affection, pour son petit fils, un acte de transmission de son art. Je remercie Me Yagyu qui m'a permis de photographier ce document conservé dans la famille depuis 1605. La photo 3 montre le dernier acte de transmission de Muneyoshi à son petit-fils Hyogonosuké. Cet acte a été tracé juste avant sa mort.

En voici la traduction :

-----  
- *A propos du regard*

- *A propos du cercle*

*Le jour faste du mois d'août de ma 77ème année,*

*Je vous transmets l'essentiel de mon Ecole. C'est ce que je  
n'ai jamais transmis à aucun de mes enfants.*

*(Sceau)*

*Muneyoshi 77 ans*

*Le jour faste du mois de juin*  
-----

Les indications laconiques : « à propos du regard et à propos du cercle » sont un rappel des aspects essentiels du contenu qui a été transmis par la pratique. Mais, la manière dont est rédigé l'acte de transmission n'est pas habituelle. L'écriture est troublée et le document comporte deux dates. Nous pouvons supposer par là que la conscience de Muneyoshi était tourmentée avant sa mort et qu'il a voulu à tout prix marquer qu'il avait transmis l'essentiel de son art exclusivement à son petit fils Hyogonosuké.

La photo 4 est celle d'un autre acte tracé quatre ans auparavant par Muneyoshi et dans lequel il reconnaissait également la qualité de son petit fils à transmettre l'enseignement reçu. Vous pouvez comparer la qualité du tracé des idéogrammes et comprendre ainsi la façon dont la calligraphie des idéogrammes reflète profondément l'état de celui qui les trace. La clarté ou le trouble de la conscience de l'auteur ne vous sont-ils pas apparents ?

### **La situation actuelle de l'école Yagyu**

Si l'école Edo Yagyu a presque disparu aujourd'hui, l'école Owari Yagyu a continué de respirer, depuis le temps de Hyogonosuké jusqu'à aujourd'hui, avec le sabre de maître Yagyu Nobuharu. Écoutons-le :

*« Je suis le quinzième de l'école d'Owari Yagyu. J'ai reçu l'enseignement de mon père qui était le quatorzième et, juste avant sa mort, j'ai obtenu la permission de lui succéder. Son enseignement était tellement dur que, dans ma jeunesse, j'ai voulu plusieurs fois abandonner le sabre. Mais, que je le veuille ou non, j'étais obligé de pratiquer l'art de ma famille sous la direction de mon père. Vous savez, à l'époque de mon père, quand il y avait une centaine d'élèves au début de l'année, il ne restait que trois au plus à la fin d'année et finalement un sur cent seulement continuait. Il était tellement sévère. ».*



« Jusqu'au bombardement en 1945 à Nagoya, mes parents vivaient dans la maison habitée par mes ancêtres depuis l'époque de Hyogonosuké. Mais cette maison a été complètement brûlée. Les documents de la famille étaient conservés dans un coffre situé à l'intérieur d'un puits. Aussitôt après les avoir sauvés, mes parents se sont réfugiés dans le département voisin. A cette époque, j'étais dans une division militaire de Chiba, après avoir participé à des batailles en Chine. En revenant à Nagoya une fois la guerre terminée, il n'y avait que des champs brûlés, pas une maison. Je n'ai même pas pu savoir où étaient partis mes parents. .... Mon père, comme la plupart des samourais, n'avait aucun sens du commerce et le terrain de la famille a été absorbé par l'urbanisation d'après-guerre sans laisser aucune trace. Ainsi la famille Yagyu a perdu sa maison et son dojo. Après la guerre, je suis devenu professeur de langue japonaise dans un lycée à Nagoya. Et maintenant je suis retraité et consacre le plus clair de mon temps au sabre. »

Maître Yagyu continue en souriant :

« J'ai voulu longtemps avoir un dojo personnel. C'était mon rêve. Mais finalement j'ai décidé de ne pas chercher à avoir mon dojo. Je me contente d'enseigner dans les dojos de mes élèves. Je vais chaque mois à Tokyo où est situé le dojo d'un de mes élèves. J'y enseigne le sabre et tiens aussi régulièrement un séminaire sur l'école Yagyu. Ce séminaire a été commencé par mon père en 1955. Au mois de mars, j'ai tenu le 209ème séminaire. Je vous ai apporté les textes que j'ai écrits pour ces séminaires. Je serai heureux si vous pouvez les utiliser pour avancer votre travail. »

Parlant ainsi, maître Yagyu m'a offert une vingtaine de textes. Et il m'a appris qu'il y existe d'autres écrits de l'école Yagyu qui ne sont pas moins importants que le « Heiho kaden sho. ». Ces textes seront précieux pour mon travail à venir. Chacun d'eux contient des explications sur les mots employés dans les actes de transmission par Yagyu Muneyoshi, et son maître Kamiizumi Hidetsuna. En lisant ces textes je devais me rendre compte une fois de plus la complexité et de la difficulté de traduire ces écrits en français car il est déjà très difficile de bien comprendre aujourd'hui le sens du japonais de cette époque, de plus les mots ont souvent deux ou trois sens différents. C'est une des raisons pour lesquelles beaucoup de problèmes d'interprétation demeurent malgré les séminaires tenus plus de deux cents fois. Sans comprendre suffisamment en langue japonaise, comment peut-on traduire en langue étrangère ? C'est effectivement ce que j'avais ressenti en lisant les traductions déjà parues du « Gorin no sho » de Miyamoto Musashi.

Maître Yagyu continue à propos de son dojo :

« A vrai dire j'ai reçu une proposition de Monsieur S. pour construire mon dojo. Il a déjà construit plusieurs dojos de budo pour des maîtres qui n'en avaient pas. Si j'avais accepté son offre, j'aurai sans aucun doute aujourd'hui un dojo magnifique. L'offre du dojo est gratuite mais, en acceptant cette offre, ma conscience ne pourrait plus être libre. En considérant l'expérience des maîtres qui ont reçu de lui leur dojo, je dois me le confirmer. Je ne pourrai pas continuer avec satisfaction mon sabre dans un dojo qui est offert par une personne dont l'activité sociale me semble quelque peu décalé de mon

idéal du budo. J'ai donc refusé cette proposition. Si je le dis ainsi, ça sonne peut-être bien, mais j'avoue en réalité que j'ai longuement hésité. J'avais tellement envie d'avoir mon dojo car, jusqu'à mon père, ma famille avait son propre dojo et, seulement à partir de moi, elle n'a plus de dojo. Economiquement aussi, je serais bien plus à l'aise. J'ai honte de vous dire que j'ai hésité sérieusement à accepter ou à refuser l'offre de Monsieur S. durant six mois au moins. Et finalement j'en ai décidé ainsi. Je pense que j'ai bien fait. Pour continuer le budo il faut avoir l'esprit libre. C'est plus important que d'avoir un dojo. »

### Qu'est-ce l'école Yagyū ?

Le nom complet de l'école Yagyū est « Yagyū shin kagé ryū ». La transmission de cette école n'a pas été interrompue depuis Kamiizumi Hidetsuna au XVI<sup>e</sup> siècle. Pour comprendre l'école Yagyū, il faut passer par le sabre de Kamiizumi Hidetsuna. Vous avez peut-être vu le célèbre film d'Akira Kurosawa « Les sept samourais » ? Vous vous rappelez du vieux maître qui se fait raser le crâne pour sauver un enfant capturé par un brigand. Cette image est empruntée à une anecdote relative à Kamiizumi Hidetsuna. Dans ce film, le maître tue le brigand mais, selon la transmission d'Owari Yagyū, il ne tue pas. Le maître déguisé en moine donne les boulettes de riz au brigand affamé qui, pour les recevoir, ôte les mains de son sabre, le maître l'immobilise sans le tuer. Selon maître Yagyū, cet esprit est à la base de l'école de Hidetsuna. Il s'agit de créer, avant même le combat, une situation stratégique grâce à laquelle on peut dominer l'adversaire sans le tuer. On appelle cette pensée sur le sabre « katsunin ken », le sabre qui fait vivre l'homme.



Selon l'histoire, après cet événement, Hidetsuna voyage jusqu'à un village nommé Yagyū où il rencontre Yagyū Muneyoshi qui devient son disciple. Avec des années d'entraînement ardent, ce dernier réalise les techniques de « muto », dominer à main nue l'adversaire qui attaque avec un sabre. L'art du muto est le sommet du « katsunin ken » et Muneyoshi devient le successeur de Hidetsuna en recevant son ultime enseignement. Je communiquerai dans les articles suivants la passion et l'énergie avec lesquelles Muneyoshi a poursuivi son chemin du sabre.

Maître Yagyū m'a autorisé à prendre en photos tous les documents de famille qu'il avait apportés. Parmi ces documents se trouve l'acte de transmission de Hidetsuna pour Yagyū Muneyoshi. Ce texte peut être traduit sommairement de la façon suivante :

-----  
*L'acte de transmission*

*J'ai été initié depuis mon enfance à la voie des arts martiaux. J'ai étudié en profondeur de nombreuses écoles et en ai capté l'essentiel. Depuis lors, je me suis entraîné et ai réfléchi jour et nuit et c'est en recevant une inspiration divine que j'ai appelée mon école Shinkagé-ryū. Je suis monté à Kyoto pour transmettre mon école, c'est à cette occasion que j'ai eu le bonheur de vous rencontrer. Je vous remercie de vos soins sincères et de votre passion d'étudier. Je vous ai transmis jusqu'aux plus petits détails de mon art, de son esprit et de ses techniques. Que je sois puni par les dieux si je n'écris pas ici la vérité. Si dans l'avenir vous prenez un disciple sérieux, il conviendra de lui enseigner les neuf techniques fondamentales. Vous jugerez selon la personnalité du disciple s'il*

*convient de lui transmettre davantage. Si vous formiez plusieurs centaines d'élèves, il conviendrait de nommer un seul successeur dans chaque région. Ainsi doit être la transmission.*

*Kamiizumi Isénokami Fujiwara no Hidétsuna (sceau)*

*Au seigneur Yagyu Shinzaemon*

*Le jour faste, 8ème année de l'ère Eitoku (1565)*

-----

Face à cet écrit, j'étais ému. Les lignes des idéogrammes vivent lorsque nous entrons dans leur dynamisme, et elles nous lient au moment où Hidetsuna a tracé ces mots, il y a quatre siècles. Voyez-vous dans cet acte de transmission, Hidetsuna écrit son nom complet qui est long. Le nom complet d'un samouraï est si long. Shinzaemon est le prénom usuel de Yagyu Muneyoshi. Ce type d'acte de transmission est attribué à une seule personne. Lorsque Hidetsuna écrit : « J'ai étudié en profondeur de nombreuses écoles et en ai capté l'essentiel », il s'agit des arts martiaux de l'école de Kashima que nous avons vu avec Bokuden. Hidetsuna pratique d'abord auprès de son propre père puis, à partir de l'âge de 15 ans, à Kashima. Il étudie les arts de Kashima auprès de Matsumoto Bizen et reçoit aussi quelques leçons de Tsukahara Bokuden. Après la mort de Matsumoto, Hidetsuna étudie auprès de Aisu Iko qui lui transmet l'essentiel de son école Kagé ryu (littéralement : école de l'ombre). L'art de sabre de Hidetsuna est donc principalement constitué à partir des deux grandes bases des écoles de Kashima et Kagé ryu. Hidetsuna appelle son école Shinkagé ryu, avec un suffixe « shin » qui signifie nouvelle. En succédant à Hidetsuna, Muneyoshi appelle son école Yagyu shinkagé ryu.

Voici un exemple de la façon dont les écoles de sabre se sont créées et transmises au Japon.

### **Ecole de l'ombre ou de l'ombrage ?**

En me montrant les documents familiaux, maître Yagyu m'a indiqué un des points les plus sujets à discussion de l'école Shinkagé ryu. En japonais « kagé » peut s'écrire avec deux idéogrammes différents. L'un signifie l'ombre, c'est à dire un endroit ombragé et l'autre signifie l'ombre d'un objet. Au départ, Hidetsuna emploie le premier idéogramme. Dans les explications techniques où il transmet l'essentiel de son savoir à Muneyoshi, il lui substitue systématiquement le second idéogramme, comme nous pouvons le voir sur la photo 5. Il ne s'agit pas d'une erreur qu'il aurait corrigée. Il a d'abord écrit tout le texte avec le sens de « ombrage », puis il l'a transformé, le remplaçant systématiquement par « ombre ». De plus, il semble avoir voulu laisser cette trace de rectification ostensible. Que voulait-il faire savoir par là ? C'est une énigme à laquelle personne n'a été capable de donner une réponse satisfaisante jusqu'à aujourd'hui ?

Maître Yagyu dit :

*« Voyez-vous, c'est un aspect généralement négligé lorsqu'on ne lit le document qu'en texte imprimé. Dans l'original, cette trace n'est pas négligeable et, plus que cela, elle est significative. Mais quel sens peut-on lui donner ? Je réfléchis à cette question depuis plusieurs dizaines d'années sans lui avoir trouvé de réponse. ».*

Seulement, c'est un problème que nous ne pouvons pas soulever si nous ne disposons que des textes imprimés. Il en va de même pour un des problèmes fondamentaux à poser à propos du texte de Musashi, le « Gorin no sho ». J'ai pu constater, lors de ce voyage, que le texte de Musashi n'est pas écrit comme nous le lisons dans les livres modernes car dans le texte original il n'y a ni un point, ni une virgule. Selon les endroits où l'on place les points et les virgules, la signification du texte change, parfois

radicalement. Or, toutes les traductions publiées jusqu'ici s'appuient sur un même livre de référence. C'est pourquoi nous trouvons des erreurs d'interprétation qui se répètent dans les différents ouvrages sur le « Gorin no sho » car le livre de référence contient une erreur. Maître Imaï, le dixième successeur de l'école de Musashi, m'a indiqué cela en me montrant le texte écrit à la main. Nous avons fait ensemble une comparaison des textes et avons constaté ce fait indéniable.

Je suis entré peut-être trop dans le détail mais j'aimerais souligner la difficulté de la traduction des textes anciens du sabre japonais car, si on manque de vigilance, il y a de grandes chances de les comprendre de travers et de faire des faux sens, voire des contresens. J'ai dû me rendre compte des difficultés et du danger que cela comporte pour la traduction de ces textes. Comprendre le sens du texte en japonais est déjà si difficile pour maître Yagyū qui est à la fois professeur de japonais et l'adepte qui a reçu la charge de cette école. Je suis heureux que de plus en plus de livres japonais soient traduits en français mais, en même temps, je ne peux pas ne pas constater que certains sont traduits trop facilement et que les idées en sont déformées. J'avoue que c'est en même temps une mise en garde pour ma propre attitude de travail dans l'avenir.

### **Quelles sont les possibilités de pratiquer ?**

J'ai posé à maître Yagyū une question pratique :

*« Est-ce que vous pourriez accepter un étranger qui souhaite pratiquer votre art et dans quelles conditions ? »*

Maître Yagyū répondit : *« Si la personne est vraiment sérieuse, en principe je l'accepterai. Mais, comme je vous ai dit que je n'ai pas de dojo, si je reçois une personne étrangère, je dois la confier à un élève. Sans doute à un élève qui a son dojo à Tokyo. Il lui sera ainsi plus facile de trouver un logement. D'autre part, je ne parle pas les langues étrangères, il faudrait donc que cette personne parle le japonais. Mais pour l'instant je n'ai pas besoin d'y penser. »*

J'ai posé une autre question car, dans le cadre de U.E.R.P.S. de Paris V où j'enseigne, nous avons fait le projet d'organiser dans l'avenir les séminaires sur le budo avec un de mes collègues et le directeur de cet établissement qui sont des adeptes français de kendo.

**K.T.** : *« Est-ce que vous pourriez éventuellement accepter de participer à ce séminaire ? »*

**N.Y.** : *« Cela me semble très intéressant. Comment le concevez-vous ? »*

**K.T.** : *« Ce projet n'est pas encore tout à fait concrétisé. Mais nous pensons inviter des chercheurs et pratiquants français du budo, et des spécialistes de disciplines voisines. Personnellement, je pense qu'il serait intéressant qu'une personne comme vous fasse une démonstration et, en même temps, une conférence. Car un séminaire sur le budo ne doit pas être une affaire intellectuelle abstraite. Je pourrais préparer à cette occasion des traductions de certains textes japonais que vous et quelques autres pourriez approfondir, ce sera enrichissant et efficace. Mais ceci est pour l'instant un rêve, je vous ai posé cette question au cas où cela se réaliserait. On ne sait jamais. »*

Il m'a répondu d'un air discret mais passionné :

**N.Y.** : *« C'est un projet passionnant car ce type de séminaire est, pour l'instant, impensable au Japon. Au Japon, il y a les traditions et leurs richesses mais il faut dire que les Japonais ne sont pas en avance lorsqu'il s'agit d'étudier leur propre tradition d'une façon scientifique. Si c'est pour présenter correctement mon école, je considère que c'est ma mission et mon travail pour la vie qui me reste. Je ne suis plus jeune mais je ferai tout ce que je serai capable de faire. Je suis très heureux qu'un adepte comme*

*vous étudie et présente la tradition de la culture de samouraï mais je pense que votre travail n'est pas facile et qu'il est impossible sans passion. ».*

Je souhaite personnellement réaliser régulièrement un séminaire sur le budo. Il ne s'agit ni d'un stage, ni d'une démonstration, ni d'une simple conférence, mais d'une activité qui comporte tous ces éléments en plus d'une publication de documents. L'objectif est d'introduire plus de connaissance en pratique et en savoir auprès de ceux qui s'adonnent au budo. Pour réaliser cela il faut une organisation suffisamment intelligente, sérieuse, et passionnée. Ce sera peut-être mon rêve personnel. En tout cas, si on arrive à le réaliser, maître Yagyu sera parmi nous. En attendant, j'ai commencé l'étude des textes familiaux de Yagyu, et la traduction du « Heiho kaden sho » avec les apports et conseils de maître Yagyu. J'espère avoir l'occasion de présenter prochainement dans Bushido ces ouvrages qui font partie des trésors des arts martiaux japonais.

Document d'archive écrit en **novembre 1987** par **Kenji Tokitsu** - publié dans Bushido - arts martiaux d'aujourd'hui

## Etude sur les maîtres du sabre japonais – Kamiizumi – 2 (1987)

### **Les maîtres du sabre japonais : Le seigneur Féodal Kamiizumi Hidetsuna (1507 - 1579) sa formation en art de combat**

*Nous sommes pleine milieu de la période «sengoku jidai», celle des guerres féodales au Japon. Vous pouvez reconstituer l'atmosphère de cette époque à partir des films d'Akira Kurosawa tels que «Les sept samourais», «Kagémusha» et «Ran». C'est cette époque qu'a vécu Kamiizumi Hidetsuna qui se situe à la charnière entre l'époque légendaire et l'époque classique du sabre japonais.*

*Pour bien comprendre les caractéristiques de l'art du sabre, selon les différentes périodes, récapitulons brièvement l'histoire des guerriers japonais :*

#### **L'époque Kamakura (1185-1333).**

Les groupes de guerriers apparaissent dans l'histoire du Japon à partir de VIIIe siècle et forment leur puissance au service des nobles qui entourent l'Empereur. Vers le milieu du XIIe siècle, le clan guerrier Heiké conquiert le pouvoir. Celui-ci lui est disputé par le clan rival des Genji qui emporte la victoire en 1185. En 1192, l'Empereur confère au chef du clan des Genji le titre de Shogun qui officialise l'exercice du pouvoir effectif. Cette forme de gouvernement persistera jusqu'en 1333.

Depuis la formation de l'ordre des guerriers jusqu'à l'époque Heiké Genji, les techniques de combat se sont développées autour du modèle du cavalier armé d'un arc. L'ensemble des arts de combat des guerriers s'appelait « kyu ba no michi », ce qui veut dire la discipline de l'arc et du cheval et le terme budo n'existait pas, du moins au sens où nous l'entendons aujourd'hui. La guerre se déroulait de façon cérémonieuse, elle revêtait un aspect théâtral. Le combat entre deux héros ne commençait qu'après un long récit où chacun présentait l'honneur et la gloire de sa famille dont il situait la filiation. On attachait de l'importance à la beauté des armures et des armes. Bref, les guerres se déroulaient avec des règles d'honneur.

#### **L'époque Muromachi (1336-1573).**

La famille Ashikaga prend le pouvoir shogunal et situe le siège du Shogunat dans le quartier Muromachi à Kyoto. Le pouvoir du Shogun s'apparentait à la direction d'une fédération de seigneurs rivaux. A partir de la fin du XIVe siècle, les guerres entre seigneurs féodaux se multiplient et le pouvoir du Shogun s'affaiblit jusqu'à devenir presque nominal. Les guerres vont se prolonger pendant un siècle (période Sengoku-jidai). C'est, pour la société japonaise, un temps de désordres et aussi de grand dynamisme. L'instabilité s'accompagne d'une forte mobilité sociale. Les systèmes des valeurs morales et esthétiques en vigueur jusqu'alors sont remis en question. C'est une période de bouillonnement culturel ; une large part de ce qu'on appelle la tradition culturelle japonaise - la cérémonie du thé, le théâtre No, etc. - a vu le jour à ce moment.

L'art de la guerre subit un bouleversement. Jusqu'alors l'arme principale des guerriers était l'arc, le cheval jouait un rôle important. Avec les affrontements entre féodaux, se développent les attaques de villes et de châteaux. Les armes se diversifient et, parmi elles, le sabre prend une place de plus en plus importante. En 1543, un Portugais offre à un seigneur du Sud du Japon le premier fusil. Une dizaine d'années plus tard, les Japonais ont produit cent mille fusils du même type. Ceci illustre la capacité d'absorption des éléments nouveaux par les Japonais de cette époque. L'emploi des nouvelles armes à

feu, importées d'Europe à la fin du XVIe siècle, assure la victoire à Oda Nobunaga qui met fin à cette période de guerres.

### **L'époque Azuchi-Momoyama (1568-1600)**

La paix s'établit dans un pays qui s'ouvre largement aux apports de l'extérieur. Les missionnaires porteurs d'une religion et d'un savoir jouent un rôle important et les conversions au catholicisme se multiplient. Une prospérité commence et l'architecture prend un nouvel essor. Le pouvoir central se renforce, cependant que les seigneurs féodaux continuent de s'armer. L'art du sabre entre dans une phase d'élaboration, intégrant les acquis dispersés de la période des guerres. Plusieurs écoles de sabre se forment.

### **L'époque Edo (1603-1867).**

Au début du XVIIe siècle, pour stabiliser la paix que menacent les ambitions des féodaux, les nouveaux shoguns de la famille Tokugawa imposent le cloisonnement des classes sociales et des groupes locaux qui s'accompagnent d'une stricte limitation des armements. Cette politique de stabilisation se complète par la fermeture du Japon aux influences venues de l'étranger. La possession et la fabrication des armes à feu sont strictement limitées et celles qui seront fabriquées jusqu'à la fin de l'époque Edo resteront fidèles au modèle d'origine. La paix se maintient pendant cette longue période et l'art de la guerre n'a plus l'occasion de se déployer que dans des affrontements mineurs. La pratique du sabre se tourne progressivement vers l'intériorité et l'introspection. La notion de voie pénètre l'art du sabre qui se transforme lentement. C'est à l'époque suivante, Meiji, que le terme de kendo (la voie : « do » du sabre : « ken ») sera adopté pour désigner l'art du sabre.

Dans l'histoire du Japon, on désigne par Buke-jidai (l'époque des guerriers), les époques Kamakura, Muromachi, Azuchi-Momoyama et Edo.

### **Kamiizumi Hidetsuna : un seigneur adepte du sabre.**

Nous avons vu, dans le numéro précédent, un texte calligraphié de la main de Kamiizumi Hidetsuna. C'est sans doute la plus ancienne des calligraphies tracées par un maître du sabre japonais qui subsiste aujourd'hui. Hidetsuna est en effet le premier dont la pensée sur l'art du sabre nous soit parvenue au moyen des traces directement tangibles au-delà de temps, écriture et dessin. La peinture, celle de Van Gogh par exemple, nous fait sentir et imaginer sa personnalité et sa vie, il en est de même pour les oeuvres de Kamiizumi. Mais, pour un artiste, c'est l'oeuvre qui est sa principale production alors que pour un maître du sabre comme Kamiizumi c'est sa manière de vivre l'art du sabre qui est son oeuvre principale. Nous pouvons imaginer son oeuvre principale à travers les oeuvres annexes qui nous sont parvenues, ses calligraphies et ses réflexions sur l'art du sabre. Car son art constitue un ensemble où se mêlent techniques du sabre et manière de vivre. C'est de Kamiizumi que date l'aspiration vers la fusion du sabre et du zen. Il a transmis l'essentiel des techniques de son école dans quatre rouleaux. Il y emploie distinctement la pensée du zen pour expliciter les techniques. Par exemple, le troisième rouleau dont j'ai présenté des photos dans l'article précédent est composé de trois études inspirées du zen :

- 1 - observer les préceptes du hyôho (ensemble des arts martiaux),
- 2 - maintenir l'esprit calme,
- 3 - voir les phénomènes clairement.

Le texte - que j'ai pu consulter lors de mon voyage de recherche de cette année - est l'original tracé de sa main avec une calligraphie qui transmet encore le reflet de sa puissance.

Durant l'ère Edo (1603-1867), la pratique du sabre s'intériorise et, parmi les adeptes du sabre, l'expression : « ken zen itchi », qui veut dire le sabre et le zen forment un, devient habituelle. C'est de la genèse pratique de cette pensée que témoigne la méthode qu'avait conçue Kamiizumi. Ici, la notion de technique déborde d'un savoir faire et elle tend à signifier une manière de vivre. Kamiizumi est sans doute le premier à avoir exploré ce domaine au travers du sabre. La tendance se renforcera et se concrétisera dans les différentes écoles du sabre de la période Edo. L'importance historique de Kamiizumi est d'autant plus grande qu'en plus du renouvellement des techniques du sabre, il a formulé explicitement l'idée de l'introduction du zen dans la technique du sabre.

De nombreux lecteurs ont sans doute vu le film d'Akira Kurosawa « Les sept samourai ». Kurosawa s'est inspiré du personnage de Kamiizumi. Reprenant un récit ancien, il montre comment celui-ci a sauvé un enfant pris en otage par un brigand. Mais la suite du récit est imaginée par Kurosawa.

Selon les documents, Kamiizumi, après cet épisode se dirige vers Kyoto en compagnie de deux disciples, Hitta Bungoro et Jingo Muneharu. Kamiizumi qui a renoncé à diriger son fief de seigneur féodal pour devenir simple adepte du sabre, rend visite, en chemin aux seigneurs de sa connaissance. Il est reçu favorablement, non seulement par ses anciens alliés, mais aussi par ses anciens adversaires. Car ses exploits de chef de clan sont célèbres et tous reconnaissent la valeur de son art. Lorsqu'on lui en fait la demande, il présente son art, sans toutefois accepter de duel, et accepte de donner des cours.

### **La rencontre de Kamiizumi et de Yagyu**

Le désordre et le trouble règnent à Kyoto, aussi Kamiizumi, qui cherche la tranquillité d'esprit, pense-t-il quitter la ville ; c'est alors qu'il reçoit l'invitation d'un seigneur nommé Yagyu Muneyoshi. Kamiizumi a déjà entendu parler de lui plusieurs fois. « C'est un adepte d'une sincérité rare » a dit de lui Kitabatake Tomonori, le seigneur adepte du sabre qui seul a reçu l'ultime enseignement de Bokuden. Kamiizumi a donc une bonne image de Yagyu et celle-ci a été renforcée par l'attitude courtoise du messenger que celui-ci envoie. Mais, sur le moment, Kamiizumi répond simplement : « Je ne peux pas vous dire quand, mais je viendrai assurément avec plaisir. ».

Un matin il décide de se diriger avec ses deux disciples vers Nara car le messenger avait dit : « Pour le logement d'étape de votre voyage à Yagyu, nous avons fait faire des préparatifs au temple Hozoin de Nara. » Hozoin est un temple bouddhiste célèbre par l'habileté de ses moines au maniement de la lance. Quarante ans plus tard, Miyamoto Musashi viendra ce temple pour les affronter.

Sur le chemin de Nara, les vassaux de Yagyu les attendent à plusieurs endroits de relais, ce qui étonne Kamiizumi car il n'a pas dit quand il viendrait. Ces vassaux les ont donc attendus tous les jours jusqu'au moment de leur passage. Leur arrivée au Hozoin a déjà été annoncée et, sitôt qu'ils arrivent au temple, Kamiizumi reçoit des cadeaux de réception envoyés par Yagyu. Ce sont un cheval, un tonneau du saké, des poissons et des algues séchées et du riz. A cette époque, il était d'usage de manifester par des cadeaux ses sentiments et son estime envers une personne importante lors de la rencontre et de la séparation. Mais Kamiizumi se considère désormais comme un simple adepte du sabre, non plus comme le seigneur qu'il était quelques années auparavant. Ces cadeaux ne sont pas suffisants pour la réception d'un très grand seigneur et

excessifs pour un simple adepte. Mais toutes ces choses sont utiles pour un voyageur accompagné de ses disciples. Sitôt arrivé au temple Hozoin, Kamiizumi a dû juger de la personnalité de Yagyū qui apportait un si grand soin à préparer leur rencontre. Dans la vie traditionnelle japonaise, la bienveillance se manifeste avant la rencontre. Elle permet d'apprécier jusqu'à quel niveau deux personnes peuvent communiquer sans passer par une expression directe. Par exemple, pour recevoir quelqu'un en été, on arrose autour de l'entrée de la maison et même dans la rue pour rafraîchir l'air chaud et poussiéreux, ce geste doit être réalisé en prévoyant le moment de l'arrivée d'un invité ; il ne faut pas que ce soit trop tôt, car l'eau va s'évaporer, et il ne faut pas que ce soit trop tard, puisqu'il n'y aurait pas assez de temps pour que l'arrosage rafraîchisse l'atmosphère et que la terre trop mouillée risquerait de salir les chaussures. On place, discrètement, des fleurs dans le vestibule soigneusement nettoyé. On peut même aller jusqu'à changer les tatamis des pièces de réception pour accueillir une seule personne. Mais ces bonnes intentions ne doivent pas être ostensibles, elles ne sont donc appréciées que par celui qui est capable de les percevoir. Ces gestes d'attention discrète sont à la base des relations sociales chez les Japonais.

Kamiizumi se repose tranquillement une journée au temple Hozoin en appréciant le calme des bois qui l'entourent. Le jardin est proprement entretenu sans toutefois que l'intervention humaine soit apparente, il se fond dans les bois qui s'épaississent lorsqu'on gravit les collines. Kamiizumi imagine la personnalité de Yagyū qui a préparé à son intention une étape aussi reposante.

Le lendemain, Yagyū arrive et, dans la chambre des invités du temple, il salue en posant les mains sur le tatami et en baissant la tête : « Je m'appelle Yagyū Tajimanokami Muneyoshi ». Kamiizumi ressent, dans ces gestes banaux, une personnalité simple et sincère. Ils prennent ensemble le thé en discutant des temps qui courent et en effleurant seulement le sujet le plus important de la conversation, le sabre. Au cours de la conversation, Yagyū explique comment il a appris l'art du sabre. Il a reçu l'enseignement de l'école Shinto Ryu qui est celle de Bokuden par l'intermédiaire d'un des disciples qui l'a jugé digne du niveau de maître. Il a étudié aussi l'école Chujo-ryu et la lance du temple Hozoin. Yagyū étudie ainsi en profitant toutes les occasions et s'entraîne avec ses propres disciples en améliorant son art jour et nuit.

### **La leçon de sabre.**

Au bout d'un moment de conversation, Yagyū demanda avec une grande discrétion à Kamiizumi : « Veuillez me pardonner d'être aussi impoli et d'oser vous demander une leçon si hâtivement. ». Kamiizumi accepte avec bonne humeur et demande au vieux moine la permission d'utiliser le dojo de Hozoin. On désignait alors par dojo la pièce principale où se déroulait la pratique des moines bouddhiste et ce terme n'était pas encore utilisé dans la pratique du sabre. L'utilisation du mot dojo correspond à l'évolution de l'art du sabre. En voyant leur maître aller au dojo, ses deux disciples s'étonnent, car jamais jusqu'ici Kamiizumi n'a combattu le premier. Ce sont toujours ses disciples qui combattent avec un adepte inconnu.

« Prenez ceci. ». Il présenta un shinaï à Yagyū qui le voit pour la première fois. « C'est ce que j'ai fait façonner pour qu'on puisse s'entraîner en évitant les accidents inutiles. ».

Dans les articles sur Bokuden, j'ai écrit que Bokuden avait utilisé le fukuro-shinaï mais ceci est une hypothèse qui n'est pas prouvée. Par contre, l'utilisation de fukuro-shinaï par Kamiizumi est un fait attesté. Le type de shinaï qu'il a élaboré est encore utilisé aujourd'hui dans l'école Yagyū. Ce shinaï qu'on appelle aussi « hikihada-shinaï » est différent de celui que nous utilisons habituellement. Le bambou est fendu en lamelles plus étroites et mis dans un long sac de cuir mince sur lequel on passe une couche de

laque, la surface du cuir devient alors légèrement plissée. On l'utilise sans garde (tsuba) et sans armure. C'est l'ancêtre du shinaï que nous utilisons en kendo aujourd'hui.

Yagyū prenant ce shinaï se met en face de Kamiizumi. Les deux combattants se placent à une distance de cinq mètres, puis s'approchent jusqu'à la distance où les deux extrémités des shinaï sont séparées d'une cinquantaine de centimètres. Yagyū ressent une difficulté à avancer plus loin. Il se dit : « Curieux ! ». Dès qu'il tente d'avancer, il a l'impression d'être pris dans une atmosphère épaisse et visqueuse. Au bout d'un moment, il se force à pénétrer dans ce champ. Et, lorsqu'il avance d'un pas, Kamiizumi recule d'un pas, puis immédiatement avance de deux pas vers lui et il est obligé de reculer de deux pas. Ce qui fait que, chaque fois qu'il s'efforce d'avancer, il est repoussé en arrière. Il se demande ce que cela veut dire sans en comprendre la raison. Il commence à s'irriter d'être repoussé par ce mur invisible, il n'a jamais combattu un adversaire aussi insaisissable. Il rassemble ses forces pour franchir cette atmosphère qui entoure son adversaire et, au moment où il croit avoir franchi cette zone et frappé son adversaire, il sent que son shinaï se détache de ses mains. Il entend le bruit sec de son shinaï qui roule sur le parquet du dojo. Il voit Kamiizumi toujours debout en face de lui. Il se demande : « Que s'est-il passé ? Ai-je fais laisser tomber mon shinaï accidentellement ? ». Il ne comprend rien et demande : « Pouvez vous me donner une autre leçon, s'il vous plaît. » Kamiizumi répondit : « Cette fois-ci vous allez combattre contre un des mes disciples. Vous comprendrez mieux la situation du combat. ».

Et il appelle Hitta Bungoro. Celui-ci a 43 ans et est de six ans l'aîné de Yagyū. Il est le neveu de Kamiizumi et a passé sa jeunesse auprès de son oncle à la fois comme vassal et comme disciple.

Les deux adversaires se mettent face à face, comme pour le premier combat et, cette fois-ci, au lieu de se sentir enveloppé d'une atmosphère épaisse et collante, Yagyū ressent nettement la volonté d'attaque de son adversaire qui heurte la sienne, comme deux vagues opposées qui se rencontrent. Tous deux restent immobiles, le sabre pointé vers les yeux de l'adversaire. Mais, sans qu'ils ne fassent un mouvement, la rencontre de l'énergie qu'ils dégagent et de leurs perceptions tendues requiert un effort profond. Leurs niveaux ne sont pas très différents, aussi chacun est-il à même de bien ressentir la puissance de l'autre. Mais, aux yeux de Kamiizumi, la supériorité de l'un des combattants est évidente. Comme dans le combat précédent, avec détermination, Yagyū se lance d'un pas en avant dans la zone de son adversaire, pour le frapper à la tête. C'est à cet instant que le shinaï de Bungoro le frappa au poignet droit et poursuivit sa trajectoire en appuyant avec une force continue sur la poignée de son shinaï qui tombe à terre. Cette fois le shinaï tombe de nouveau au sol avec un bruit sec. Yagyū ressent une forte douleur au poignet et comprend comment il a perdu. Il mesure la supériorité technique de son adversaire et le chemin qui lui reste à parcourir pour atteindre le même niveau. Il demande de combattre encore une fois. Bungoro prend de nouveau le shinaï et le combat recommence, presque de la même façon, de nouveau Yagyū est frappé au poignet.

Il ne peut même pas frapper une fois le disciple, comment aurait-il pu combattre le maître. Il salue jusqu'à terre en baissant la tête et dit : « Vous m'avez vaincu. Je vous remercie de la leçon. ». Sur ce, Bungoro répond : « C'est moi qui vous remercie ». Mais Yagyū se dit en même temps : « J'étais orgueilleux comme un grenouille au fond d'un puits qui croit que c'est un océan ! J'espérais vaincre le maître et j'ai été battu incontestablement par son disciple. ». Il ne peut pas relever la tête pendant un moment et le sol reçoit les larmes qui coulent de ses yeux. Pourtant Yagyū avait pensé secrètement avoir une chance de vaincre Kamiizumi. C'était une bonne occasion de tester le résultat de ses longues années d'entraînement.

Celui qui pratique sans maître un art martial, en y attachant une importance vitale, a tendance à penser, à un moment donné, qu'il a sans doute atteint le plus haut niveau. Il perd de vue le véritable horizon en le confondant avec le haut d'une ondulation de terrain. Le jour où son orgueil est écrasé, les écailles tombent de ses yeux et il voit une étendue ouverte à un plus large horizon vers lequel il doit avancer. Dans le long chemin du Budo, combien de fois doit-on passer ce type d'expérience ? Mais, chaque fois, quelques écailles tombent des yeux et la vision s'élargit, à condition d'avoir le courage de regarder le long chemin qui reste à parcourir. Le plus facile est de s'enfermer comme une grenouille dans son petit univers clos car on sera alors le meilleur ou parmi les meilleurs. Kamiizumi lui-même avait vécu cette expérience. Il comprend fort bien ce qui se passe dans l'esprit de Yagyū.

Un moment s'écoule, Kamiizumi dit : « Votre technique est excellente mais seulement un peu raide. Cette raideur ne vient pas seulement de votre corps, mais aussi de votre esprit. Celle-ci me semble être votre plus grand adversaire du moment. Je pense que vous avez des choses à méditer. ». Puis, il salue Yagyū qui est toujours à genoux, et se retire avec ses disciples. Yagyū se relève au bout d'un moment, puis saisissant de nouveau le shinai, il demeure longtemps immobile.

Le lendemain matin, lorsque Yagyū vient saluer Kamiizumi, celui-ci lui dit calmement : « Monsieur Yagyū, allons au dojo. ». Yagyū s'étonne en l'entendant prononcer ces mots car il pensait que le maître chargerait des leçons ses disciples qui lui sont supérieurs. Cela lui semble donc une faveur inespérée.

Au dojo, le combat se déroule exactement comme le précédent mais Kamiizumi dit : « Reconnissons. Ouvrez plus largement votre esprit. ». Cette fois-ci, Yagyū peut ressentir plus concrètement la puissance que dégage de Kamiizumi. Ce n'est ni la puissance physique à laquelle il avait l'habitude de faire face, ni une violence écrasante. Au quatrième combat, Kamiizumi dit : « Essayez de retirer votre volonté d'attaque. Regardez sans vouloir m'attaquer. »

C'est ce que fait Yagyū qui sent se dissiper la lourdeur de l'atmosphère. Une fois retirée sa propre volonté d'attaque, ce qui se dégage du corps de Kamiizumi devient presque une atmosphère reposante. Ce n'est donc pas une volonté d'attaque semblable à celle des autres combattants qu'il dégage. Kamiizumi dit de nouveau : « Essayez d'attaquer. ». Yagyū commence à chercher le moment favorable à une attaque, l'atmosphère redevient aussitôt lourde et pesante. Et Kamiizumi, reculant d'un pas, abaisse son shinai : « Est-ce que vous avez compris ? ».

Yagyū voit s'ouvrir devant lui un domaine insoupçonné de la voie du sabre et il est profondément ému de découvrir que le sabre peut être approfondi à ce degré. Un peu plus tard, Yagyū rend visite à Kamiizumi et lui demande : « Je voudrais vous demander la faveur de me prendre comme disciple et de permettre que je vous considère comme mon maître. ». Kamiizumi accepte et décide de rester quelques temps chez Yagyū. A partir des relations qui vont se développer entre Kamiizumi et Yagyū, celui-ci le choisira pour successeur.

J'ai reconstitué la rencontre entre ces deux maîtres à partir des réflexions que m'ont suggérées les documents historiques qui sont loin d'être aussi détaillés que ce récit.

[Document d'archive écrit en 1987 par Kenji Tokitsu - non publié](#)

## Etude sur les maîtres du sabre japonais – Kamiizumi – 3 (1987)

**Les maîtres du sabre japonais : L'époque de Kamiizumi Hidetsuna et l'origine des ninja.**

***Le rencontre de Kamiizumi (1507-1579) et de Yagyu marque un point important dans l'histoire du sabre japonais ; en effet, non seulement Kamiizumi excellait en sabre, mais il fut le premier à concevoir d'une manière systématique l'art du sabre par rapport au zen. Yagyu, qui lui a succédé, a repris et développé la liaison entre l'introspection et l'approfondissement du sabre puis ses successeurs ont continué. Nous voyons ainsi se former la voie du sabre qui donnera naissance au kendo.***

### **Le fief de Yagyu.**

Le petit fief de Yagyu est situé dans des vallées de la région montagneuse qui avoisine Nara. La famille Yagyu gouvernait ce petit pays depuis plus de cinq siècles au cours desquels les terres cultivées avaient progressivement été étendues. Dans ce petit fief, l'union était solide entre le seigneur et la population car le seigneur était le protecteur du pays et sa famille cultivait aussi la terre. Le fief de Yagyu est à proximité de Kyoto et Nara, dans la région où ont eu lieu les affrontements politiques et militaires les plus importants entre les forces des féodaux. C'est pourquoi durant les guerres qui se sont prolongées plus d'un siècle, ce petit pays a sans cesse été ballotté entre les forces de seigneurs féodaux plus puissants. Pourtant, le fief des Yagyu est le seul exemple dans cette région d'un si petit fief qui soit resté si longtemps sous direction d'une seule famille. Ce n'est pas seulement par chance, mais grâce à l'habileté des Yagyu à naviguer entre les vagues écrasantes et désordonnées des forces féodales. En quoi consistait cette habileté ? Nous le verrons plus loin.

Reprenons notre récit au moment où Kamiizumi a accepté l'invitation de Yagyu à séjourner chez lui. Guidé par Yagyu, il chemine avec ses disciples à travers le fief. Aux yeux de Kamiizumi, qui a vécu jusque là dans les grandes plaines sauvages de l'Est, les rizières cultivées entre les collines de Yagyu semblent une miniature et ce paysage le repose. Sur le chemin qui longe les champs de riz, les paysans ôtent leurs chapeaux de paille pour saluer leur seigneur qui passe avec ses compagnons. Leur attitude semble à Kamiizumi non seulement respectueuse, mais plus familière que celle qu'il a observé dans les autres seigneuries. Kamiizumi trouve charmant ce paysage inhabituel. Lorsqu'ils arrivent à la maison, tous les membres de la famille Yagyu, les grands parents et les parents de Yagyu, son épouse et les enfants, attendent à la porte pour recevoir les quatre hommes. Car leur arrivée a été annoncée par les hommes qui travaillent le long de la route. Les informations semblent se transmettre particulièrement vite à Yagyu. Pourquoi ?

C'est justement l'un des éléments essentiels de l'habileté à vivre dans une longue période de la guerre. Nous allons nous arrêter un moment sur ce point.

### **La formation des « ninja » au cours des guerres féodales.**

Les lecteurs connaissent sans doute l'image des « ninja » introduite en Europe par des films et des publications diverses, celle-ci est considérablement décalée de la réalité. Le ninja était celui qui accomplissait les services secrets des seigneurs : espionnage, information secrète, vol, assassinat, etc. Le fief de Yagyu se trouve près de Iga et Kôga où, depuis bientôt un siècle, se développent deux écoles de ninja. Yagyu, Iga et Kôga sont reliées par des chemins de montagne. Les guerres féodales ont développé les

techniques de combat et aussi celles de l'espionnage et de l'information. La population de Iga et Kôga y excellait et Yagyu, qui maintenait depuis longtemps avec elle des relations de voisinage, en avait tiré des leçons, en particulier en ce qui concerne la transmission des informations.

Tous les seigneurs féodaux utilisaient alors les espions mais c'est Takeda Shingen - que vous connaissez peut-être au travers du film de Kurosawa : « Kagémusha » - qui avait le mieux su utiliser leurs services. C'est de cette manière qu'il avait, quelques années auparavant, été près de l'emporter dans la lutte pour la domination du Japon. Parmi ces agents, qu'on appelle ninja, les originaires de Iga et Kôga étaient nombreux. Lorsque en 1603 Tokugawa Ieyasu a assuré sa domination sur le Japon et établi un système de contrôle efficace sur l'ensemble du pays, il a su réembaucher les anciens agents de Takeda et, parmi eux, les originaires d'Iga ont eu un rôle de direction. C'est alors que Yagyu fut choisi comme maître de sabre du Shogun et, en même temps, sa famille fut chargée de diriger le contrôle des informations sur la situation dans les différentes seigneuries en envoyant des personnes appelées ninja ou « onmitsu » chargées de missions d'espionnage.

### **Le clan Hata et l'Empereur de Chine.**

Pourquoi le clan Hata, voisin de Yagyu, était-il si versé dans les techniques subtiles de l'espionnage ? Il existe plusieurs versions de l'histoire de ce clan, je vais rapporter la plus glorieuse. Un document historique relate qu'au IV<sup>e</sup> siècle 120 personnes venues de Chine ont immigré avec la permission de l'Empereur. On dit qu'elles descendaient de l'Empereur de Chine qui a fait construire la fameuse muraille de Chine. En effet, ce groupe a pris le nom de clan Hata et l'idéogramme Hata est celui des empereurs de la dynastie des Qin. Certains historiens disent que, lors de la destruction de la dynastie des Qin en 206 A.C., un des héritiers de l'empereur s'est échappé avec son entourage proche en espérant reprendre le pouvoir un jour. Ce groupe a erré en Chine et en Corée et a acquis et développé au cours des siècles différents savoirs pratiques et scientifiques lui permettant de survivre et de se renforcer. Vers le IV<sup>e</sup> siècle, une partie d'entre eux immigre au Japon. Les membres de ce clan se nomment Hata, une partie du clan Hata s'installe à Iga et, sous le nom de Hattori, forme le clan central d'une école de ninja.

### **D'où viennent les ninja ?**

Les lecteurs connaissent sans doute le théâtre no. L'aspect sobre et profond de cet art est représentatif des arts japonais. En effet il présente, par le geste, la musique, le chant et les décors, une esthétique caractéristique de la culture traditionnelle du Japon. Les lecteurs seront peut-être surpris si je dis que le théâtre no et la technique du ninja ou ninjutsu ont tous deux une même racine.

Au début de VIII<sup>e</sup> siècle, la fête du sumo (lutte japonaise) appelé « sumo no sechi » devint une des fêtes annuelles de la cour de l'Empereur. C'est l'origine de la forme cérémonieuse du sumo, telle qu'elle a été présentée l'année dernière à Bercy. Cette fête accompagnée de cérémonies religieuses avait lieu chaque année au mois de juillet. Elle était suivie de spectacles divertissants. A la joie de la fête se superposait celle de la bonne récolte, de manger bien et en paix. Pour le peuple ancien du Japon, l'amusement et les réjouissances à l'occasion d'une fête avaient aussi un sens sacré. Car, si on s'amusait bien à la fête en la dédiant aux dieux, ceux-ci se réjouiraient et accorderaient de bonnes récoltes et la paix dans le pays. L'amusement allait donc au-delà du plaisir personnel. Parmi les spectacles, prenait place le « sangaku » une sorte du théâtre comprenant du chant, de la musique, des marionnettes, des acrobaties, des mimes, de la magie, etc.

Le « sangaku » est pratiqué par les kugutsu qui sont un peu l'équivalent des gitans en Europe. Ils sont venus du continent en traversant la Corée et ont continué à former un peuple nomade. Ils vivent principalement des spectacles qu'ils donnent, sans autre occupation avouée. Leur situation dans la hiérarchie sociale est des plus basses. Mais, à cette époque, la cour impériale était perméable à la culture populaire. Imaginons, ce jour de fête, les nobles de la cour vêtus de somptueux costumes de cérémonie qui s'amusent du spectacle de ces acteurs de rue. Mais ceux-ci sont aussi porteurs de la culture venue de l'extérieur. Il convient de souligner que, sans contacts directs, c'est principalement à travers les immigrés que le Japon a connu les cultures du Continent.

### **Les Kugutsu et la naissance du théâtre no.**

Parallèlement à l'immigration officielle des Hata, plusieurs groupes d'origine nomade ont immigré au Japon vers cette époque en apportant la culture continentale. Parmi eux se trouvaient quelques groupes nomades dont l'origine remonte jusqu'en Europe. On les nommait « Kugutsu » et voici leur mode de vie tel que le relatent les documents les plus anciens. Ils vivent sous des tentes rondes sans avoir de maison fixe. Les hommes sont très habiles au tir à l'arc et au lancer du couteau et des balles, ce sont d'excellents écuyers. Ils manipulent les marionnettes comme des êtres vivants. Ils sont savants dans l'art de produire les métaux à partir de sable et des pierres. Ils connaissent les magies qui transforment les plantes en animaux. Les femmes se maquillent, dansent et se prostituent. Ils ne travaillent jamais la terre et échappent donc aux contrôles administratifs. Ils ne reconnaissent ni la hiérarchie, ni les dieux du pays. Ils passent leur vie en s'amusant avec des musiques bruyantes et ont leur dieu et leur culte.

Bref, ces groupes d'origine continentale sont intégrés dans la société japonaise, tantôt en constituant un ordre nomade comme les Kugutsu, tantôt en s'installant et en cultivant la terre comme les Hata. Participant de la même civilisation, ils communiquent plus facilement entre eux qu'avec les cultivateurs japonais. Comme nous avons vu, les Kugutsu sont régulièrement invités à la cour de l'Empereur certains jours de fête pour présenter leur art « sangaku » et diffusent progressivement leur art en province au hasard de leur vie nomade. Au cours des siècles, l'art du sangaku se raffine.

Au XIV<sup>e</sup> siècle, un grand acteur, Kanami (1333-1384) donne forme au théâtre no, le détachant du sangaku, appelé à l'époque sarugaku ou dengaku. Cependant, la formation des acteurs du no continue de renfermer les éléments du sangaku. Une grande partie du théâtre no joué aujourd'hui a été composée par le fils de Kanami, Zeami (1363-1443) qui collabore avec son père et complète son oeuvre. Zeami a aussi écrit de nombreux ouvrages théoriques sur le théâtre. Avant l'époque de Kanami Zeami, le théâtre no n'avait pas de système précis et incluait les formes théâtrales les plus diverses. Le rapport entre le sangaku et le ninjutsu s'éclaircira sans doute, si je précise que Kanami et Zeami appartenaient au clan Hattori, d'où est issu un siècle et demi plus tard une importante école de ninja.

### **Le théâtre no et les arts martiaux.**

Les oeuvres de Zeami sur le théâtre peuvent se lire comme des ouvrages sur les arts martiaux. Elles se réfèrent aux techniques du corps (comment se déplacer et bouger les pieds, les mains, le corps) et aux techniques de l'esprit (comment créer telle et telle émotion et impression chez les spectateurs). Zeami expose les différentes expressions de la force, les prises de cadences et de distance et leurs changements, bref la façon d'atteindre la perspicacité qui capte à chaque moment la situation globale du théâtre, comme l'adepte des arts martiaux capte la relation à son adversaire. En remplaçant la situation du théâtre par celle du combat, son ouvrage devient un excellent texte sur l'art martial. Ceci justement parce que le théâtre no provient du sangaku qui comprenait des

acrobaties basés sur les mouvements du corps les plus divers et des spectacles de magie qui consistent à tromper les regards de spectateurs. On y reconnaît donc aussi la filiation du ninjutsu. Le no a été mis au point en éliminant les aspects vulgaires de ce spectacle et en accentuant et en raffinant le caractère sobre de l'expression.

Zeami a écrit un ouvrage sur le théâtre no intitulé « Shikado » - la voie pour atteindre la fleur - où la fleur symbolise l'état ultime de l'expression théâtrale du no. En voici quelques passages que j'ai traduits :

*« Si vous bougez en même temps le corps et les pieds, votre geste paraît brutal. Si vous déplacez les pieds délicatement lorsque vous bougez le corps violemment, vos gestes paraissent puissants mais pas brutaux. Et lorsque vous posez les pieds avec puissance et remuez le corps délicatement, vos gestes ne paraissent pas brutaux, même si on entend résonner fort le bruit des pas.....*

*Pour la danse il est important d'apprendre à regarder devant tout en étant vigilant derrière. Le jeu d'un acteur vu par les spectateurs n'est pas exactement ce que l'acteur ressent. Il est essentiel de se voir avec un regard détaché de l'image que l'on a de soi.....*

*Les spectateurs avertis sont parfois intéressés par l'absence d'expression d'un acteur. Cela arrive lorsqu'ils sont sensibles au mouvement de l'esprit de l'acteur profondément dissimulé... Cette absence de l'expression correspond à une vacuité existant entre deux techniques d'expression... »*

Ce sont les phrases que nous pouvons lire comme un livre d'enseignement sur un art martial. A partir de XVIIe siècle, les écrits sur l'art du sabre se multiplient et un grand nombre d'entre eux empruntent souvent les mots et les phrases énoncés par Zeami.

*« Il ne faut pas oublier la pensée initiale. ».* Cette phrase de Zeami a été maintes fois répétée dans l'enseignement de l'art.

L'idée de « jo-ha-kyu », jo (introduction), ha (rompre la cadence), kyu (cadence rapide) est aussi devenue habituelle dans les arts japonais.

### **L'apogée et le déclin de l'art des ninja.**

Comme nous avons vu, à partir du XVe siècle, le Japon a vécu plus d'un siècle de guerres féodales. Cette période a constitué la base de tous les arts martiaux traditionnels japonais et ils fleurissent en tant que budo une fois que la société des samourais se stabilise. Il n'en va pas de même de l'art des ninja qui connaît son apogée durant la période des guerres. Il décline à la période Edo lorsque la société se stabilise, car son emploi devient strictement limité, et il commence à se rouiller de plus en plus comme un couteau abandonné dans une grange. C'est par la télévision, puis par les films, que les images de ninja ont commencé à prendre leur vol dans les fantasmes des spectacles des années 1980. Mais la réalité historique est bien différente de ces images.

Les groupes de Kugutsu étaient connus pour être le plus habiles dans les techniques de communication subtile de l'information, d'espionnage, de vol, d'assassinat etc. Depuis plusieurs siècles, les seigneurs les engageaient à l'occasion des guerres et des conflits. Mais l'engagement des Kugutsu était occasionnel, seigneurs et Kugutsu n'avaient pas besoin les uns des autres en dehors de la guerre. Pour les Kugutsu, le travail pour les seigneurs n'était qu'une aventure au cours leur vie nomade. Or, durant la période des guerres féodales, ils vont être engagés régulièrement et systématiquement. Les Kugutsu se marient généralement entre eux, leur savoir se transmet donc uniquement à l'intérieur du clan. Ils développent de plus en plus les techniques susceptibles de répondre aux demandes des seigneurs et de leur valoir des récompenses. C'est ainsi que les ninja se forment au sein des groupes de Kugutsu qui privilégient de plus en plus, dans leur répertoire de sangaku, les techniques utiles pour la guerre. Selon l'époque et

les fonctions qu'ils assument, le nom donné à ces agents varie, on les appellera : Saisaku, Suppa, Rappa, Toppa, Nokizaru, Kusa, Igamono, Kôgamono, Ninja, Onmitsu, etc.

D'autre part, comme je l'ai écrit plus haut, les régions de Iga et Kôga se trouvent à proximité de Kyoto et de Nara, noyau central des guerres féodales puisque que l'Empereur et Shogun demeuraient à Kyoto. Le clan Hata ou Hattori, et les habitants du voisinage qu'ils avaient influencés, devaient eux aussi se défendre contre les multiples forces des féodaux. Dans cette situation, ils ont employé leur savoir traditionnel de groupe local et leur habileté, c'est ainsi que les habitants de cette région ont commencé à être connus pour leur efficacité en ninjutsu. Ce n'est pas qu'ils aient cherché à constituer une école de ninjutsu, mais ils ont été obligés d'employer leurs capacités particulières pour survivre à la période des guerres qui menaçait leur existence.

### **Le ninjutsu n'est pas le budo.**

Nous avons vu qu'avec la paix féodale de l'époque Edo, le rôle et la fonction des ninja ont été strictement limités et leur art a progressivement diminué. A la fin de l'époque Edo, la forme de ninja de l'époque des guerres avait disparu. Certains disent que les écoles de ninja existaient secrètement, mais leur existence était plutôt celle d'une généalogie familiale qui se confondait avec celle de l'école. Rappelons un fait, le ninja est un produit de la guerre, les uns vivaient auparavant comme Kugutsu, et les autres dans un clan cultivant la terre. Pour ces derniers, l'équivalent de l'art de Kugutsu a été transmis et pratiqué comme un culte du clan. Le ninjutsu en tant que tel n'existait pas auparavant, cependant les éléments du ninjutsu faisaient partie du vaste ensemble du sangaku et c'est la guerre qui a engendré le ninjutsu. La paix féodale ne rendait nécessaire l'existence de ninja que dans le cadre strictement limité de l'information et de l'espionnage dont le pouvoir avait besoin pour contrôler les seigneurs féodaux. Les images de ninja s'envolant et combattant avec des lances en forme d'étoiles et avec des armes étranges sont une pure production de notre société du spectacle.

L'art du sabre aussi a sa genèse dans la guerre mais il subsiste et se développe durant la période de paix féodale en fusionnant avec l'idée de la voie. La recherche de l'efficacité en sabre se confond avec une manière de vivre et mourir. Comparée à celle du sabre, l'efficacité de la technique des ninja n'avait pas de raison de fusionner avec l'idée de la voie. Car le ninja est par définition celui qui se dissimule, il est dans l'ombre ; il apparaît en négatif. C'est pourquoi la recherche de l'efficacité à la manière du ninja ne peut pas fusionner avec l'idée de la voie qui nécessite un équilibre de l'être humain en négatif et en positif. Car la notion de voie n'est pas compatible avec un mensonge continu où la stratégie est conçue comme un trompe-l'oeil efficace. La voie (do) doit pouvoir convaincre en étant montrée sans tricherie. L'art des ninja était lié à la recherche d'une efficacité stricte qui requiert d'un homme qu'il agisse comme une machine. Il ne pouvait pas trouver, comme l'art du sabre, la voie d'une continuité dans la pensée où l'homme tout entier se révèle par sa technique, ce qui est le sens de l'adage : « la technique, c'est l'homme ». La paix féodale n'ouvrait pas aux ninja la possibilité de hausser qualitativement le contenu de leur pratique comme le firent les adeptes du sabre. L'activité des ninja, espionnage et information secrète, se développe à l'opposé de la paix.

La question des ninja est complexe, peut-être pourrai-je la développer davantage à une autre occasion. Par ce détour, j'ai épuisé l'espace de cet article, nous reviendrons sur l'art de Kamiizumi et Yagyu dans le numéro suivant.

[Document d'archive écrit en 1987 par Kenji Tokitsu - publié dans Karaté-Bushido](#)

## Etude sur les maîtres du sabre japonais – Kamiizumi – 4 (1987)

### **LES MAITRES DU SABRE JAPONAIS : Kamiizumi Hidetsuna (1507-1579)**

**Kamiizumi et ses disciples demeurent dans la maison de Yagyu durant six mois. En enseignant quotidiennement son art à Yagyu, Kamiizumi trouve un grand talent et une personnalité équilibrée chez son nouveau disciple. Il pense secrètement qu'il a trouvé en Yagyu le successeur de son art.**

#### **Le budo et les arts martiaux.**

Dans le numéro précédent, j'ai écrit à propos du ninjutsu que celui-ci n'est pas le budo. J'ai reçu certains échos de lecteurs qui s'étonnent d'une telle affirmation de ma part. Je tiens ici à le préciser. Pour éviter une tautologie, je vous invite à relire les passages sur le ninjutsu.

Le terme budo est généralement traduit par arts martiaux mais, si nous étions quelque peu rigoureux, cette traduction s'avèrera trop simple. Je maintiendrai l'explication donnée au numéro précédent et je rajoute que le budo ne désigne pas simplement une discipline mais, entre autre, la voie. Le ninjutsu est sans aucun doute un art martial mais pas un budo. L'efficacité du ninjutsu réside justement dans le fait qu'il refuse la voie. Chez les ninja, les règles strictes et sévères transcendent sur toutes les morales et l'idée de la voie afin de réaliser leur efficacité. Il faut comprendre que le ninjutsu a été employé et a été efficace parce qu'il était basé sur un terrain de valeurs différent de celui du budo. Si on se contente de considérer le ninjutsu comme un budo, cette attitude revient à ne pas vouloir reconnaître la qualité du ninjutsu en tant que telle. Il n'est pas impossible que les hommes contemporains puissent créer une nouvelle discipline du budo à partir du ninjutsu. Mais ce ne sera certainement pas en l'assimilant mécaniquement au budo sans réflexion suffisante et cela demandera un effort important.

Bref, le budo est la voie dont la pratique exige un équilibre sur deux roues, positif et négatif ou yin et yang. Et la pratique de la voie ne se dissimule pas. Or le ninjutsu a pour dominante le négatif ou le yin et il doit se dissimuler par principe. Voilà les différences en premier plan. Distinguer l'un de l'autre n'a rien de péjoratif.

#### **Un devoir proposé par le maître.**

Après six mois de séjour avec Yagyu, Kamiizumi annonce un jour qu'il va partir pour un voyage. Yagyu regrette profondément le départ de son maître qui lui promet pourtant de revenir bientôt. Durant ces six mois, les progrès de Yagyu sont remarquables et, avant de le quitter pour un nouveau voyage, Kamiizumi lui donne un devoir. « Depuis de longues années, je cherche à atteindre un état du sabre où je puisse dominer l'adversaire à main nue, c'est l'état de « muto ». Mais je n'ai pas pu encore élaboré une technique pour cet état. Je pense que vous pourriez y arriver. Je vous demande d'y réfléchir et de vous entraîner afin de réaliser ce que je vise comme ultime étape de l'art du sabre car je pense que vous serez l'unique et véritable successeur de mon école. ».

Yagyu entend les paroles de son maître avec solennité car, bien que la séparation soit censée être momentanée, on ne connaît jamais le destin d'un homme, surtout dans cette période incertaine ; on ne sait s'ils se reverront ou non. La dernière phrase de Kamiizumi bouleverse Yagyu avec une joie mêlée d'une sensation du poids : « le maître me considère comme son unique successeur ! ». Cet honneur est en même temps un énorme fardeau à porter. Mais il se dit : « Je l'accomplirai, puisque le Maître pense que j'en suis capable. ».

### **La séparation d'avec les deux disciples.**

Peu du temps après avoir quitté le fief de Yagyū, Kamiizumi se sépare aussi de ses deux disciples Hitta Bungoro et Jingo Muneharu. Il leur dit : « Nous devons nous quitter maintenant. Je vous remercie tous les deux, Bungoro et Muneharu, de m'avoir accompagné durant ces années de voyage. Bungoro, je te remercie surtout de m'avoir servi depuis de si longues années. » ; en effet, Hitta Bungoro, neveu de Kamiizumi, le servait depuis plus de 25 ans comme son vassal et comme son disciple. « Dorénavant, vous devez marcher seuls sur votre propre chemin. Vous fonderez chacun votre propre école et transmettez ce que je vous ai enseigné en le développant à partir de votre personnalité. Je souhaite que vous transmettiez, dans différents pays, l'art de mon école en l'approfondissant, chacun à sa manière. ». Les deux disciples sont profondément étonnés mais l'explication que donne Kamiizumi par la suite ne peut que les convaincre.

Kamiizumi a pris cette décision en prévoyant la situation qui allait suivre. A cette époque, il avait reçu d'insistantes sollicitations pour devenir le maître du sabre du Shogun Ashikaga qui périra plus tard d'une façon tragique. Kamiizumi avait sans doute pressenti déjà le sombre destin du Shogun lors de leur dernière rencontre à Kyoto. Il s'était lui-même retiré des guerres féodales en abandonnant sa situation de seigneur et avait quitté son pays en se déterminant à dédier le reste de sa vie au sabre : approfondir son sabre et diffuser son école. Il n'a donc aucune envie de se ranger à nouveau parmi les seigneurs féodaux, quelque soit la proposition du Shogun. Il a réussi à refuser la demande de Shogun en disant : « Lorsque j'étais seigneur de mon pays, j'ai combattu contre l'armée de Seigneur Takeda Shingen et nous avons perdus. A cette occasion, le Seigneur Takeda a épargné ma vie. Il m'a proposé de devenir son maître du sabre et j'ai refusé. Mais je lui ai promis que, si un jour je prenais un seigneur, ce sera lui et personne d'autre. Il m'a donné, à cette occasion, un idéogramme de son prénom « shin » de « Shingen ». Depuis ce jour, mon nom est Kamiizumi Nobutsuna et non pas Hidétsuna. ». En effet, l'idéogramme « shin » se prononce aussi « nobu » et, depuis ce jour, Kamiizumi utilise tantôt le prénom de Nobutsuna et tantôt celui d'Hidétsuna.

Devant cette explication, le Shogun n'a pas pu insister davantage. Mais Kamiizumi pense qu'il est tout à fait probable que le Shogun fasse une autre demande ; puisque Kamiizumi a refusé, il demandera de prendre un de ses disciples à sa place. Or les deux disciples ont décidé, comme leur maître, de s'écarter de la vie sanglante de la guerre entre les féodaux et de vivre dans la voie du sabre. L'unique possibilité d'écarter la demande impérative du Shogun est de leur donner congé avant de recevoir une nouvelle demande officielle. Kamiizumi se dit : « C'est en même temps une occasion de leur donner une autonomie car chacun est déjà suffisamment avancé pour être son propre maître. Ils doivent établir leur propre école. ».

Les deux disciples partent en effet vers les pays de l'Ouest et ils fondent chacun leur propre école en continuité de l'école de leur maître. Cette séparation ne va pas sans peine, surtout pour Hitta Bungoro qui vit auprès de son maître depuis plus d'un quart de siècle à la fois comme son vassal et comme disciple, leur liaison était profonde.

L'école de Kamiizumi, c'est à dire l'école « Shin-kagé-ryū », a eu plusieurs autres successeurs puisque tous les disciples de Kamiizumi ont pris le nom de l'école de leur maître pour continuer leur art. C'est pourquoi il existe aujourd'hui 33 écoles de ce nom et, si nous nous tenons compte des variantes, ce chiffre augmente encore. Parmi les plus importantes des écoles, citons : Yagyū Shinkagé-ryū par Yagyū Munéyoshi, Hitta-shinkagé-ryū par Hitta Bungoro et Jingo-ryū par Jingo Muneharu. L'école Taisha-ryū de Marumé Kurando est aussi importante. Par ses disciples et ses élèves, l'école de Kamiizumi se ramifie et influence la formation des écoles de sabre durant l'ère Edo.

### **Le maître et le disciple.**

Kamiizumi avait plusieurs disciples parmi lesquels il a choisi Yagyū comme son successeur le plus important. Une question se pose. Le neveu de Kamiizumi, Hitta Bungoro, servait son oncle depuis sa jeunesse comme vassal et en même temps disciple en art de combat. Selon tous les documents que nous pouvons consulter, Hitta Bungoro était supérieur à Yagyū lors de leur première rencontre. Il avait déjà reçu l'enseignement de Kamiizumi depuis plus d'un quart de siècle. Alors pourquoi n'est-ce pas lui plutôt que Yagyū qui a été choisi comme véritable successeur ? Est-ce parce que Yagyū a fait tellement de progrès durant le séjour de Kamiizumi et que celui-ci a constaté ses grandes qualités ? La réponse à cette question ne peut être que supposition.

Ce qui est certain c'est que Kamiizumi octroiera plus tard un unique acte de transmission globale de son école à Yagyū. C'est sans doute parce que Yagyū s'approchait le plus de son image d'un adepte en technique et en esprit. Il a sans doute vu chez lui plus d'aptitude dans ce sens que chez ses autres disciples.

### **L'entraînement, l'introspection.**

Après le départ de son maître, Yagyū passe ses jours en entraînement et en méditation. Déjà, il avait compris qu'il ne pourrait pas atteindre l'état de « muto » seulement par la recherche en technique. En effet, atteindre l'état du « muto » signifie de réorganiser d'une manière permanente son propre système de perception spatiale et temporelle pour dominer son adversaire en cadence et en distance. Il s'agit, en quelque sorte, de se placer dans une situation où l'on est capable de percevoir le temps et l'espace d'une manière plus dense que son adversaire. L'entraînement ne consiste donc pas à acquérir et perfectionner les gestes techniques, mais à aiguïser son état de disponibilité dans toute situation de combat pour pouvoir capter sans faute, une faille de l'adversaire. Il ne s'agit donc pas de l'acquisition d'une technique, puisque la technique de muto n'est pas une technique, mais du jaillissement d'une action juste à partir de l'ultime niveau du sabre, c'est à dire, de l'art du sabre sans sabre. Autrement, même celui qui réussit une fois, peut se tromper une autre fois. Or, il s'agit d'être capable de le réaliser tout le temps.

Il pense qu'il est nécessaire de capter l'énergie subtile qui emplit l'univers et tout être humain. C'est seulement par une correspondance avec ce souffle cosmique qu'il pourra réaliser le muto. Il va souvent passer plusieurs jours de suite dans la montagne où il a fait installer une petite hutte en bois en y laissant le minimum pour vivre. Il respire l'air de nuits sous la lune ou sous l'orage. Ce type d'effort est conçu, dans la culture japonaise, comme un moyen de capter la subtilité divine de l'univers ; on s'efforce de fusionner avec la nature à travers une méditation, conjuguée à des exercices physiques, très poussée. Une telle recherche est communément constatée chez les adeptes du sabre de cette époque. Cette idée est basée sur une pensée qui confond la technique et l'homme : pour que la technique soit supérieure, l'homme doit devenir lui-même supérieur, la technique n'y est pas conçue comme un objet dont on se sert mais comme le jaillissement d'un état de l'être humain. Autrement dit, pour qu'un homme devienne supérieur, il est nécessaire que ses techniques deviennent supérieures. C'est à partir de cette idée que le budo est conçu comme un moyen de formation d'un être humain. Elle est exprimée dans la célèbre phrase : « shin-gaï-mu-to » (le sabre n'existe pas en dehors de l'esprit) et le kendo moderne en est un prolongement. Présente aussi dans le tir à l'arc (kyudo), elle permet de distinguer le budo des différentes disciplines de l'art de combat et du sport. Nous pouvons dire que, si cette idée n'est pas intégrée à la pratique, ce n'est pas du budo. C'est, par exemple, le cas du ninjutsu au cours de son histoire.

C'est ainsi qu'en méditant et en s'entraînant dans la nature ou dans le dojo, Yagyū aurait ressenti que la progression était celle de tout son être, qu'il fallait s'approcher de la perfection. Dans la pensée traditionnelle japonaise, l'idée de la perfection est à la portée des hommes et se situe entre la divinité et l'être humain. Par exemple, une technique parfaite est appelée « kami waza » (technique divine) ; ce n'est pas l'homme qui est conçu comme dieu mais la technique qui apparaît divine et, au moment où il la réalise, cet homme se situe entre le dieu technique et l'humain. Pour les Japonais, les dieux se trouvent partout dans la nature : une roche, un arbre magnifique, la montagne, la terre, etc. Encore aujourd'hui au Japon, avant de construire un gratte-ciel, il est coutumier d'effectuer une cérémonie dite « jichin sai » qui vise à éviter la colère du dieu de la terre. Si vous interrogez ceux qui célèbrent ainsi le dieu de la terre, ils diront qu'ils n'y croient pas mais, qu'en le faisant, ils se sentent la conscience plus légère. Dans la profondeur de la conscience japonaise, les dieux se trouvent partout dans la nature et aussi dans les actes humains. En ce sens, la réalisation du muto est sans aucun doute « kami waza » : une technique divine. La capacité exceptionnelle qui permet de réaliser le « kami waza » est généralement recherchée par des efforts ascétiques. Et l'acquisition d'une telle capacité est souvent exprimée par une expérience d'illumination visuelle particulière : par exemple, recevoir tout d'un coup les lumières divines, des lumières dorées tombent du ciel comme la pluie et pénètrent dans le corps, l'impression de confondre son corps avec la lumière rouge du soleil couchant etc. Yagyū a sans doute eu ce type d'expérience le jour où il a ressenti qu'il a atteint un état du muto. Un an s'était écoulé depuis le départ de Kamiizumi.

### **Le budo.**

La plupart des disciplines que nous concevons aujourd'hui comme budo ont une parenté avec le kendo. Par exemple, le jujutsu était une pratique parallèle du sabre, le judo et l'aïkido sont tous deux issues de la tradition de jujutsu. Le karaté a pris comme modèle le judo et le kendo pour entrer dans la catégorie du budo. Le kimono, la ceinture et le système de grade du karaté sont repris directement du judo et on voit aussi des éléments de kendo et de judo dans le système d'entraînement du karaté moderne. Mais ce qui détermine la qualité du budo n'est pas un style ou une forme de pratique, mais une idée formatrice qui traverse communément toutes les disciplines : « la technique, c'est l'homme. ». Ce n'est pas parce qu'on a commencé à le nommer le karaté-do, au lieu de karaté ou to-dé, que cette pratique est devenue un budo. Nous pouvons dire que le karaté s'est approché du budo en s'inspirant les modèles du kendo et du judo. Les maîtres venus d'Okinawa dans les années 1920 et 30 se sont efforcés d'incorporer au karaté les idées pratiques du budo, du point de vue de la forme et de l'éthique. Mais les phénomènes historiques sont parfois paradoxaux ; au Japon, certains critiques pensent que le judo a cessé d'être un budo et que le kendo perd la qualité de budo, par contre le karaté qui n'a que peu de tradition en tant que budo navigue entre les deux catégories du budo et du sport.

### **Ce que signifie l'entraînement solitaire.**

La réalisation du « muto » signifie, en quelque sorte, aller plus loin que son maître. Mais il n'est pas certain que Kamiizumi ait atteint à cet état. Il est probable qu'il savait qu'on ne pouvait atteindre le niveau du muto que par une voie indépendante et solitaire. En tout cas, durant l'absence de son maître, Yagyū vit en solitaire mais son esprit était rempli de l'image de son maître. Atteindre l'état du muto signifie atteindre ou dépasser le niveau du maître. Toutes les techniques qu'il a apprises depuis six mois sont inséparablement liées à l'image de Kamiizumi. La technique la plus parfaite pour Yagyū est représentée par celle du maître. En l'absence du maître, chacune des techniques

évoque pour lui cette image vers laquelle il s'efforce de se hausser. Cette image existe partout et il est hanté par elle, elle dit toujours « non, ça ne va pas ! » chaque fois qu'il croit avoir avancé. Cette image idéale du maître est celle qui le pousse à s'entraîner avec acharnement car elle le persécute en évoquant à quel point il est insuffisant. Dans l'acharnement de l'entraînement solitaire que fait un adepte du budo, existe ce type de persécution par l'image de son maître, car il essaie intensément de devenir comme lui mais il est obligé de se rendre compte qu'il est encore loin de son niveau. L'ardeur de l'entraînement apparaît entre ces dynamismes à double sens : l'effort d'identification au maître et la persécution par cette image.

Dans l'apprentissage des techniques du corps, on absorbe en même temps une représentation imaginaire de la personne qui nous l'apprend. Nous n'apprenons pas seulement les mouvements neutres d'une technique. Nous incorporons l'image de la personne en même temps que nous apprenons les gestes, les positions, etc. Le jour où la persécution par l'image du maître disparaît, son niveau a été atteint. Dans l'histoire du sabre, nous pouvons constater plusieurs exemples d'adeptes qui passent par ce type de période plus ou moins longue, marquée par un acharnement à l'entraînement qui, vu de l'extérieur, pourrait être qualifié de folie.

Yagyu passe ainsi par une période d'acharnement jusqu'au jour où l'image du maître cesse de le persécuter.

[Document d'archive écrit en 12/1987 par Kenji Tokitsu - non publié](#)

## Etude sur les maîtres du sabre japonais – Kamiizumi – 5 (1987)

**Les maîtres du sabre japonais : Kamiizumi Hidetsuna (1507-1579) et Yagyu Muneyoshi (1527-1606).**

*Après le départ de son maître, Yagyu s'acharne le jour et la nuit, cherchant à atteindre l'état de « muto ». L'entraînement physique ne suffit pas, il médite tantôt dans la montagne, tantôt au dojo. Le zen est pour lui, au départ, un moyen de parvenir à l'état de muto et il se confondra avec son objectif le jour où celui-ci sera atteint.*

### **Un an après.**

En printemps 1559, Kamiizumi retourne chez Yagyu sans prévenir.

En recevant Kamiizumi, Yagyu montre une profonde joie et il le salue avec émotion : « Maître, bienvenue, merci d'être revenu... ». Kamiizumi, en voyant son visage, ressent que son disciple a sans doute accompli sa tâche. A la place de ses deux disciples, Kamiizumi est accompagné de Suzuki Ihaku qui semble avoir à peu près le même âge de Kamiizumi. Ils se sont connus dans leur jeunesse lorsqu'ils étudiaient le sabre à Kashima. Kamiizumi a reçu la visite de Suzuki Ihaku à Kyoto, peu de temps après la séparation avec ses deux disciples et, depuis, celui-ci le sert comme son disciple.

### **Muto : dori.**

Lorsque Kamiizumi demande ce qu'il en est du muto, Yagyu répond : « Je pense avoir trouvé quelque chose. ». Ils vont au dojo. Yagyu va combattre à main nue contre Suzuki Ihaku qui prend un bokken en mains. Les deux adversaires se mettent en face à une distance de six mètres. Yagyu avance sans bruit, et lorsque Suzuki le capte dans sa portée, il attaque en élançant son corps vers la tête de Yagyu avec un kiaï perçant : « Eïï ! ». A ce moment précis, Yagyu saisit la poignée du sabre de sa main gauche et le bras gauche de Suzuki de sa main droite. Les deux adversaires demeurent figés un instant puis se déplacent quelques mètres sur le côté en équilibrant les deux énergies opposées dans les deux corps et, à ce moment, un kiaï sourd sort du ventre de Yagyu. Le corps de Suzuki est projeté au sol et son sabre reste dans la main de Yagyu. Le muto contient trois modes de domination de l'adversaire : arracher le sabre, se servir de la main comme d'un sabre (shuto) et immobiliser son adversaire (muté). Yagyu montre ensuite la technique de shuto.

Les deux adversaires se remettent en face à une distance de quatre mètres. Yagyu avance, Suzuki recule de deux puis trois pas. Suzuki reculant son pied droit prend la position de waki-gamaé (garde de côté). Yagyu avance calmement. C'est alors que Suzuki, en avançant largement son pied droit, attaque en késa (en biais du haut en bas) sur l'épaule gauche de Yagyu. Celui-ci esquive en faisant un demi-pas en arrière. Le bokken de Suzuki le suit en frappant horizontalement, Yagyu - le laissant pourfendre l'air - pénètre immédiatement et sa main gauche appuyant sur la poignée du bokken, il frappe le poignet droit de Suzuki avec son shuto. Ainsi, il arrache son bokken sur le champ. Yagyu le domine aussi en un troisième affrontement et, cette fois-ci, il immobilise son adversaire après l'avoir projeté.

Suzuki dit en regagnant sa place : « J'ai perdu. Vous m'avez vaincu complètement. Bravo ! ». Il a dit ces mots avec une véritable admiration. Yagyu s'incline à genoux devant Suzuki et dit : « Je vous remercie. ». Puis il se retourne vers Kamiizumi pour saluer. Ce

dernier dit en souriant : « Enfin vous y êtes arrivé ! C'est formidable » et il frappe dans ses mains trois fois : « Monsieur Yagyu, je l'ai vu avec certitude. ».

Peu de temps après, Kamiizumi octroie tous les actes de transmission. Les quatre rouleaux que nous avons vus en photos dans le n° 46 ont été écrits à ce moment.

Au lieu d'échafauder des suppositions, réfléchissons un moment à ce que veulent dire le maître et le disciple et la succession dans une école de budo.

On emploie souvent le terme « senseï » pour désigner le maître. Mais ce terme ne signifie pas exactement « maître » en français. Senseï signifie originellement « celui qui est né avant », d'où celui qui peut enseigner la voie à suivre. C'en ce sens que ce terme désigne l'équivalent du maître et de l'enseignant en général, il peut aussi être une expression de politesse et de respect envers une personne quel que soit son âge. On l'emploie aussi comme équivalent de « Monsieur », « Madame » ou « Mademoiselle » au sens de la politesse ou de l'amitié respectueuse. L'application de ce terme est donc plus large que « maître » en français. C'est pourquoi on entend souvent les parents ou les grands parents appeler « senseï » la maîtresse de l'école maternelle âgée de moins de vingt ans. C'est pourquoi les rapports qu'implique ce terme sont multiples.

En général, le terme « senseï » ou « maître », tel qu'on emploie dans le milieu du budo en Occident me semble comporter les trois types de rapports : maître-disciple, professeur-élève et moniteur-client. Chacune de ces relations implique une forme de communication particulière. Très schématiquement parlant, le moniteur va vers son client pour lui apprendre quelque chose et le client attend donc de recevoir l'effort et la qualité de l'enseignement de la part de son moniteur. C'est en quelque sorte la réception d'une marchandise en rapport avec la somme que paye un client. Le moniteur emploie donc le langage de son client pour que celui-ci comprenne à sa façon et à son niveau. Le client peut s'en aller si l'enseignement ne lui plaît pas.

Le rapport entre le professeur et l'élève estompe considérablement ce rapport mercantile et le professeur s'appuie sur un niveau de communication plus large et plus général qui est fixé par rapport à l'ensemble de ses élèves.

Mais la communication entre le maître et le disciple est tout autre. Le maître emploie son propre langage et c'est le disciple qui s'efforce d'entrer dans le registre du maître. Il ne peut pas attendre que le maître donne son savoir comme un parent oiseau met la nourriture dans le bec de son enfant.

Parfois un client croit être autorisé à avoir cette attitude vis-à-vis de son moniteur. Mais dans le rapport maître-disciple, cette attitude du client sera très rapidement éliminée. C'est le disciple qui grimpe vers la hauteur de son maître et les paroles du maître ne sont pas toujours compréhensibles car elles décrivent sa vision personnelle et non une explication logique qui est sensée être comprise par tout le monde. Lorsqu'on s'approche du niveau du maître, et s'il a effectivement le niveau d'un maître, la communication de la finesse et de la subtilité de l'art déborde souvent de l'expression logique et objective. La communication d'une sensation importante devient très personnelle et, tant qu'un disciple ne sera pas prêt à l'appréhender en s'approchant de sensation du maître, les paroles demeureront abstraites et énigmatiques.

Ces différents rapports correspondent à la profondeur et au niveau du contenu dans l'enseignement des arts. Mais la pratique du budo en Occident emprunte le plus souvent la forme d'une association et d'un club sportif, l'ambiguïté s'installe entre ces trois types de relations d'autant plus que s'y articulent l'idée et l'éthique du budo souvent mal traduites.

En tout cas, en ce qui concerne Kamiizumi et Yagyu, il va sans dire que c'est un rapport de maître à disciple. Le maître n'existe pas sans son disciple, car maître n'a pas de titre comme l'avocat ou le notaire, mais c'est le rapport dynamique qui engendre le maître. Si Kamiizumi n'avait pris aucun disciple, il aurait été un grand adepte sans jamais être un maître. Pour celui qui est indifférent à son niveau dans la voie du sabre, il ne serait qu'un vieillard comme les autres et, s'il l'entend parler des choses incompréhensibles, il pourrait penser que c'est un fou, tandis que son disciple l'écouterait attentivement en cherchant le sens.

En ce qui concerne le maître et le disciple, je citerai un exemple qui m'a frappé. Il y a plusieurs années, j'ai été reçu par un maître parmi ses dizaines de disciples. J'ai appris un jour que le disciple le plus âgé avait été, quelques années auparavant, le maître du maître. C'est à dire que le maître était son disciple. Ce disciple âgé m'a raconté : « J'entraînais régulièrement mon maître comme élève. On faisait souvent le combat. Mais un jour je me suis aperçu que son niveau avait monté étonnamment. En combat, j'ai été dominé parfaitement et j'ai compris que ce n'était pas accidentel. Je n'ai pas pu dormir cette nuit-là ; j'ai réfléchi et j'ai dû admettre que mon disciple a capté le ki bien au-delà de moi. Si je ne vais pas dans son sens, je ne progresserai pas. Le lendemain je suis allé chez lui pour lui demander de me prendre comme son disciple. Me voici, je suis son disciple depuis ce jour-là. ». Il ne pouvait pas laisser s'installer un rapport ambigu avec son disciple en percevant qu'il était dépassé et en continuant à l'enseigner. Mais nous voyons aussi des maîtres qui disent : « Mes élèves sont plus forts que moi, mais je vois des choses qu'ils ne voient pas, j'ai donc toujours à des choses à enseigner. ». Et les élèves disent : « C'est vrai. » et ils admettent d'être comme ses enfants. Un autre maître dit : « Ce qui compte c'est ce qu'on est capable maintenant, quelque soit son âge. Cela n'a pas de sens de dire que j'étais plus fort autrefois. Il faut devenir capable d'apprendre aux jeunes disciples avec ses véritables capacités et qualités. L'art doit briller en vieillissant, en maintenant sa flexibilité sans casser comme une branche d'arbre raide. ». Les attitudes varient.

### **Le Seigneur féodal Kamiizumi : sa formation en art du combat.**

Notes non publiées :

Le Seigneur féodal Kamiizumi : sa formation en art du combat.

Le département de Gunma se situe au nord-ouest du Tokyo. Si vous descendez à la gare de Kamiizumi, au bout de quelques minutes de marche, vous arriverez au château fort qui était la demeure de Kamiizumi. Cet adepte était le seigneur féodal qui dominait cette région, il y a plus de quatre siècles (Kamiizumi est le nom de cette région que la famille de Hidetsuna a pris en la gouvernant.). Ce fief était rattaché au château principal d'Ohgo qui appartenait aussi à la famille Kamiizumi. Hidetsuna Kamiizumi avait donc charge de protéger le territoire et les biens des habitants de ce pays pendant une période troublée. Un seigneur devait alors savoir se battre, c'est ce que nous avons vu dans les articles précédents.

C'est son père qui a tout d'abord formé Kamiizumi aux arts martiaux ; il l'a ensuite envoyé à Kashima lorsqu'il a atteint l'âge de 15 ans. Le père de Kamiizumi était intime avec Bizen Matsumoto qui a accueilli le fils de son ami avec une chaleur paternelle. Le fils Kamiizumi a fait de grand progrès en s'appuyant sur les bases que lui avait inculquées son père. Mais Matsumoto meurt deux ans plus tard en combattant contre son ancien seigneur Y. Kashima (Rappelons qu'à cette période de guerres féodales le rapport entre le seigneur et ses vassaux était bien plus souple et instable qu'à l'époque Edo). Avant de mourir, Matsumoto confie le soin du fils Kamiizumi à son successeur Tsukahara Bokuden.

Lorsque Bokuden reprend l'instruction du fils Kamiizumi qui a juste 17 ans, il est âgé de 40 ans a déjà fondé sa propre voie dans l'école de Kashima.

Pour un fils de guerrier, la première bataille qu'on appelle « uijin » est à la fois une cérémonie et un présage d'avenir. Celle-ci est déjà loin pour le jeune Kamiizumi qui a parcouru plusieurs fois les champs de bataille depuis son « uijin ». La vie quotidienne du père et du fils était un aller-retour de la guerre à la maison. Dès que le fils Kamiizumi trouve un moment du calme entre les guerres, il prend momentanément congé de son père pour aller à cheval jusqu'à Kashima. Il y a à peine 150 kilomètres entre Kashima et le château d'Ohgo où demeurent les Kamiizumi. C'est principalement de Matsumoto et de Bokuden que Kamiizumi a reçu l'enseignement de l'école de Kashima.

[Document d'archive écrit en 12/1987 par Kenji Tokitsu - non publié](#)